BIBLIOTECA DI ARTIGLIERIA

COMMENTAIRES

DE NAPOLÉON.

AVIS.

Paris. — Imp de H. Vrayet de Surcy et Cᵉ, rue de Sèvres, 37.

COMMENTAIRES

DE

NAPOLÉON

SUIVIS D'UN RÉSUMÉ DES

PRINCIPES DE STRATÉGIE DU PRINCE CHARLES

PAR LE VASSEUR,
Chef d'escadron d'artillerie.

DEUXIÈME PARTIE.

(AVEC TROIS PLANS.)



PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE, MARITIME ET POLYTECHNIQUE
DE J. CORRÉARD,
LIBRAIRE-ÉDITEUR ET LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE,
RUE CHRISTINE, 1.

1852.

COMMENTAIRES DE NAPOLÉON.

CHAPITRE PREMIER.

Principes généraux des batailles.

Frédéric a le premier indiqué le véritable but de la bataille, lorsqu'il a dit : « Il faut en venir là pour finir la guerre. » On ne doit cependant prendre ce parti que lorsqu'on n'a plus de nouvelles chances à espérer, puisque de sa nature le sort d'une bataille est toujours douteux, et que des circonstances fortuites peuvent là, comme dans le cours d'une campagne, déjouer les plus habiles combinaisons. Livrer une bataille sans se proposer un but capital,

tel que la fin de la guerre, est sous tous les rapports la plus grande des fautes ; en livrer une inutilement est un crime.

Les batailles, comme toutes les grandes opérations stratégiques dont elles sont le denoûment, doivent être méthodiques, c'est-à-dire, conformes à certains principes généraux semblables à ceux qui règlent ces opérations.

PREMIER PRINCIPE.

Le premier de ces principes est de proportionner ses moyens à la fin, ses forces aux résistances. Une affaire générale ne doit pas être risquée avant d'avoir les trois quarts des chances en sa faveur : il faut donc réunir pour cette action tous les corps disponibles, et rappeler tous les détachements qui ne sont pas absolument indispensables ; car quelques bataillons ou escadrons de plus ou de moins sur un champ de bataille peuvent décider de l'issue de la journée, comme on l'a vu à Castiglione, à Marengo, etc.

Un général en chef devra donc bien se garder de former, pour quelques opérations secondaires, un détachement la veille ou le jour d'une bataille, comme fit Mélas avant celle de Marengo, à moins qu'il ne soit déjà supérieur en forces à son adversaire, et que le détachement qu'il fera ne soit destiné à s'établir sur la ligne de retraite de l'ennemi,

ou nécessaire pour tenir en échec un corps ennemi beaucoup plus considérable, et l'empêcher de venir prendre part à l'action générale. C'est ainsi qu'à la veille de la bataille de Waterloo, Grouchy fut détaché avec 35,000 hommes contre Blücher, battu à Ligny; si nous nous privions de ce corps, c'était pour empêcher plus de 70,000 Prussiens de se joindre aux Anglais sur le champ de bataille même de Waterloo.

Un corollaire du premier principe consiste à ne jamais faire d'attaques partielles et successives; il faut aborder la position que l'on veut enlever, ou la partie de la ligne qu'on se propose d'enfoncer, avec vigueur et ensemble, et bien se persuader que les tâtonnements et les *mezzo-termine* perdent tout à la guerre. C'est pour n'avoir pas observé ces préceptes que le roi Joseph et Dupont se firent battre, l'un à Talaveyra, l'autre à Baylen.

VIOLATION DU PRINCIPE. 1° A LA BATAILLE DE TALAVEYRA.

A la bataille de Talaveyra, les Anglais occupaient en force un plateau sur leur gauche; Wellington avait réuni sur ce point ses meilleures troupes et une artillerie nombreuse. Le roi Joseph, sans reconnaître cette position, et sans s'assurer si elle n'était pas susceptible d'être tournée, la fit attaquer par des divisions isolées, combattant partiellement et dénuées de soutien. La scène commença par la division Raf-

fin du premier corps, qui gravit bravement la hauteur; mais ses régiments, engagés successivement, arrivaient hors d'haleine et décousus; la ligne ennemie les foudroyait à mesure par ses feux de tirailleurs et de pelotons, et en avait ensuite bon marché lorsqu'elle les chargeait à la baïonnette. Un nouvel effort, mieux combiné, fut opéré vers les quatre heures du soir; on fit donner trois divisions ensemble, mais la détermination était un peu tardive, nos troupes étaient harassées, et les difficultés du terrain, l'aplomb, ainsi que le feu meurtrier des Anglais triomphèrent de leurs efforts.

2° DANS L'AFFAIRE DE BAYLEN.

Dans sa marche rétrograde d'Andujar sur Baylen, Dupont s'était laissé prévenir sur les bords de la Rumblar par une partie de l'armée de Castaños, pendant que l'autre partie le suivait dans son mouvement de retraite. Le général français voyant qu'il fallait à tout prix forcer le passage, et que la plus grande vivacité était nécessaire, pour ne pas laisser à son adversaire le temps d'atteindre son arrière-garde, aborda les Espagnols déjà formés en bataille, avec sa tête de colonne qui avait près de trois lieues de profondeur, à cause de plus de cinq cents voitures d'artillerie et de bagage qu'elle escortait; et à mesure que de nouvelles troupes arrivaient, il les engageait aussitôt, sans attendre qu'une plus grande

réunion de forces augmentât les chances de succès. Nos soldats, accourus de la queue de la colonne, à travers les oliviers, et enveloppés d'un nuage de poussière, étaient fatigués avant d'en venir aux mains. L'artillerie, éparpillée dans la colonne, arrivait par fragments; ce qui fit que les Français n'eurent jamais plus de six pièces en batterie à la fois, et furent presque aussitôt écrasés par la supériorité du feu des Espagnols. Les réserves de ceux-ci, toujours en présence, étaient en état de s'opposer à nos efforts successifs, et les Français, après un combat de huit heures et une perte de 2,000 hommes, furent enveloppés par l'ennemi.

EXCEPTIONS A LA RÈGLE.

Il peut néanmoins se présenter des cas où il convient d'attaquer avec ce que l'on a de troupes sous la main, et sans attendre la réunion complète de tous les corps qui doivent nous arriver, comme, par exemple, s'il s'agit de s'emparer d'une position importante que l'ennemi pourra fortifier dans la nuit ou le lendemain, si on lui laisse quelque répit, ou bien si l'ennemi doit lui-même recevoir incessamment des renforts plus considérables que la totalité des forces que nous attendons. C'est ainsi que le 20 mars 1813, Napoléon, n'ayant encore sous la main que quatre corps sur sept qu'il pouvait réunir le lendemain, fit attaquer la position saillante de

Bautzen sur la Sprée, profitant du moment où la seconde ligne ennemie était encore trop en arrière pour pouvoir soutenir et défendre cette partie de la première. Le maréchal Ney, à la faveur de cette attaque brusquée, commençait son mouvement qui devait avoir pour but de tourner les hauteurs de Gleine, auxquelles l'ennemi appuyait sa droite. L'occupation de Bautzen nous donnait d'ailleurs un point d'appui pour la bataille du lendemain, en même temps qu'elle rendait inutiles tous les efforts que les coalisés tenteraient pour continuer à défendre la rive droite de la Sprée.

Un général en chef n'a pas toujours le temps de réunir toutes les forces dont il peut disposer pour une bataille, lorsque l'ennemi la lui présente à l'improviste. C'est alors qu'il faut déployer beaucoup de vigueur et de présence d'esprit, et qu'on doit faire usage de toutes les ressources de la tactique. La bataille de Lutzen offre un exemple de la conduite qu'un chef d'armée doit tenir en pareille circonstance.

EXEMPLE DÉDUIT DE LA BATAILLE DE LUTZEN.

Le 29 avril 1813, Napoléon avait quitté Erfurt à la tête de 80,000 hommes ; le vice-roi manœuvrait depuis Mersebourg avec 40,000 hommes, pour opérer sa jonction. La direction générale de l'armée était sur Leipzig, point éminemment stratégique,

puisqu'il est le centre de toutes les grandes communications de l'Allemagne. Nous nous avancions par la route de Lutzen ; mais faute de cavalerie, on ignorait la direction de l'ennemi qui venait d'évacuer la rive gauche de la Saale. Le 2 mai, Napoléon avec sa garde occupait Lutzen ; la gauche de l'armée s'appuyait à l'Elster et à l'armée du vice-roi ; le centre, aux ordres de Ney, s'appuyant aux villages qui couvrent Lutzen du côté de Pégau, tels que Kaya, Rahna, etc. ; la droite obéissant au duc de Raguse, aux défilés de Poserna ; le général Bertrand, à la tête du 3e corps, se dirigeait de Hossen sur cette position. Wittgenstein et Blücher, réunis, débouchèrent tout à coup, à l'insu de l'armée impériale, par le chemin de Pégau à Lutzen. Napoléon qui avait l'intention de livrer une grande bataille, qui lui ouvrît les portes de Dresde et le rapprochât de la Bohême, avait ordonné au général Lauriston, placé à l'extrême gauche, de se porter sur Leipzig. Il quitte lui-même Lutzen à trois heures ; dans la route on aperçoit déjà la fusillade de l'avant-garde du général Lauriston, autour des premières maisons de Leipzig, où Wittgenstein, général en chef de l'armée russe, n'avait laissé qu'un faible corps. Au moment où l'Empereur, qui a mis pied à terre pour juger de la résistance de l'ennemi, fixe son attention sur ce point, une épouvantable canonnade se fait entendre au centre de la position ; bientôt des aides de camp accourent pour apprendre que toute l'armée alliée

nous attaque. Aussitôt Napoléon change ses dispositions et accepte le champ de bataille de l'ennemi. Il charge le vice-roi de prendre le commandement de la gauche, et de la diriger sur le feu du centre : « Il faut trois heures pour ce mouvement, lui dit l'Empereur ; partez, le sort de la bataille en dépend. » Il prescrit au duc de Raguse de tenir la droite et de marcher à travers champ à l'ennemi ; le général Bertrand en arrière doit le soutenir. Bientôt toutes les troupes en colonne sur la route de Leipzig s'arrêtent, se forment en ligne, et par une rapide conversion à droite, s'élancent dans la plaine au secours de Ney, qui a l'ordre de résister seul à l'ennemi, pendant trois heures, nécessaires à l'accomplissement du grand mouvement général. Napoléon se porte lui-même au feu à la tête de la cavalerie de la garde. Le village de Kaya, enlevé par l'ennemi, est repris sous les yeux de l'Empereur qui faisait relever les troupes fatiguées, pressant l'arrivée des renforts, reformant lui-même nos rangs ébranlés, en conservant toujours au besoin des lignes intactes ; il prévoit, commande, répare et conduit tout au sein de la mêlée. Enfin on aperçoit les premiers feux de notre droite qui entre en ligne, pendant que le vice-roi menace la droite de l'ennemi ; ce double mouvement met soudainement en présence des troupes que nos adversaires croyaient avoir coupées du champ de bataille, ils recommencent une charge désespérée sur notre centre qui flé-

chit un instant. Napoléon juge alors que le moment qui décide de la victoire ou de la défaite est arrivé; à l'instant le comte de Lobau reçoit l'ordre de se porter avec seize bataillons de la jeune garde sur Kaya, de donner tête baissée et de faire main basse sur tout ce qui se présentera. En même temps quatre-vingts pièces de l'artillerie de la garde partent au galop et couvrent le plateau qui domine le village, protégeant par un feu terrible l'intervalle du front qu'allaient occuper les corps de Raguse et de Bertrand; les têtes de colonnes de l'infanterie de la vieille garde, qui avaient suivi le mouvement du comte de Lobau, étaient déjà en vue, Wittgenstein et Blücher, jugeant alors le danger de leur position, ordonnent une retraite générale sur l'Elster, qu'ils repassèrent à la faveur de la nuit.

DEUXIÈME PRINCIPE.

Le second principe fondamental des batailles est analogue à celui des grandes opérations stratégiques, qui veut qu'une armée, si elle n'opère pas rigoureusement sur une seule ligne, s'avance au moins vers l'ennemi, en colonnes assez rapprochées pour pouvoir toujours communiquer entre elles, et se soutenir mutuellement. Il faut de même dans une bataille, que tous les corps de l'armée, quels que soient les mouvements qu'ils exécutent, restent constamment liés entre eux, de manière à former une

ligne continue et à pouvoir se prêter un appui réciproque. Les ordres doivent donc émaner d'un chef unique.

L'unité de commandement n'est pas moins nécessaire dans une bataille que dans la conduite générale des opérations. Il faut que le généralisime ne consulte ses lieutenants que pour s'éclairer sur les moyens d'exécuter ce qu'il a seul résolu de faire; il faut qu'il soit son propre conseil. Le plan de la bataille étant arrêté, il en fera part aux commandants des divers corps d'armée et leur indiquera les mouvements qu'ils auront à faire dans les différentes chances que l'on peut prévenir, et les positions qu'ils devront successivement occuper. Cependant bien qu'il soit entré, autant que possible, dans tous les détails de la journée, ses lieutenants peuvent, s'ils y sont forcés par les circonstances, prendre d'autres dispositions que celles qu'il a prévues, mais en agissant toujours en conséquence du plan général et d'ensemble de l'armée.

Comme le général en chef doit pouvoir embrasser à chaque instant, d'un seul coup d'œil, toutes les opérations qui s'exécutent sur le champ de bataille, il fera choix pour son bivouac d'une position élevée et centrale, où aucun mouvement de l'ennemi ne puisse lui échapper; ce qui ne l'empêchera pas d'aller au coup de canon, et même à portée des balles, pour mieux ordonner, ou pour soutenir telle ou telle partie de la ligne de bataille avec sa réserve, qui devra en général être à portée du point sur le-

quel on doit principalement avoir à faire effort pour attaquer ou se défendre.

TROISIÈME PRINCIPE.

Il est d'un champ de bataille comme d'un théâtre de grandes opérations stratégiques; l'un et l'autre, d'après la disposition des forces ennemies, offrent des points importants et décisifs, vers lesquels il faut diriger ses principaux efforts pour obtenir de grands succès. Ces points correspondent soit au centre, soit à une des ailes de l'ennemi: c'est là qu'il faut frapper les grands coups pour désorganiser toute sa ligne de bataille, en même temps qu'on le fera déborder par une portion de nos forces, destinée à lui couper la retraite. Ce double résultat peut s'obtenir par un effort unique, si l'ennemi n'a qu'une seule voie e retraite correspondante à la clef de la position, comme il arriva à Friedland, où en marchant droit sur la ville, nous tendions à la fois à couper en deux la ligne de bataille des Russes, et à nous emparer de ses ponts sur l'Alle qui formaient leur unique issue. Mais en général il faudra fai e un double effort, l'un pour désorganiser la ligne de bataille de l'ennemi, l'autre pour le tourner par une de ses ailes et lui intercepter la retraite. Pour que la victoire soit complète, il faut que ces efforts soient faits simultanément et avec rapidité, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps d'opérer un changement

de front, ou de porter des renforts sur les vrais points d'attaque. A la Moskowa, par exemple, la manœuvre du corps de Poniatowski pour déborder l'aile gauche des Russes, n'ayant pas été exécutée avec la même vivacité que l'attaque des ouvrages de campagne qui protégaient cette partie de leur ligne, nous perdîmes l'occasion favorable de leur couper la retraite sur Moscou et de rendre ainsi la victoire plus profitable. Pareille circonstance préserva l'armée de Blücher, le 16 juin, d'une destruction totale.

EXEMPLE DÉDUIT DE LA BATAILLE DE LIGNY.

Dans cette journée, les Prussiens étaient en position entre les hauteurs de Bry, voisines de la route de Namur et Saint-Amand; leur centre appuyé au village de Ligny. Ils attendaient l'arrivée du corps de Bulow et des Anglais, qui devaient déboucher incessamment sur leurs derrières et les renforcer de 100,000 hommes. L'armée française venant par Charleroi, avait atteint Fleurus, et se trouvait, le 16 juin, en présence de l'armée prussienne. Il était important de prévenir la jonction de celle-ci avec l'armée anglaise, et dans ce but, le maréchal Ney qui, à la tête des 1er et 2e corps, tenait la gauche, avait reçu ordre le 15 de se porter en avant des *Quatre-Bras*, intersection des routes de Charleroi et de Namur à Bruxelles, où devaient se réunir les cantonnements anglais. De ce point le maréchal Ney

devait se jeter sur les derrières de l'armée prussienne, tandis que Napoléon ferait déborder sa droite appuyée à Saint-Amand, et désorganiserait la ligne de bataille, en lui enlevant ses points d'appui, et particulièrement le village de Ligny. Le temps nécessaire pour l'opération du maréchal Ney avait été calculé. A deux heures après midi, l'Empereur ordonna un changement de front sur Fleurus, la droite en avant. Cette manœuvre, qui devait coïncider avec le mouvement du maréchal, porta le 3ᵉ corps à deux portées de canon de Saint-Amand, le 4ᵉ à deux portées de canon de Ligny, la droite aux ordres de Grouchy, à la même distance du village de Sombref, où se prolongeait la gauche de l'armée prussienne. Le général Girard avec sa division se trouvait par suite être en potence sur l'extrême droite de l'ennemi, et liait notre ligne de bataille aux forces de Ney. La garde et la cavalerie de réserve firent la même manœuvre et se trouvèrent en seconde ligne à 600 toises derrière les 3ᵉ et 4ᵉ corps. Le 6ᵉ corps arrivant de Charleroi, dut prendre position en avant de Fleurus, en réserve générale. A trois heures après midi, le 3ᵉ corps aborda le village de Saint-Amand, le 4ᵉ aborda celui de Ligny, et le maréchal Grouchy replia la gauche de l'armée prussienne. Toutes les positions et maisons situées sur la droite d'un ravin qui couvraient le front de l'ennemi avaient été emportées. Cependant l'ennemi ne paraissait pas encore inquiété sur ses derrières;

l'Empereur fit alors expédier au maréchal Ney ce nouvel ordre : « Monsieur le maréchal, je vous ai « écrit, il y a une heure, que Sa Majesté ferait atta- « quer l'ennemi à deux heures et demie dans la po- « sition qu'il a prise entre Saint-Amand et Bry. En « ce moment l'engagement est très-prononcé. Sa « Majesté me charge de vous dire que vous devez « manœuvrer sur-le-champ de manière à envelop- « per la droite de l'ennemi, et tomber à bras rac- « courcis sur ses derrières. Cette armée est perdue, « si vous agissez vigoureusement; le sort de la France « est entre vos mains. Aussi, n'hésitez pas un instant « pour faire le mouvement que l'Empereur vous or- « donne, et dirigez-vous sur les hauteurs de Bry et « Saint-Amand pour concourir à une victoire peut- « être décisive. L'ennemi est pris en flagrant délit, « au moment où il cherche à se réunir aux An- « glais. »

Par une fatalité bien déplorable, le maréchal n'exécuta pas les ordres de l'Empereur. L'armée prussienne avait perdu ses points d'appui; le village de Ligny, pris et repris quatre fois, était resté en notre pouvoir vers la fin de la journée, et le centre de la ligne ennemie, une fois percé, toutes ses réserves avaient été culbutées à la baïonnette; mais malheureusement ses communications n'étaient point interceptées, et Blücher put, à la faveur de la nuit, effectuer sa retraite par Gembloux sur Wavres, où il devait se rallier à Bulow venant de Liége.

C'était également pour n'avoir pas gagné à temps la ligne de retraite des alliés en marchant droit vers la chaussée de Wurtschen, que le maréchal Ney nous avait fait perdre, en 1813, les fruits de la victoire de Bautzen !

Si l'ennemi a plusieurs lignes de retraite à sa disposition, il faudra chercher de préférence, à moins de circonstances particulières, à gagner celle qui lui a servi de ligne d'opération et par laquelle peuvent lui arriver des secours ; ce que nous fîmes à Wagram.

Quant à la partie de la ligne de bataille ennemie vers laquelle il convient de diriger la principale attaque, pour produire une désorganisation générale des forces de l'adversaire, elle est indiquée, tantôt par sa faiblesse relativement aux autres parties, comme à Essling, tantôt par la nécessité d'enlever à l'ennemi une position ou certain point d'appui, dont la perte seule peut entraîner sa déroute et qui, pour cette raison, est alors appelé la *clef du champ de bataille* : telles étaient à Austerlitz les hauteurs de Pratzen, telle était à Wagram le plateau de Rusbach. Ce point sera surtout décisif si, placé vers le milieu de la ligne de bataille, il correspond en outre à celle de retraite, comme le cas s'est présenté à Waterloo.

DU DANGER D'ENGAGER PRÉMATURÉMENT SES RÉSERVES.

Parmi les fatalités qui ont causé la perte de la bataille de Waterloo, on doit remarquer celle qui priva de bonne heure Napoléon de ses réserves, et ne lui permit pas d'observer un de ces grands principes, celui de tenir constamment et jusqu'au dernier moment, une bonne réserve sous la main, prêt à se porter avec elle partout où les circonstances requéraient sa présence. Il avait toujours eu grand soin dans les diverses batailles qu'il avait livrées, de ne pas céder trop facilement aux demandes de secours faites par ses généraux, et de forcer l'ennemi par tous les moyens possibles à employer toutes ses réserves. Ce n'était, en général, que vers la fin de la journée, quand il s'apercevait que l'ennemi, fatigué, avait mis en jeu la plus grande partie de ses moyens, qu'il réunissait ce qu'il avait pu conserver en réserve pour lancer sur le champ de bataille une grande masse d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, étonner l'ennemi et faire ainsi un événement; car, dans toutes les batailles, il arrive un moment où les soldats les plus braves, après avoir fait les plus grands efforts, se sentent disposés à la fuite; il ne faut qu'une légère occasion, un prétexte pour leur rendre cette confiance, comme on le vit dans la bataille de Waterloo. C'est aussi cet instant de lassitude dans l'armée ennemie qu'il faut saisir pour ordonner une attaque définitive.

DES MOYENS DE MASQUER LA VÉRITABLE ATTAQUE.

Au moment où un général en chef se dispose pour attaquer les points importants et décisifs de la ligne ennemie, avec des forces supérieures, il doit avoir l'attention de couvrir ses préparatifs par de fausses attaques, présentant, sur des points qu'il ne veut pas entamer, des colonnes qui puissent se porter avec rapidité sur le vrai point d'attaque, et réunissant dans le même but des troupes qu'on dérobe à la vue de l'ennemi, soit à la faveur du terrain, soit par des nuées de tirailleurs, ou par des corps en mouvement ou en ligne (1). Enfin il doit prendre tous les moyens les plus propres à tenir l'ennemi dans l'incertitude sur le véritable point d'attaque, à l'occuper, le disséminer, l'épuiser et à contenir les plus grandes forces avec le moins de monde possible, sur les points qu'on n'a pas le dessein d'attaquer sérieusement, comme fit le maréchal Lannes, avec tant d'habileté, à Friedland et à Ratisbonne.

Le refus affecté d'une partie de notre ligne de bataille, de l'aile droite par exemple, comme à Au-

(1) Pendant qu'on exécute une attaque sur un point de la ligne ennemie, il faut attirer son attention sur tout son front par un feu assez nourri de tirailleurs, et par différentes canonnades qui peuvent lui faire craindre une nouvelle attaque sur quelque autre point. (*Le maréchal Gouvion Saint-Cyr.*)

sterlitz, la menace de tourner un des flancs de l'ennemi, au moment où l'on médite une attaque sur le centre, une retraite simulée d'une partie de notre ligne, l'abandon même prémédité d'une portion de village ou de tout autre poste avantageux que nous occupions, sont des ruses qui peuvent faciliter l'attaque du point important et décisif de la ligne de l'adversaire, en déterminant celui-ci à le dégarnir pour renforcer les points menacés, ou profiter de notre retraite. Ces moyens furent employés avec le plus grand succès à la bataille de Montmirail.

EXEMPLE DÉDUIT DE LA BATAILLE DE MONTMIRAIL.

L'Empereur venant de Sésanne, était arrivé le 11 février à dix heures du matin, à une demi-lieue en avant de Montmirail. Le général Nansouty qui avait expulsé les Russes de cette ville, le 10 au soir, était en position avec la cavalerie de la garde, et contenait l'armée de Sacken, qui commençait à se présenter. Instruit du désastre d'une partie de l'armée russe à Champ-Aubert, ce général avait quitté La Ferté-sous-Jouarre, le 10 à neuf heures du soir, et marché toute la nuit. Le général Yorck avait également quitté Château-Thierry. A onze heures du matin, l'ennemi commençait à se former, et tout présageait la bataille de Montmirail, dont l'issue était d'une si haute importance. Le duc de Raguse, avec

son corps, avait porté son quartier général à Étoges sur la route de Châlons.

La division Ricart et la vieille garde arrivèrent sur les dix heures du matin. L'Empereur ordonna au prince de la Moskowa de garnir le village de Marchais, par où l'ennemi paraissait vouloir déboucher. Ce village fut défendu par la division Ricart avec une rare constance; il fut pris et repris plusieurs fois dans la journée.

A midi, l'Empereur ordonna au général Nansouty de se porter sur la droite, coupant la route de Château-Thierry, et forma là seize bataillons de la 1re division de la vieille garde, sous le commandement du général Friant, en une seule colonne le long de la route; chaque colonne de bataillon était éloignée de cent pas. Pendant ce temps, nos batteries d'artillerie arrivaient successivement. A trois heures, le duc de Trévise avec les seize bataillons de la 2e division de la vieille garde, qui étaient partis le matin de Sésanne, déboucha sur Montmirail.

L'Empereur aurait voulu attendre l'arrivée des autres divisions, mais la nuit approchait. Il ordonna au général Friant de marcher avec quatre bataillons sur la ferme de l'Épine-aux-Bois, qui était la clef de la position, et de l'enlever. Le duc de Trévise se porta avec six bataillons de la 2e division sur la droite de l'attaque du général Friant De l'occupation de la ferme de l'Épine-aux-Bois dépendait le succès de la journée; l'ennemi le sentait, il y avait

placé quarante pièces de canon, il avait garni les haies d'un triple rang de tirailleurs et formé en arrière des masses d'infanterie.

Cependant, pour rendre cette attaque plus facile, l'Empereur ordonna au général Nansouty de s'étendre sur la droite, ce qui donna à l'ennemi l'inquiétude d'être coupé et le força de dégarnir une partie de son centre pour soutenir sa droite. Au même moment, il ordonna au général Ricart de céder une partie du village de Marchais, ce qui porta aussi l'ennemi à dégarnir son centre pour renforcer l'attaque de ce village, dans laquelle il supposait qu'était le gain de la bataille.

Aussitôt que le général Friant eut commencé son mouvement, et que l'ennemi eut affaibli le milieu de sa ligne pour profiter de l'apparence d'un succès, qu'il croyait réel, le général Friant, avec ses quatre bataillons, s'élança sur la ferme de l'Épine-aux-Bois qui marquait ce milieu. Ils abordèrent l'ennemi au pas de course, et firent sur lui l'effet de la tête de Méduse. Le prince de la Moskowa marchait le premier et leur montrait le chemin de l'honneur. Les tirailleurs se retirèrent épouvantés sur les masses qui furent attaquées. L'artillerie ne put plus jouer; la fusillade devint alors effroyable, et le succès était balancé; mais au même moment le général Guyot, à la tête du 1er de lanciers, des vieux dragons et des vieux grenadiers de la garde impériale, qui défilaient sur la grande route au grand trot et aux cris de vive-

l'Empereur, passa à la droite de la ferme ; ils se jetèrent sur les derrières des masses d'infanterie, les rompirent, les mirent en désordre, et tuèrent tout ce qui ne fut pas fait prisonnier. Le duc de Trévise, avec six bataillons de la division Michel, secondait alors l'attaque de la vieille garde, arrivait au bois, enlevait le village de Fontenelle et prenait tout un parc ennemi.

La division des gardes d'honneur défila après la vieille garde sur la grande route, et arrivée à hauteur de l'Épine-aux-Bois, fit un à gauche pour enlever ce qui s'était avancé sur le village de Marchais. Le général Bertrand et le maréchal Lefebvre, à la tête de quelques bataillons de la vieille garde, marchèrent en avant sur le village et le mirent entre deux feux ; tout ce qui s'y trouvait fut pris ou tué.

En moins d'un quart d'heure, un profond silence succéda au bruit du canon et d'une épouvantable fusillade. L'ennemi ne chercha plus son salut que dans la fuite.

A huit heures du soir, la nuit étant obscure, il fallait prendre position. L'Empereur établit son quartier général à la ferme de l'Épine-aux-Bois.

Le 13, à trois heures après midi, le pont de Château-Thierry fut réparé. Le duc de Trévise passa la Marne et se mit à la poursuite de l'ennemi, qui, dans un épouvantable désordre se retirait sur Soissons et sur Reims, par la route de traverse de Fère-en-Tardenois.

Dans toutes les dispositions, notamment celles d'attaque, il faut aussi avoir pour principe de ne pas dévoiler ses desseins (1) que le plus tard possible et de les porter à exécution avec la plus grande promptitude, ainsi que l'observa rigoureusement Napoléon à la bataille d'Austerlitz, pour l'attaque des hauteurs de Pratzen.

L'initiative en tactique n'a pas une aussi grande importance qu'en stratégie : là celui qui attend peut faire tourner tous les avantages de son côté en passant à propos de la défensive à l'offensive, c'est-à-dire au moment où, au lieu d'être entamé, il est parvenu à repousser l'ennemi. C'est alors qu'en l'attaquant de front et portant vivement une colonne serrée sur un de ses flancs, on est sûr de le déconcerter, de rendre la confiance aux troupes et souvent de décider de la victoire, en permettant de mettre nos masses en action au point le plus important de la ligne de l'adversaire. C'est encore dans la bataille d'Austerlitz qu'on trouve une application brillante de cette règle.

---

(1) En même temps qu'un général en chef prend soin de cacher ses desseins, il doit chercher à pénétrer ceux de son adversaire; or, lorsqu'à la veille d'une bataille, votre ennemi prélude par l'attaque de quelqu'un de vos postes solidement établi, et qu'il manifeste une volonté bien prononcée de se maintenir sur un point rapproché de votre ligne, vous pouvez vous attendre à le voir déboucher le lendemain dans cette direction pour vous livrer bataille sur vos positions.

(*Le maréchal Gouvion Saint-Cyr.*)

QUATRIÈME PRINCIPE.

Si c'est un principe fondamental de chercher à gagner la clef de la position occupée par l'ennemi, en dirigeant habilement sur ce point une forte attaque, combinée ordinairement avec un mouvement, qui a pour objet de couper la retraite à l'ennemi, il n'est pas moins essentiel de ne donner, pendant l'action, que le moins de prise possible à l'ennemi et d'empêcher qu'aucune de ses attaques ne devienne dangereuse. Les moyens d'être invulnérable dans une bataille, comme dans tout le cours de la guerre, sont : de maintenir entre tous les corps de la ligne de bataille une liaison assez intime pour que l'ennemi ne puisse pas s'interposer entre eux, et les écraser partiellement ; d'appuyer ses flancs à des obstacles naturels ou à quelque position retranchée, et à défaut d'appui dans le terrain, fortifier ses ailes par des corps placés en échelons, ou postés en réserve derrière elles. Si le terrain n'offre qu'un seul point d'appui, c'est sur ce point fort par lui-même et par le secours de l'art, qu'il conviendra de faire en quelque sorte pivoter l'armée, dans son mouvement général pour enfoncer ou tourner l'armée ennemie ; de sorte que quand une partie de notre ligne agira en offensive, l'autre soit toujours assez forte pour offrir une protection et un point de ral-

liement aux autres troupes, dans le cas où l'attaque ne réussirait pas (1).

Bien qu'une position, dont une petite rivière ou un ravin couvre le front, soit en général jugée excellente, elle ne le devient réellement que lorsqu'on est complétement maître des deux rives et que l'on occupe les moulins, usines, maisons ou villages qui peuvent s'y trouver, et qui seraient de nature à favoriser le passage; car alors seulement on peut prendre l'offensive, quand on le juge convenable. Réciproquement, lorsque le front de l'armée ennemie sera protégé de la sorte, la première opération que nous aurons à faire sera de nous emparer des points d'appui, tels que les habitations retranchées que l'ennemi posséderait de ce côté-ci du ravin ou de la petite rivière, et qui lui donneraient l'avantage.

Le principe d'être, autant que possible, invulnérable, exige surtout de ne jamais prendre une ligne de bataille, d'une étendue double de celle que vos troupes peuvent garnir, ainsi que le firent les Autri-

---

(1) Les gens de guerre les plus braves peuvent s'abandonner à une terreur panique et lâcher pied tout à coup; or, il se trouve presque partout des points où l'on peut établir une bonne redoute; quelques maisons en pierre susceptibles d'être crénelées, un cimetière clos de murs, peuvent suffire pour rallier la troupe dans ce cas; car c'est presque toujours la cavalerie qui amène ces terreurs, et elle ne peut franchir les murs.

(*Le maréchal Gouvion Saint-Cyr.*)

chiens à la bataille d'Essling. Cette faute eût causé la perte de leur armée, sans la rupture du pont sur le Danube, qui obligea Napoléon à contremander ses mouvements d'attaque et à se tenir sur la défensive.

Le même principe défend toute marche de flanc dans le voisinage d'un ennemi en bataille, à moins que les deux armées ne se soient pas encore vues et que ce mouvement ne soit masqué par des collines ou exécuté à la faveur de la nuit ou d'un brouillard. C'est une marche de flanc imprudente qui fit perdre à Frédéric la bataille de Kollin, et au prince de Soubise la bataille de Rosbach.

FAUTES COMMISES DANS LA BATAILLE DE KOLLIN ET DE ROSBACH.

A la bataille de Kollin, il était difficile de justifier la prétention du roi de Prusse, de tourner la droite du maréchal Daun, en faisant une marche de flanc de trois mille toises, suivant le chemin de Prague à Kollin, à cinq cents toises des hauteurs couronnées par l'ennemi, qui formaient en quelque sorte la circonférence de la corde qu'il parcourait. S'il eût attaqué la gauche du côté de Prague, il était parfaitement placé pour cela; mais défiler devant une armée qui occupe une position culminante pour déborder une aile opposée, c'est supposer que cette armée n'a ni canons ni fusils.

Au mois de novembre 1757, le roi de Prusse, avec

25,000 hommes seulement, avait pris position entre Bedra et Rosbach, appuyant sa gauche à Rosbach. Le prince de Soubise, à la tête de 45,000 hommes, trouvant le centre et la droite de l'ennemi trop forts, s'imagina de tourner sa gauche. I exécuta le mouvement en trois colonnes, et sans avant-garde, ni flanqueurs ou corps d'observation, en passant à douze ou quinze cents toises de l'ennemi, coupant la route de Weissenfels et gagnant celle de Merseburg. Frédéric, qui les observait depuis deux heures, avait pris toutes ses dispositions pour tomber sur leur flanc et sur leur tête, en renforçant sa gauche avec de la cavalerie et plusieurs batteries légères; il fit en même temps exécuter à sa ligne un changement de front en arrière, la droite en avant. Le résultat de ses manœuvres fut la déroute complète de l'armée du prince de Soubise, qui perdit 7,000 hommes, ses drapeaux, son artillerie, et se retira en désordre au delà des montagnes de la Thuringe.

Il ne suffit pas qu'un armée ne se mette pas en prise; il faut encore qu'elle conserve avec soin, pendant toute la bataille, sa ligne d'opérations ou de retraite, qu'elle la couvre dans tous ses mouvements, et tende sans cesse à en éloigner l'ennemi; si elle en a plusieurs à sa disposition, elle pourra feindre d'en découvrir une à l'ennemi pour l'attirer dans un piége, et lui faire abandonner certaine position; elle pourra aussi avec avantage changer de ligne d'opérations pendant la bataille, mais elle ne devra dans

aucun cas l'abandonner : C'est un changement de ligne d'opérations qui nous rendit la victoire à Marengo.

FAUTE DE MÉLAS A LA BATAILLE DE MARENGO.

Sur la fin de la journée, Mélas, se croyant vainqueur, était retourné à Alexandrie, laissant au général Zach le soin de poursuivre l'armée française. Celui-ci, dans sa persuasion où il était que nous voulions nous retirer sur la chaussée de Tortone, chercha avec un gros corps à gagner cette chaussée, derrière San-Giuliano. Mais déjà le premier Consul avait changé sa ligne d'opérations, et l'avait dirigée entre Sale et Tortone, en arrière de notre droite, qui s'appuyait à Castel-Ceriolo; en sorte que Zach, au moment où il croyait intercepter notre ligne de retraite, se trouva lui-même coupé de la sienne.

FAUTE DE FRÉDÉRIC A LA BATAILLE DE PRAGUE.

Frédéric faillit perdre la bataille de Prague, par suite de l'abandon de sa ligne d'opérations. Voulant prévenir la jonction du maréchal Daun avec le prince Charles de Lorraine sous les murs de Prague, le roi de Prusse avait franchi la Moldaw et se trouvait à cheval sur la route de Brandeis à Prague, lorsque, tout à coup, il ordonna de marcher par la gauche pour déborder la droite du prince de Lorraine. Ce

mouvement découvrit sa ligne d'opérations, et son armée se trouva à cheval sur la route de Kollin, vers la Bohême, par laquelle arrivait précisément le maréchal Daun, qui n'était plus qu'à huit lieues. Le centre et la gauche de l'armée autrichienne restèrent immobiles; le prince de Lorraine ne les employa pas pour soutenir sa retraite, qu'il effectua lorsqu'il se vit débordé par sa droite. Cependant, s'il eût fait donner sa gauche pendant que Daun se fut approché, le roi était cerné et payait cher l'abandon absolu de sa ligne d'opérations.

CINQUIÈME PRINCIPE ET DERNIÈRE RECOMMANDATION.

Un dernier principe qu'un général doit observer, c'est de n'arrêter son plan de bataille et ne prescrire à ses lieutenants les dispositions qu'ils ont à prendre, ainsi que les principaux mouvements qu'ils auront à effectuer, qu'après avoir bien examiné et reconnu les dernières positions adoptées par l'ennemi.

Il doit laisser reposer son armée la nuit qui précède le combat, et après une dernière reconnaissance faite à la pointe du jour, lui faire prendre son ordre de bataille, en deux ou trois heures, sans la fatiguer par des manœuvres inutiles; donner alors ses ordres définitifs, d'une manière claire et précise. Après quoi le canon donne ordinairement le signal pour commencer l'action, au moment déterminé par le général en chef.

Bien que l'armée, en général, doive se reposer la nuit qui précède une bataille, on peut profiter de l'obscurité pour porter des troupes sur le flanc ou sur les derrières de l'ennemi. Mais en principe, on doit éviter les marches et les opérations de nuit, elles sont naturellement si incertaines, que si elles réussissent quelquefois, elles échouent le plus souvent.

CHAPITRE II.

Des ordres de bataille et des positions militaires.

DE L'ORDRE DE BATAILLE NATUREL CHEZ LES ANCIENS COMPARÉ AUX ORDRES DE BATAILLE DES MODERNES.

Dans la tactique moderne, et depuis l'invention des armes à feu, la manière d'occuper une position pour camper ou pour combattre, dépend de tant de circonstances différentes qu'il est impossible d'assigner, *à priori*, aucun ordre de bataille constant. Pour asseoir un camp ou pour livrer une bataille, toutes les localités convenaient aux armées anciennes, dont la principale force consistait dans les armes blanches ; il ne fallait à leurs généraux ni coup d'œil ni génie militaire.

La nature des armes décide en effet, non-seulement du tracé et des profils des ouvrages de fortification, mais encore de la composition des armées, des plans de campagne, des marches, des positions, du campement, et en particulier des ordres de bataille; ce qui met une opposition constante entre le système de guerre des anciens et celui des modernes. Les armées anciennes voulaient l'ordre profond. les modernes l'ordre mince. La phalange, dans quelque situation qu'elle fût attaquée, soit de front, soit par le flanc droit, ou le flanc gauche, faisait face partout sans désavantage; elle pouvait aussi camper sur des surfaces peu étendues, afin d'avoir moins de peine à se fortifier.

De ce que l'arme principale des modernes est l'arme de jet, l'ordre habituel a dû être l'ordre mince, qui seul permet de mettre en jeu toutes les machines de guerre. Celles-ci atteignant à des distances très-grandes, les modernes tirent leur principal avantage de la position qu'ils occupent : s'ils dominent, s'ils enfilent, s'ils prolongent l'armée ennemie, leurs armes feront d'autant plus d'effet. Une armée moderne devra donc préférer, avant tout, l'avantage d'une position qui a ces propriétés de dominer, enfiler et prolonger les lignes de l'adversaire, à l'avantage d'être couvert par une fortification de campagne; elle devra éviter d'être débordée, enveloppée, cernée. La ligne de bataille devra avoir tout le développement qui se conciliera avec la condition

d'être suffisamment forte et garnie sur tous ses points. Il faudra également, pour éviter d'être enveloppée par des forces égales ou supérieures aux siennes, qu'une armée moderne occupe dans un camp une position naturelle, ou un front aussi étendu que sa ligne de bataille; car si elle occupait une surface carrée ou un front insuffisant à son déploiement, comme par exemple un camp romain, elle pourrait d'abord, sans doute, faire jouer son artillerie; mais celle-ci, quoique égale à l'artillerie de l'assiégeant, serait prise en rouage et promptement réduite au silence, une partie seule de l'infanterie pourrait se servir de ses fusils. D'ailleurs, le feu du centre à la circonférence est nul, celui de la circonférence au centre est irrésistible. Aussi les généraux modernes ont dû renoncer au système des camps retranchés, pour y suppléer par des positions naturelles. Les premières armées voulaient des camps resserrés, où les hommes, les animaux, les magasins étaient réunis comme dans une ville; les armées modernes veulent des positions étendues.

Les Romains doivent la constance de leurs succès principalement à la méthode dont ils ne se sont jamais départis, de camper tous les soirs dans un camp fortifié, qui n'offrait pas plus d'une toise courante de parapet pour 21 hommes (1), et de ne jamais

(1) Les retranchements des Romains étaient, en général, com-

livrer bataille, sans avoir derrière eux, un camp retranché, pour servir de retraite, et renfermer leurs magasins, bagages, etc. La nature des armes était telle dans ce siècle, que dans ce camp retranché, placé indépendamment des localités, ils étaient à l'abri des insultes d'une armée égale et même supérieure; ils étaient les maîtres de combattre ou d'attendre une occasion favorable.

PRINCIPES DES ORDRES DE BATAILLE ET DE L'OCCUPATION DES POSITIONS MILITAIRES, EMPLOI DES DIFFÉRENTES ARMES.

De ce qu'il ne peut exister d'ordre naturel de bataille chez les modernes, on doit inférer qu'il y a plusieurs manières de ranger une armée dans une même position, pour combattre ou pour camper. Une armée doit-elle occuper un seul camp, ou doit-elle en occuper autant qu'elle a de corps ou de divisions? A quelle distance doivent camper l'avant-garde et les flanqueurs? Quel front et quel profondeur

posés d'un fossé de douze pieds de large sur neuf pieds de profondeur, en cul de lampe. Avec les déblais ils formaient un coffre de quatre pieds de hauteur et douze pieds de large, sur lequel ils élevaient un parapet de quatre pieds de haut en y plantant leurs palissades. Une légion romaine exécutait vingt mille toises courantes de retranchement en quinze jours.

doit avoir le camp? Où doit-on placer la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie et les chariots? L'armée doit-elle se ranger en bataille sur plusieurs lignes, et quelles distances doivent-elles mettre entre elles? La cavalerie doit-elle être en réserve derrière l'infanterie ou placée sur les ailes? Doit-on mettre en action, dès le commencement de la bataille, toute son artillerie; puisque chaque pièce a de quoi nourrir son feu pendant vingt-quatre heures, ou doit-on en tenir la moitié en réserve?... La solution de toutes ces questions dépend : 1° du nombre des troupes, de celui de l'infanterie, de l'artillerie et de la cavalerie qui composent l'armée; 2° du rapport qui existe entre les deux armées; 3° de leur moral; 4° du but qu'on se propose; 5° de la nature du champ de bataille; 6° de la position qu'occupe l'armée ennemie, et du caractère du chef qui la commande. En un mot, on ne peut prescrire rien d'absolu relativement aux ordres de bataille ou à l'assiette d'un camp. Ce qu'il y a de constant et de positif, c'est qu'une armée doit se poster de manière à n'être ni dominée, ni prolongée, ni enveloppée; mais au contraire, de façon à dominer, prolonger ou envelopper, autant que possible, la position opposée à la sienne. Il faut, comme on l'a dit, que ses armes de jet soient en jeu, et placées favorablement pour produire un grand effet : une batterie de canons, par exemple, qui bat l'armée ennemie d'enfilade ou d'écharpe, peut décider de la

victoire (1). Quant à la disposition relative des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie, elle doit être telle que toutes trois puissent s'assister mutuellement en toutes circonstances ; car elles ne peuvent se passer l'une de l'autre.

Tant que l'infanterie eut seule les avantages d'un feu vif, nourri et mobile, elle ét l'arme la plus décisive ; mais depuis que l'artillerie les réunit, elle a acquis sur la première une supériori marquée comme plus efficace et plus meurtrière, surtout si l'on a soin de l'employer dans l'action en masses mobiles, soit pour arrêter les progrès de l'ennemi et donner le temps d'exécuter un changement de front, comme à Wagram ; soit pour favoriser une grande attaque contre un point fortifié de la ligne ennemie, dont il faut d'abord ruiner les défenses, comme à la Moscowa et à Waterloo, soit pour enfoncer les carrés et les lignes ennemies, et ménager ainsi notre cavalerie. Autrefois, lorsque l'artillerie, n'ayant encore que peu de mobilité, sortait lentement de la profondeur des colonnes de marche pour se déployer, elle se trouvait placée à une trop grande distance de l'ennemi et ne pouvait qu'engager de loin les ba-

(1) Suivant Frédéric, ce fut une batterie placée sur les hauteurs du Spitzberg par les Russes, qui lui arracha la victoire de Kunerssdorf, au moment où ses troupes se lançaient au delà d'un ravin à la poursuite de l'ennemi.

tailles. Sous son premier feu, l'infanterie se développait en lignes étendues, et par ses feux combinés avec l'attaque à la baïonnette, préparait la victoire que la cavalerie complétait. Depuis le règne de Frédéric, les perfectionnements de l'artillerie et sa mobilité toujours croissante en ont de plus en plus étendu l'usage, et elle est devenue l'élément principal des batailles.

Quand l'ennemi occupe, avec une batterie de cinquante à soixante bouches à feu, une belle position, on l'attaquerait en vain avec 4,000 chevaux et 8,000 hommes d'infanterie de plus ; il faut une batterie d'égale force, sous la protection de laquelle les colonnes d'attaque s'avancent et se déploient.

Une batterie dont le feu est combiné avec celui de l'infanterie qui la protége, est inexpugnable si on ne l'attaque pas avec une artillerie équivalente ; elle ne pourrait être compromise qu'autant que l'infanterie destinée à la couvrir, abandonnerait son poste pour suivre un ennemi à moitié battu ; et encore on doit regarder comme d'une exécution bien difficile le projet d'enlever des pièces. A la bataille de Hanau, de Wrède tenta d'enlever nos batteries, qui s'étaient avancées hors d'un bois et ne paraissaient pas soutenues, il lança sa cavalerie contre elles : nos canonniers virent arriver tranquillement les escadrons austro-bavarois ; ils chargèrent toutes les pièces à mitraille ; la cavalerie fut renversée à cinquante ou soixante pas par une décharge générale ; quelques

cavaliers, emportés par leurs chevaux, passèrent entre nos pièces et furent tués par les canonniers et les chasseurs à pied, formés en arrière des batteries.

La manière d'employer chaque arme est relative à sa nature, et doit être une des premières connaissances d'un général. L'infanterie opère en marche comme en position; tout à fait indépendante, elle oppose partout une résistance opiniâtre.

Il n'en est pas de même de la cavalerie, dont l'effet est purement offensif et procède d'un degré de force et d'élan des chevaux, dont le maximum ne s'obtient que par un mouvement progressif : elle doit donc être formée à une distance suffisante du point où elle doit s'engager, et avoir assez de carrière pour arriver avec toute l'impulsion nécessaire. Pour qu'elle ait un plein succès, il faut que la première ligne soit suivie d'une seconde, d'une troisième. Ainsi, dans nos ordres de bataille, et notamment à Waterloo, nos corps de cavalerie étaient déployés sur trois lignes.

La méthode de mêler les pelotons d'infanterie à la cavalerie est vicieuse; elle n'a que des inconvénients : la cavalerie cesse d'être mobile, elle est gênée dans tous ses mouvements, elle perd son impulsion. Au premier mouvement de la cavalerie, l'infanterie, à laquelle elle sert d'appui, est compromise. C'est pour avoir adopté cette disposition à la bataille d'Entzheim, que Turenne faillit se faire battre par le duc de Burnouville. La meilleure manière de protéger sa cava-

lerie est d'en appuyer le flanc opposé à l'infanterie, à quelque obstacle naturel, tel qu'un ravin.

La cavalerie ne rendant que peu ou point de feu, l'artillerie lui est plus nécessaire qu'à l'infanterie même, soit qu'elle attaque, soit qu'elle reste en position ou qu'elle se rallie. Elle doit d'ailleurs être employée au commencement, au milieu, à la fin d'une bataille, selon les circonstances, et toujours en grosses masses.

Telles sont les règles générales relatives aux ordres de bataille (1) et à l'occupation d'une position militaire. Mais dire, comme certains faiseurs de systèmes, qu'un ordre de bataille complet doit toujours être composé d'une première ligne pour se battre, d'une seconde pour soutenir et remplacer la première, et d'une réserve pour parer aux accidents imprévus et protéger les flancs et les derrières de l'armée, c'est oublier que nous ne sommes plus au temps des Grecs et des Romains, qui avaient un ordre naturel de bataille, tandis que chez les modernes, c'est une

(1) L'ordre de bataille, suivant Jomini, c'est la disposition des troupes indiquant une manœuvre déterminée, telle que celle prescrite aux divisions du maréchal Soult pour l'attaque des hauteurs de Pratzen à Austerlitz. La ligne de bataille, suivant le même écrivain militaire, est la position en général qu'une armée prend pour occuper un terrain où elle recevra le combat, comme l'armée russe à la Moscowa : La ligne de bataille, dit-il, appartient plus particulièrement au système défensif.

fonction d'éléments variables. Vouloir que les troupes qui composent la seconde ligne, restent rangées en petites colonnes à 80 ou 100 toises en arrière de la première, jusqu'au moment où elles entrent en action, c'est exposer gratuitement cette seconde ligne à être détruite par les batteries ennemies, plus vite que celle qui est devant elle; c'est imprudemment renoncer à l'avantage que peuvent présenter des plis et des accidents de terrain, pour tenir ses réserves à l'abri des boulets pendant une partie de la bataille (1).

Prescrire de composer sa réserve de la cavalerie de ligne, de la moitié de l'artillerie, etc., et de la tenir dans tous les cas en colonnes derrière le centre des lignes, hors de la portée du canon, c'est paralyser de gaîté de cœur, pendant la bataille, la moitié de son artillerie et toute sa grosse cavalerie, pour se faire battre plus sûrement.

---

(1) A la bataille de Ligny, l'armée française ne perdit que 6,950 hommes, et l'ennemi eut environ 25,000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Cette disproportion provint de ce que nos réserves furent tenues pendant toute la bataille hors de la portée du canon, de ce que les troisième et quatrième corps, qui étaient en ligne, étaient masqués par des plis du terrain, tandis que l'armée prussienne était toute massée sur l'amphithéâtre qui va de Saint-Amand et Ligny aux hauteurs de Bry. Tous nos boulets, qui manquaient les premières lignes, frappaient dans les réserves; pas un coup n'était perdu.

Quant à l'ordre en colonne, ce n'est pas, comme le prétendent les théoriciens, parce qu'une bataille se compose d'une alternative de combats et de marches qu'il faut être en colonne ou en ligne; c'est parce que les circonstances de l'attaque ou de la défense exigent que l'on soit en ligne ou en colonne. L'ordre de colonne n'est pas simplement un ordre de marche, c'est aussi un ordre de combat, lorsque les circonstances le requièrent. C'est pour cela que notre tactique nous donne le moyen de passer rapidement de l'ordre mince à l'ordre profond. Il faut, par exemple, si l'on craint la cavalerie, attaquer en colonne par divisions à distance de peloton, afin de pouvoir former le bataillon carré, en faisant peloton à droite et à gauche en bataille. Il faudra encore marcher en colonne s'il s'agit d'attaquer une position retranchée, afin d'arriver plus promptement sur l'ennemi pour lui livrer un combat plus égal à l'arme blanche. L'ordre en colonne sera aussi nécessaire pour pénétrer dans des défilés étroits, des brèches, etc. D'autres fois il conviendra de marcher en ligne, en combinant cet ordre avec celui en colonne, si l'on craint d'être débordé, ou si l'on doit attaquer sous le feu d'une nombreuse artillerie dont l'effet serait trop meurtrier pour de profondes colonnes. C'est ainsi qu'à Eylau notre 7e corps, chargé de soutenir l'attaque dirigée par les Russes contre notre centre, s'avança sous une grêle de mitraille et de balles, tout déployé, les ailes de chaque division

étant soutenues par une colonne à distance de peloton.

DISCUSSION DE L'ORDRE OBLIQUE, ATTRIBUÉ A FRÉDÉRIC, ET RÉFUTATION DE SES COMMENTAIRES.

On peut juger, d'après ce qui précède, combien sont vaines toutes les théories sur les formations de bataille et les ordres minces et profonds. On doit regarder comme aussi oiseuses les discussions sur l'ordre parallèle, l'ordre oblique, etc. On a pourtant attribué les succès de Frédéric, pendant la guerre de Sept Ans, à un nouvel ordre de tactique pour les batailles, qu'il aurait inventé et que l'on a appelé l'*ordre oblique*. Mais qu'est-ce donc que l'ordre oblique? Les uns disent que toutes les manœuvres que fait une armée, la veille ou le jour d'une bataille, pour renforcer sa ligne sur sa droite, son centre ou sa gauche, appartiennent à l'ordre oblique : en ce cas, cette manœuvre est aussi ancienne que la guerre; car il n'est presque aucune bataille, ancienne ou moderne, où le général qui attaque n'ait renforcé ses colonnes d'attaque, soit par un plus grand nombre de troupes, soit en y plaçant des soldats d'élite. D'autres disent que l'ordre oblique est cette manœuvre que Frédéric faisait exécuter aux parades de Postdam, par laquelle deux armées, étant d'abord en bataille parallèlement, celle qui manœuvre se porte sur une des ailes de son adversaire,

soit par un système de colonnes serrées, soit par un système de colonnes ouvertes (1), se trouve tout d'un coup, sans que le général ennemi s'en soit aperçu, sur cette aile, et l'attaque de tous côtés avant que l'on ait le temps de la secourir. Mais, 1° il est impossible que deux lignes parallèles ayant, par exemple, un développement de 3,000 toises, et placées à la distance de 900 toises, l'une s'incline sur l'autre, de manière qu'une des ailes n'étant plus qu'à 300 toises de l'ennemi, l'autre soit assez éloignée pour être à l'abri et hors d'atteinte. L'armée, pendant qu'elle marche pour prendre l'ordre oblique, prête le flanc; si elle est attaquée, elle sera battue, comme l'armée de Frédéric à Kollin. L'aile menacée de l'adversaire sera d'ailleurs mise facilement hors de péril, soit en la renforçant par la seconde ligne de l'armée, par la réserve ou par des troupes tirées de l'autre extrémité de la ligne, soit en exécutant à propos un changement de front, ainsi que le fit le roi de Prusse à Rosbach; 2° Il faudrait que la ligne

---

(1) Les Anglais emploient un système de petits carrés par bataillon qui n'est pas sans avant ge pour aller à l'attaque ou pour se défendre. Un bataillon de huit pelotons, par exemple, forme un carré long de trois pelotons de front et un peloton à chaque flanc, ces derniers marchant par file de chaque côté. Cet ordre a moins d'impulsion que la colonne d'attaque par divisions, mais il fournit immédiatement plus de feux, et convient à toute espèce de terrain. (*Jomini.*)

d'opération de l'armée qui prendrait l'ordre oblique fût du côté de l'aile sur laquelle elle s'appuie, sans quoi elle la découvrirait par sa marche de flanc, et s'exposerait par là aux conséquences les plus fâcheuses. Aussi est-il des partisans de l'ordre oblique qui veulent que la manœuvre en soit dérobée à l'ennemi, qu'il soit étonné et surpris, qu'elle soit faite la nuit ou favorisée par des brouillards, ou couverte par des rideaux. Mais, si cette manœuvre doit être dérobée à l'ennemi, ce n'est pas un ordre de tactique; sa force n'est pas en elle-même, mais en ce qu'elle surprend, étonne; elle est de la nature des embuscades, des marches dérobées, des surprises, qui ont été pratiquées dans tous les temps, non-seulement par des troupes disciplinées, mais par des sauvages. C'est à une surprise de ce genre que Frédéric dut sa victoire de Leuthen le 5 décembre 1757.

BATAILLE DE LEUTHEN.

A cette époque, le prince de Lorraine avait quitté Breslau pour se porter contre Frédéric, et s'était campé sur la rive gauche de la Schweidnitz, le centre au village de Leuthen, la droite au bois de Nipern, et la gauche appuyée à la rivière. Le 5 décembre, l'armée prussienne se porta sur Borna; elle marchait en quatre colonnes, filant devant le front de l'ennemi par un vallon marécageux, protégée dans

son mouvement de flanc par des brouillards et des collines; elle déroba sa marche aux Autrichiens, et se porta sur leur extrême gauche, qu'elle enfonça. Tous les efforts de ceux-ci furent inutiles pour se reformer : les Autrichiens furent rejetés au delà de la rivière avec perte de 15,000 hommes, et se retirèrent en Bohême, après avoir évacué Breslau. Toutes les manœuvres de Frédéric à cette bataille furent conformes aux principes de la guerre : les deux armées ne s'étaient pas encore vues lorsqu'il fit sa marche de flanc; il n'abandonna pas sa ligne d'opération, mais il en changea; il quitta celle de Neumarck pour prendre celle de la haute Silésie. Il est vrai de dire que l'audace et la rapidité de l'exécution, l'intrépidité des généraux et des soldats, répondirent à l'habileté de la manœuvre, et Frédéric fut secondé merveilleusement par les circonstances : toutes les mauvaises troupes, celles de l'empire, étaient sur la gauche de l'armée autrichienne; or, comme on sait, la différence de troupes à troupes est immense. Cependant Daun, qui commandait les Autrichiens, a fait, une fois engagé, tout ce qu'il devait faire : trois fois il a essayé de refuser sa gauche et son centre par un à gauche et arrière en bataille; il a même fait avancer la droite pour inquiéter la ligne d'opération de Neumarck, qu'il supposait encore être celle du roi. Il a donc observé tout ce qui est prescrit en pareille circonstance; mais la cavalerie et les masses prussiennes débouchaient constamment sur les trou-

pes avant qu'elles aient eu le temps de se former. Cette victoire est néanmoins du genre des surprises; elle tient au chapitre des accidents.

Le vieux Frédéric riait sous cape, aux manœuvres de Postdam, de l'engouement des jeunes officiers étrangers pour la manœuvre de l'ordre oblique, qui n'était propre qu'à faire la réputation de quelques adjudants-majors. Ce capitaine a, du reste, toujours manœuvré par des lignes et par le flanc, jamais par des déploiements, et, pour avoir fait des marches de flanc devant l'ennemi, il a perdu la bataille de Kollin, et failli être écrasé à Zorndorf par les Russes.

Des militaires français, admirateurs de l'ordre oblique, parmi lesquels se trouve Guibert, ont poussé l'illusion jusqu'à prétendre que les détachements faits par le duc Ferdinand à Creveld et Wilhemstedt, sur les flancs de l'armée française, étaient des corollaires brillants de l'ordre oblique, au mépris de ce principe : « Ne mettez entre les divers corps de votre ligne de bataille aucun intervalle par où l'ennemi puisse pénétrer. » Si la violation de ce principe n'eut aucun résultat, c'est qu'un comte de Clermont commandait les Français.

POINT D'ORDRE DE BATAILLE SYSTÉMATIQUE.

Il est donc démontré qu'un général en chef ne doit pas adopter l'ordre de bataille systématique; il

doit seulement observer, dans tous les cas, certains principes généraux qui ont été développés et qui sont applicables à la guerre méthodique, et il doit, comme on l'a dit, approprier son ordre tactique à celle de ses ennemis, à la nature du champ de bataille, à la position qu'occupe l'adversaire, au rapport des deux armées, au moral des troupes, à la proportion des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie, et surtout au but qu'il se propose. C'est ainsi que, dans les batailles en Égypte, où l'on avait affaire à une nombreuse et brave cavalerie, les cinq divisions dont se composait l'armée se formaient en cinq carrés ou pallélogrammes, présentant sur chaque face six hommes de profondeur; l'artillerie était placée aux angles, et disposée de manière à jouer sur toutes les directions; au centre se groupaient les équipages et notre faible cavalerie. Les grenadiers, distribués dans chaque carré, se tenaient prêts à renforcer les points qui pouvaient être menacés (1).

---

(1) A la bataille d'Héliopolis, après le départ de Napoléon, Kléber, en présence de l'armée du grand Visir, forte de 60,000 hommes, avait rangé dans l'ordre suivant son armée de 10,000 hommes : La première ligne se composait de quatre bataillons carrés; la cavalerie était distribuée dans les intervalles des carrés. L'artillerie de réserve, placée derrière le centre, formait la seconde ligne; elle était soutenue par les sapeurs du génie et quelques pelotons de grenadiers.

A Chébreis, par exemple, ces cinq carrés se combinèrent par échelons en se flanquant entre eux, et flanqués par deux villages où les sapeurs et les dépôts d'artillerie avaient pris position. La division de gauche s'appuyant au Nil, celle de droite au désert, et c'est dans cet ordre imposant qu'on s'avança à l'ennemi.

Au besoin seulement, et pour enlever les positions ennemies, les carrés devaient se dédoubler, ne plus garder que trois hommes de hauteur au lieu de six, et former avec le reste des colonnes d'attaque : c'était un moyen sûr de prendre l'offensive sans compromettre la défensive. C'est ainsi que fut enlevé le village d'Embach à la bataille des Pyramides.

BATAILLE DES PYRAMIDES.

L'armée de Mourad-Bey, réunie sur la rive gauche du Nil, au nombre de plus de 60,000 hommes, était adossée au fleuve, couvrant le Caire qui est sur la rive droite. Elle s'étendait depuis le village d'Embach jusqu'aux Pyramides; sa droite, appuyée au village, était couverte par des retranchements armés de quarante bouches à feu, et défendus par 20,000 hommes d'infanterie turque; un corps de 10,000 Mamelucks, servi chacun par trois fellahs armés à la légère, occupait le centre, l'aile gauche était formée de 3,000 cavaliers arabes. L'armée française ne se composait que de 30,000 hommes, répartis en cinq divisions,

Desaix commandait la droite, formée de deux divisions; Vial, la gauche, formée également de deux divisions; Napoléon était au centre avec la division Kléber, qu'en l'absence de ce général, blessé à l'attaque d'Alexandrie, commandait le général Dugua.

Napoléon s'étant assuré que l'artillerie des retranchements d'Embach n'était pas mobile, certain d'ailleurs que l'infanterie turque n'oserait pas s'éloigner de son artillerie, ordonna à Desaix de prolonger sa droite de manière à être hors de la portée du canon et de se diriger sur le village de Gizeh, pour couper la retraite à l'ennemi vers la haute Égypte.

Mourad-Bey, s'apercevant du mouvement des Français, fit charger les divisions Desaix pendant leur marche. Le choc de la cavalerie turque fut si impétueux, que nos carrés furent un moment ébranlés; mais ils se reformèrent promptement. Les charges de l'ennemi se multiplièrent en vain; leurs attaques désespérées n'eurent aucun succès. Écrasés par la mitraille et par le feu soutenu de notre infanterie, les plus braves trouvèrent la mort autour de nos carrés, devant lesquels venaient se briser tous leurs efforts. En ce moment, nos divisions de la gauche, en partie formées en colonnes d'attaque, enlevaient à la baïonnette le village retranché d'Embach. L'armée ennemie se vit alors resserrée entre nos carrés, ses propres batteries devenues les nôtres, et le fleuve; elle fut entièrement dispersée ou détruite, et nous prîmes possession du Caire.

BATAILLE D'ABOUKIR.

Un général en chef doit, dans le choix de son plan d'attaque et de son ordre de bataille, prendre en considération jusqu'au caractère et aux habitudes de ses ennemis. Lorsque Napoléon se décida à attaquer avec 6,000 hommes un corps de 18,000 janissaires retranchés dans l'étroite presqu'île d'Aboukir, il avait à forcer deux lignes de retranchements : la première à mille toises en avant du village d'Aboukir, et la seconde au village même; celle-ci était protégée par une redoute et par le feu de douze pièces de position et de trente chaloupes canonnières anglaises. Le général en chef ne pouvait disposer que de quelques escadrons de hussards et de dragons, sous les ordres de Murat. Sachant que les fantassins turcs redoutent singulièrement la cavalerie (1), il ordonna aux divisions Lannes et Bon de marcher de front aux ouvrages élevés sur les deux ailes de la première ligne, pendant que Murat pénétrerait, avec sa cavalerie, par le centre de la ligne, dans l'intervalle des retranchements, afin de prendre l'ennemi à revers. Cette manœuvre eut un plein succès, et les Turcs se reti-

(1) Napoléon avait médité les mémoires de Montécuculli, qui avait pendant trois ans fait la guerre en Hongrie contre les Turcs.

rèrent en désordre vers la seconde ligne, sous la protection de leur redoute, dont le feu arrêta les Français. Mais les Turcs, étant sortis en foule de cet ouvrage pour couper la tête à nos morts et à nos blessés, Murat profita de la circonstance, répétant la manœuvre qui avait forcé la première ligne, il s'élança au galop avec ses escadrons, et tourna la redoute. A l'aspect de cette cavalerie, les Turcs, effrayés, abandonnèrent la position ; poursuivis la baïonnette dans les reins, les uns se précipitèrent dans la mer, cherchant à gagner les chaloupes anglaises, les autres se réfugièrent dans le fort d'Aboukir, qui se rendit après quelques jours de bombardement.

CHAPITRE III.

Application des principes aux batailles rangées d'Austerlitz, Friedland et Wagram.

BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Il est des batailles dont le succès dépend du premier choc; d'autres, dont le résultat ne s'obtient qu'à la fin de la journée, où le moment de frapper est arrivé, et c'est le plus grand nombre; une bataille, comme une action dramatique, a, en général, son commencement, son milieu et sa fin. L'ordre de bataille que prennent les deux armées, les premiers mouvements pour en venir aux mains, sont l'exposition; les contre-mouvements que fait l'armée attaquée forment le nœud, ce qui oblige à de nouvelles dispositions et amène la crise, d'où naît le résultat ou dénoûment. Ainsi, dès que l'attaque principale

sur le centre ou sur l'une des ailes principales de l'armée ennemie est démasquée, l'adversaire fait des contre-mouvements, soit par ses flancs, soit derrière la ligne, pour faire diversion ou accourir au secours du point attaqué, et de là peut résulter pour l'assaillant la nécessité de changer ou de modifier ses projets sur-le-champ, ce qui réclame toute la sagacité et toute la présence d'esprit du général en chef, dont le coup d'œil pénétrant ne doit laisser échapper aucun des mouvements de l'ennemi.

Toutes les batailles livrées par l'Empereur l'ont été suivant les principes de l'art et sont caractérisées par la plus brillante manifestation des qualités dont le général en chef doit être doué pour enchaîner la victoire. Il en est cependant qui se font plus particulièrement remarquer par une application brillante des principes stratégiques; telles sont les grandes batailles d'Austerlitz, Friedland, Wagram....... *Austerlitz* surtout fut classique en tous points.

Napoléon s'occupe d'abord de proportionner, suivant le premier principe, ses moyens à la fin, et de rappeler, pour cette grande action, tout ce qui peut être distrait de ses corps d'observation, sans découvrir ses flancs ni ses communications. Les maréchaux Davoust et Bernadotte qui surveillent : le premier la Hongrie du côté de Presburg, le second la Bohême du côté d'Iglaw, reçoivent, trois jours avant la bataille, un ordre ainsi conçu : « Il paraît certain que « nous allons avoir une grande bataille au delà de

« Brünn. Sa Majesté ordonne que vous partiez sur-« le-champ avec vos troupes, pour vous porter à « grandes marches sur Brünn. Vous aurez vos armes « en bon état, des cartouches, votre artillerie et « point d'embarras ni de bagages. »

Davoust doit être relevé par Marmont, qui est déjà à Bruck, entre Vienne et Presburg, et Bernadotte doit l'être par Augereau, qui s'est avancé sur la frontière occidentale de la Bohême. Prévoyant la nécessité de concentrer prochainement ses forces sur un même champ de bataille, l'Empereur avait détaché Bernadotte avec cette instruction : « Vous ferez oc-« cuper Iglaw; de là vous ferez pousser des partis « dans la Bohême. Vous disposerez votre armée de « manière à ce que vous puissiez vous rendre à Brünn « dans le moins de temps possible. Il faut qu'une « de vos divisions, par une marche forcée, puisse « s'y rendre dans un jour; la deuxième en deux jours, « et enfin la troisième en trois jours, ainsi que tout « le reste de votre corps d'armée. »

Napoléon, qui a dépassé Brünn un instant et poussé une avant-garde jusqu'à Wischau, à cinq lieues au delà d'Austerlitz, sur la route d'Olmutz, voyant que les Russes s'avancent avec confiance, conçoit l'espoir de les amener à combattre sur un terrain qu'il aura reconnu et étudié. Il laisse donc à l'ennemi le plaisir de repousser ses avant-postes et de pénétrer jusqu'à Raunitz, à quatre lieues de Brünn. L'empereur Alexandre venait d'entrer à Wis-

chau même; Napoléon lui envoya aussitôt Savary pour le complimenter et sonder en même temps ses dispositions personnelles. Notre envoyé revient au quartier général et rend compte de sa mission. Alexandre et son frère Constantin lui avaient fait un très-bon accueil; mais il lui avait été facile de reconnaître, par les conversations des jeunes courtisans qui, sous différents titres, environnaient l'empereur de Russie, que la présomption, l'ignorance et la témérité régnaient dans les décisions du cabinet militaire, comme elles avaient régné dans les décisions du cabinet politique.

Une armée ainsi conduite ne pouvait manquer de faire des fautes; il suffisait de les attendre et d'épier l'instant d'en profiter. Napoléon donne sur-le-champ l'ordre de retraite à son armée, qui occupait Austerlitz, se retire de nuit comme s'il avait essuyé une défaite, va prendre position à trois lieues en arrière entre Brünn et Turas, barrant la chaussée d'Olmutz sur laquelle s'avancent les Russes, et fait travailler avec beaucoup d'ostentation à fortifier sa ligne et à y établir des batteries.

Une entrevue avait été proposée à Alexandre, qui envoya son aide-de-camp le prince Dolgorouki. Cet officier put remarquer que, dans le camp français, tout respirait la réserve et la crainte: le placement des grand'gardes, les fortifications qu'on élevait à la hâte, tout semblait indiquer une armée à moitié battue. Ce qu'il raconta à son retour dans le camp

russe augmenta la présomption naturelle de nos ennemis; il n'était plus question seulement de battre les Français, il fallait les tourner et les prendre.

Le 1er décembre, l'empereur, du haut de son bivouac, aperçut avec une indicible joie l'armée russe commençant, à deux portées de canon de ses avant-postes, un mouvement de flanc pour tourner notre droite. Il donna l'ordre au prince Murat de faire avancer un petit corps de cavalerie dans la plaine, mais de les faire rentrer ensuite tout d'un coup à la hâte, comme s'il était étonné des forces immenses de l'ennemi. Ces mouvements tendaient à faire persévérer le général russe Kutusow, commandant en chef, dans l'opération mal calculée qu'il avait commencée, et à amener sur notre terrain l'ennemi qui garnissait les hauteurs en avant d'Austerlitz.

En parcourant la veille son champ de bataille, que couvraient les villages de Telnitz, Sokolnitz, Puntowitz, etc., Napoléon avait déjà indiqué en ces termes son projet : « Si je resserre ma droite, en la » retirant vers Brünn, et que les Russes abandon- » nent ces hauteurs, ils sont perdus sans res- » sources. »

En même temps qu'il s'apprêtait à faire du jeu à l'ennemi pour l'attirer sur sa droite, Napoléon fortifiait sa gauche et l'appuyait solidement à la hauteur du Santon, en avant de Brünn, dont il faisait la clef de ses opérations offensives. Sa ligne de communication était assurée dans tous les cas : vain-

queur, il conservait sa ligne directe sur Vienne ; vaincu, il effectuait sa retraite en partant de Brünn, et marchant vers Lintz, sa droite appuyée aux montagnes de la Bohême, et sa gauche à la rive gauche du Danube.

Ce qui devait attirer l'ennemi sur notre droite, c'est que notre ligne de bataille, bien que continue, n'était réellement forte que sur la gauche : celle-ci, appuyée au mamelon retranché qu'on appelait le Santon (1), était à cheval sur la grande route d'Olmutz, ayant derrière elle, à moins de deux lieues, la place de Brünn, et devant elle un ravin qui commençait dans le voisinage même du Santon. Un cours d'eau, venant des montagnes de la Bohême, baignait ce ravin qui s'étendait devant tout le front de notre ligne, et s'élargissait sur notre droite en une vallée marécageuse jusqu'au lac de Mœnitz, à deux lieues de son origine. On trouvait échelonnés dans cette vallée, du Santon au lac, les villages de Girkowitz, Schlapanitz, Puntowitz, Kobelnitz avec son château, de Sokolnitz et Telnitz ; plusieurs étangs ou marais entrecoupaient le terrain dans le voisinage des trois derniers villages, et particulièrement de Telnitz et Sokolnitz. Notre aile droite, formée par

(1) Cette dénomination venait d'une chapelle funéraire musulmane, qu'on nomme en général Santon, et qui avait été construite sur cette hauteur pendant l'invasion des Turcs en Moravie.

deux divisions du corps du maréchal Soult, n'avait pas d'autre appui; il est vrai qu'à une lieue derrière se trouvaient deux divisions aux ordres du maréchal Davoust, qui avaient pris position au village de Raygern, voisin de la grande route de Brünn à Vienne.

D'après la direction de notre ligne de bataille depuis le Santon, nous paraissions refuser la droite et la resserrer timidement vers Brünn, comme l'avait exprimé Napoléon. Mais aussitôt que l'ennemi, invité en quelque sorte à se jeter sur la partie faible de notre ligne, dégarnissait dans ce but les hauteurs de Pratzen, en avant d'Austerlitz, qui formaient la clef de sa position, nous devions prendre l'offensive et nous reporter en avant sur les points décisifs que nous l'aurions déterminé à abandonner.

Le plan général de la bataille étant ainsi réglé sur les dispositions mêmes de l'ennemi, il restait à préciser les mouvements que les divers corps de notre armée devaient d'abord exécuter pour arriver au but, en conservant entre eux, conformément aux principes, une liaison intime; c'est ce que fit l'Empereur par l'ordre suivant, daté du 1er décembre, à huit heures du soir :

« M. le maréchal Soult donnera les ordres pour
« que ses trois divisions soient placées au delà du
« ruisseau ou ravin qui règne le long de la ligne, à
« sept heures du matin, de manière à être prêt à
« commencer la manœuvre de la journée, qui doit
« être une marche en avant par échelons, l'aile droite

« en avant. M. le maréchal Soult sera de sa per-« sonne, à sept heures et demie du matin, près de « l'Empereur à son bivouac.

« Son Altesse Royale le prince Murat donnera des « ordres à la cavalerie du général Kellermann, à « celle des généraux Wathier, Beaumont, Nan-« souty et d'Hautpoult, pour que ces divisions soient « placées, à sept heures du matin, entre la gauche « du maréchal Soult et la droite du maréchal Lan-« nes, et qu'au moment où le maréchal Soult se « mettra en marche, toute cette cavalerie passe le « ruisseau. Le prince Murat disposera de la cavalerie « du maréchal Bernadotte et de la cavalerie légère « du maréchal Lannes. Comme toute la cavalerie « doit, dans sa première position, occuper le moins « d'espace possible, le prince Murat la mettra en « colonne.

« Il est ordonné au général Caffarelli de se por-« ter, à cinq heures du matin, avec sa division, à « la droite du général Suchet, après avoir passé le « ravin. Comme la division Suchet se placera sur « deux lignes, chaque brigade formant une ligne, « la division Caffarelli se placera aussi sur deux « lignes, et dès lors l'emplacement à droite de la « route de Brünn, et à hauteur du Santon, qu'oc-« cupe en ce moment la division Suchet, sera suf-« fisant pour les deux divisions. »

« Le maréchal Bernadotte, avec les deux divi-« sions d'infanterie, se portera, à sept heures du

« matin, sur la même position qu'occupe aujour-
« d'hui la division Caffarelli, hormis que sa gauche
« sera à hauteur derrière le Santon, et y restera en
« colonnes par régiments.

« Le maréchal Lannes ordonnera à la division de
« grenadiers Oudinot de se placer en bataille en
« avant de sa position actuelle, la gauche derrière
« la droite du général Caffarelli. Le général Oudinot
« fera connaître le débouché où il devra passer le
« ruisseau, lequel débouché sera le même où aura
« passé le maréchal Soult.

« Le maréchal Davoust, avec la division Friant
« et la division de dragons Bourcier, partira à cinq
« heures du matin de l'abbaye de Raygern, pour
« gagner la droite du maréchal Soult; il disposera
« de la division Gudin, lorsqu'elle arrivera.

« A sept heures et demie, MM. les maréchaux se
« trouveront près de l'Empereur à son bivouac pour,
« selon les mouvements qu'aura faits l'ennemi pen-
« dant la nuit, recevoir de nouveaux ordres. »

Le maréchal Soult, chargé de la principale attaque, et le maréchal Bernadotte qui devait particulièrement le soutenir, reçurent en outre une instruction ainsi conçue :

« L'ordre de bataille vis-à-vis les Russes devra,
« autant que faire se pourra, être pris de la ma-
« nière suivante : Chaque brigade, son premier ré-
« giment en bataille, le second régiment en deux
« colonnes serrées par division; chaque colonne for-

« mée d'un bataillon et placée symétriquement en « arrière de chacune des ailes du premier régiment « déployé. L'artillerie entre ces deux colonnes, vis-« à-vis l'intervalle des deux bataillons en bataille; « quelques pièces à droite et à gauche.

« Si la division a un cinquième régiment, il devra « être en réserve à cent pas en arrière.

« Un escadron ou au moins une division de ca-« valerie sera derrière chaque brigade pour pouvoir « passer par les intervalles, poursuivre l'ennemi, « s'il était rompu et faire face aux Cosaques.

« Dans cet ordre de bataille, Maréchal, vous vous « trouverez dans le cas d'opposer à l'ennemi le feu « de la ligne des premiers régiments en bataille et « des colonnes serrées, toutes prêtes à former le « carré contre la cavalerie. »

L'Empereur avait choisi pour lieu d'observation une éminence entre le Santon et le village de Schlapanitz, de laquelle il pouvait embrasser à la fois toutes les opérations. Il avait sous sa main une bonne réserve prête à être lancée là où le besoin se ferait sentir.

Le récit détaillé de la bataille va nous apprendre avec quelle précision peut être exécuté un plan méthodique et conforme aux vrais principes.

Le 1er décembre 1805, l'armée austro-russe, forte de 100,000 hommes, aux ordres du général Kutusow, et formée en cinq colonnes, avait pris position en avant d'Austerlitz à la gauche de la route de

Brünn à Olmutz par Wischau, elle était développée suivant une ligne de 4,000 toises et disposée dans l'ordre suivant : La première colonne occupait sur deux lignes les hauteurs d'Hostériadek à 3,000 toises en avant d'Austerlitz; des troupes légères étaient postées au village d'Augezd à 1,000 toises en avant, et un peu à gauche de ces hauteurs, dans le voisinage des étangs de Mœnitz et de Satschau ; la seconde colonne couronnait sur deux lignes les hauteurs de Pratzen, et occupait le village de ce nom à 1,500 toises à droite d'Hostériadek; la troisième colonne, qui formait le centre de la ligne, était en position sur les collines qui s'étendent à la droite de Pratzen; la quatrième colonne était formée en deux lignes derrière la troisième ; la cinquième, toute composée de cavalerie, était au pied des hauteurs de Pratzen, en arrière et un peu à droite des troisième et quatrième. L'avant-garde du prince Bagration prolongeait la droite de la ligne, depuis Blazowitz, à la suite des hauteurs de Pratzen, jusqu'à la route de Brünn à Wischau, occupant les villages de Krug et Holubitz. Les deux colonnes de gauche, aux ordres de Doctorow et Langeron, comptaient en tout 42 bataillons ; celles du centre, conduites par Kollowrath, en comptait 45; la cinquième colonne se composait de 80 escadrons aux ordres du prince de Lichtenstein. L'avant-garde, formant une sixième colonne, était de 12 bataillons et 40 escadrons, elle était soutenue, en arrière de Blazowitz, par la réserve du

grand-duc Constantin, forte de 10 bataillons et 18 escadrons. Enfin Kienmayer, à la tête de 22 escadrons et de 5 bataillons de Croates, avait pris position, le soir, en avant du village d'Augezd, à l'extrémité gauche de la ligne.

Napoléon avait observé avec soin la marche de l'armée ennemie depuis Wischau, et avait vu qu'elle tendait à se masser vis-à-vis notre droite, menaçant de tourner cette partie de notre ligne, qui paraissait faiblement appuyée aux petits étangs qui sont derrière Sokolnitz, Telnitz, villages situés à droite de la route de Brünn à Olmutz. Les positions que l'armée russe occupait le 1er décembre, à la fin de la journée, confirmaient l'Empereur dans ses conjectures. Cependant, pour bien s'en convaincre et s'assurer que l'ennemi n'avait pas changé ses dispositions observées la veille, il monta à cheval au milieu de la nuit du 1er au 2 décembre, parcourut les avant-postes, et se fit rendre minutieusement compte de ce qu'ils avaient pu découvrir du mouvement des Russes. Il apprit que des patrouilles ennemies s'étaient présentées pendant la nuit sur notre droite, aux villages de Telnitz et Sokolnitz, qui couvraient cette aile, en face et à 1,200 toises environ de ceux d'Augezd et Pratzen, et que l'artillerie russe filait sur ce point. Certain, dès lors, que Kutusow était résolu, suivant le projet qu'il avait manifesté la veille, à nous attaquer et déborder par notre flanc droit, d'où il comptait gagner notre ligne de retraite sur

Vienne, il prit ses dispositions définitives pour profiter de ce mouvement dans lequel l'ennemi ne pouvait manquer de dégarnir son centre. La division Friant et une division de dragons, aux ordres du maréchal Davoust, reçurent ordre de se porter au couvent et au village de Raygern, à l'extrême droite en arrière de Telnitz ; elles devaient appuyer la division Legrand, postée entre Telnitz et Sokolnitz, et contenir de ce côté les têtes de colonnes ennemies, pendant que le maréchal Soult, avec la majeure partie de ses forces, dirigerait l'attaque principale contre le centre de la ligne austro-russe. Les trois divisions de ce corps formaient les deux tiers de la ligne de bataille; elles étaient en colonnes d'attaque par bataillons, savoir : celle de Legrand à droite, entre Telnitz et Sokolnitz, à 2,000 toises environ en avant des divisions de Davoust; celle de Vandamme à gauche de Sokolnitz, à sa suite la division Saint-Hilaire, appuyée à deux autres villages, Kobelnitz et Puntowitz. La division Legrand devait garder sa position et former la première ligne des troupes postées à Raygern. Le corps de Bernadotte venait d'Iglaw, et formé des divisions Rivaud et Drouet, avait ordre d'entrer en ligne et de se placer à la gauche du maréchal Soult, en avant du village de Schlapanitz, correspondant à celui de Blazowitz. Le corps du maréchal Lannes formait l'extrême gauche de la ligne qui était fortement appuyée à ce mamelon de Bosenitz-Berg, dit le *Santon*, de l'autre côté

de la chaussée de Brünn à Olmutz. Cette hauteur, déjà forte par son escarpement, avait été soigneusement retranchée : elle était armée de dix-huit bouches à feu et gardée par un régiment d'infanterie légère sous les ordres du général Claparède, de la division Suchet, dont le reste, masqué par un ravin, appuyait au Santon. Cette position importante couvrait notre ligne de retraite sur Brünn ; c'était sur elle que devait s'appuyer et pivoter notre ligne de bataille.

Entre le corps de Lannes et celui de Bernadotte, et un peu en arrière de ce dernier, était la cavalerie de Murat, rangée sur deux lignes, la cavalerie légère en première.

Notre ligne de bataille était, comme on voit, continue et appuyée sur plusieurs villages, qui jalonnaient dans une espèce de vallée le cours d'un fort ruisseau venant des hauteurs de Bosenitz-Berg. La réserve se composait de 10 bataillons de garde impériale et de 10 bataillons de grenadiers d'Oudinot, formés sur deux lignes : l'une en bataille, l'autre en colonne par bataillons, avec 40 bouches à feu dans les intervalles ; cette réserve était en arrière du bivouac de l'Empereur, situé sur une éminence à 1,200 toises à droite du Santon ; elle devait donner sur le centre de la ligne ennemie, où, d'après la pensée de la bataille, devait être porté le coup décisif, si Kutusow voulait reporter sur ce point ses forces qu'il dirigeait contre notre droite, ou bien elle devait concourir à la destruction de l'aile droite en-

nemie, si cela devenait nécessaire, après la défaite du centre et de l'aile gauche.

A cinq heures du matin, l'armée austro-russe commença son mouvement d'attaque, et lorsque le soleil, s'élevant sur l'horizon, eut dissipé en partie les vapeurs du matin, on vit les hauteurs de Pratzen se dégarnir successivement. Les trois colonnes formant la gauche de la ligne ennemie, et forte ensemble de 30,000 hommes, descendaient vers la vallée où nous occupions les villages de Telnitz, Sokolnitz et Kobelnitz. L'Empereur qui donnait en ce moment ses derniers ordres à ses maréchaux, demande au maréchal Soult, combien il estimait qu'il fallût de temps pour atteindre les hauteurs de Pratzen. « Moins de vingt minutes, » répondit le Maréchal. « En ce cas, attendons encore un quart d'heure, » reprit l'Empereur ; il donne en même temps l'ordre au maréchal Bernadotte de passer le ruisseau qui couvre notre ligne de bataille et particulièrement le front du 1er corps, et de se tenir prêt à marcher dans la direction de Blazovitz, pour flanquer le mouvement que va faire le 4e corps.

Les troupes légères de Kienmayer qui étaient le plus rapprochées de notre droite, s'étaient avancées d'Augezd pour forcer, à Telnitz, l'entrée de la vallée, et frayer ainsi le chemin à la première colonne ennemie. Le général Legrand commandait sur ce point. Après une heure de combat, les bataillons de Kienmayer, soutenus par une partie de la première

colonne qui venait d'Hostériadeck, parvinrent à enlever le village de Telnitz; mais le maréchal Davoust, accourant de Raygern avec trois brigades, arrêta bientôt, sur ce point, les progrès de l'ennemi. Pendant ce temps les 2e et 3e colonnes de l'armée alliée, ayant quitté les hauteurs de Pratzen, s'étaient portées sur Sokolnitz, et à la suite d'une violente canonnade avaient pénétré dans ce second village. Elles se préparaient à faire un nouvel effort, pour couper et déborder notre aile droite, lorsque Davoust qui venait de rétablir nos affaires vers Telnitz, se jeta sur elles, les culbuta au travers de Sokolnitz qu'il reprit, et réussit, avec les divisions Friant et Legrand, à contenir entre Telnitz et Sokolnitz, un ennemi double en forces.

Napoléon avait suivi le mouvement de l'aile gauche des Russes, et avait attendu le moment où elle serait assez éloignée du centre, pour lancer sur cette partie de leur ligne les divisions Saint-Hilaire et Vandamme qui devaient s'emparer du plateau de Pratzen, tandis que les divisions de Bernadotte, soutenues par la droite du maréchal Lannes où commandait Cafarelli, et par la cavalerie du prince Murat, marcheraient sur Blazowitz, à la gauche du 4e corps. La brigade Levasseur du général Saint-Hilaire, restée à Kobelnitz, devait empêcher l'ennemi de se porter de Sokolnitz sur les derrières du maréchal Soult pendant son attaque.

D'après le plan du général Kutusow, la 4e co-

lonne, formant le centre de sa ligne, devait, aussitôt que les trois premières seraient maîtresses de la vallée de Telnitz à Sokolnitz, suivre le mouvement de la 3e colonne par sa gauche, gagner Kobelnitz, suivre les étangs en arrière de ce village, et la masse de ces quatre colonnes, réunies sur notre droite, devait écraser notre ligne de bataille, et nous couper la retraite sur Vienne. Cette 4e colonne arrivait sur les hauteurs de la droite de Pratzen, terrain qu'avait occupé pendant la nuit la 3e colonne, lorsqu'elle aperçut tout à coup dans un fond, en avant de Pratzen, la colonne d'attaque du maréchal Soult, que lui avaient dérobée le brouillard et la fumée des bivouacs. Son avant-garde se hâta alors d'occuper le village, et fut bientôt renforcée par les soins du général Kutusow qui, se voyant en flagrant délit, avait demandé immédiatement du secours au prince de Lichtenstein. Cependant nos divisions s'avançaient toujours sans répondre au feu de l'ennemi, et, à cent pas seulement, commencèrent une fusillade terrible, qui repoussa toutes les tentatives que firent les troupes de Kollowrath pour empêcher les Français de gagner les hauteurs de Pratzen, c'est-à-dire la *clef de la position*. Après un combat acharné, qui dura deux heures, le maréchal Soult resta en possession de ces hauteurs, et les troupes de la quatrième colonne se replièrent sur Waschau, près d'Austerlitz.

Au moment où le centre de la ligne ennemie

commençait ce faux mouvement, que Napoléon avait prévu et provoqué, Bagration s'étendait de son côté pour déborder et attaquer la position du Santon, en passant entre ce point et la poste de Posorzitz, qui est à 2,000 toises du Santon. Le grand duc Constantin, avec la réserve, avait quitté les hauteurs en avant d'Austerlitz, pour se porter sur celles de Blazowitz en remplacement du prince Bagration, et le prince de Lichtenstein avec sa colonne de cavalerie, rappelé du centre, en arrière duquel il était primitivement, marchait au soutien de la gauche de Bagration vers la plaine de Krug, voisine de Posorzitz. Ces deux colonnes ennemies se trouvèrent, d'après le mouvement ordonné à Bernadotte, en présence des deux divisions de ce maréchal, que soutenait la cavalerie de Murat; les escadrons de Kellermann, chargés d'abord avec vigueur, se retirèrent par les intervalles de l'infanterie, entre les divisions du premier corps qui luttaient contre l'infanterie du grand duc, établie à Blazowitz, et les divisions de Lannes qui tenaient tête aux forces de Bagration. Mais bientôt Murat, à la tête de ses réserves, culbute les escadrons russes et les ramène sous le feu meurtrier de nos deux lignes d'infanterie. Le village de Blazowitz est alors attaqué vigoureusement et emporté par la division Drouet, qui, sous le feu bien nourri d'une batterie d'artillerie légère, culbute les bataillons de la garde russe. Vainement la cavalerie de cette même garde

tente d'entamer cette division, en se précipitant dans les intervalles des régiments; elle se trouve tout à coup en présence de la cavalerie de notre garde impériale, que l'Empereur a fait avancer sous les ordres de Bessières, pour appuyer le mouvement offensif du maréchal Bernadotte. L'intrépide général Rapp et le brave colonel Morland, à la tête des chasseurs, mamelucks et grenadiers à cheval, se lancent sur cette réserve de cavalerie, formée de chevaliers-gardes, la rejettent sur les troupes des généraux Drouet et Rivaud, qui en fusillent un grand nombre; enfin les batteries de notre garde couronnent les hauteurs de Blazowitz et canonnent les débris de l'armée russe, qui se retire sur Austerlitz, jusqu'à ce qu'elle soit hors de portée. Quant à la cavalerie du prince de Lichtenstein, une partie avait été envoyée, sur l'ordre de Kutusow, au secours du centre, et le reste marchait avec Bagration. Ce dernier avait rencontré en avant de la poste de Posorzitz les divisions de Cafarelli et Suchet, du maréchal Lannes, s'avançant des deux côtés de la chaussée de Brünn à Olmutz : laissant sa gauche aux prises avec le maréchal Lannes, que soutenait une partie de la cavalerie de Murat, il se porta par sa droite à l'attaque du Santon; mais l'artillerie de cette position obligea, par un feu aussi vif que précis, les troupes russes à rétrograder jusqu'à Posorzitz. Bagration se rallia en ce point à sa gauche, qui avait été chassée des villages de Krug et d'Holubitz, et parvint à s'y

maintenir, jusqu'au moment où la division de réserve du grand duc Constantin, culbutée au delà de Blazovitz, lui fit craindre d'être entièrement tourné. Il fit alors sa retraite sur Austerlitz ; Lannes et Murat en profitèrent pour se jeter sur la route de Wischau, où ils enlevèrent les équipages de l'armée qui filaient sur cette ville.

Pendant que ces actions se passaient à la gauche, le maréchal Soult, maître des hauteurs de Pratzen à deux heures, n'ayant laissé que les troupes nécessaires pour garder cette position, s'était porté avec le reste de ses forces par Pratzen, sur les derrières des colonnes russes engagées dans la vallée de Telnitz et Sokolnitz.

Ces villages avaient déjà été pris et repris plusieurs fois, et depuis trois heures les divisions Legrand et Friant luttaient sur ces points avec des chances variées contre les colonnes de gauche. Enfin, par un vigoureux et dernier effort, les Français venaient de chasser les Russes successivement de Telnitz et de Sokolnitz et les poursuivaient vers Kobelnitz, où ceux-ci se retiraient dans l'espoir de s'y rallier à leur quatrième colonne. En cet instant, la division Saint-Hilaire, descendant des hauteurs de Pratzen, atteignait le château même de Kobelnitz, qu'une partie des 2e et 3e colonnes russes venait d'occuper, chassait l'ennemi de ce poste, malgré sa vive résistance, et l'acculait aux marais fangeux qui sont en arrière de ce village, en même temps que la division Legrand at-

taquait de flanc ces mêmes colonnes. L'ennemi, ainsi pressé de toutes parts, voulut fuir sur la glace qui couvrait ces marais; mais celle-ci cédant bientôt sous le poids, un grand nombre d'officiers et de soldats se noyèrent, le reste fut pris ou tué; il n'y eut que quelques bataillons, les premiers qui franchirent ces terrains marécageux, qui parvinrent à s'échapper. La première colonne cependant, commandée par Doctorow, n'était pas comprise dans cette déroute; car le général Buxhœwden, qui commandait l'aile gauche, instruit de l'attaque que le maréchal Soult avait faite sur le centre de l'armée alliée, avait ordonné à cette colonne et à la cavalerie de Kienmayer un mouvement rétrograde de Telnitz sur Augezd, pour aller au secours de ce centre. Quelques débris de la seconde colonne venaient aussi de rejoindre la première. Au moment où celle-ci commençait à traverser Augezd, la division Vandamme, suivie de la réserve impériale que Napoléon avait dirigée à l'appui du maréchal Soult, descendait à la hauteur de la chapelle Saint-Antoine qui domine Augezd même : à la vue de l'ennemi, il se précipite dans le village, coupe la colonne, en fait une partie prisonnière, jette le reste dans le marais en tête du lac Satschan. Cependant Doctorow a rallié quelques mille hommes et un parc de cinquante bouches à feu; après une dernière canonnade, il veut gagner la route d'Austerlitz avec son artillerie et quatre bataillons, en traversant le lac de Satschan; mais encore cette fois,

la glace n'étant pas assez forte pour supporter ce poids énorme et sillonnée d'ailleurs par nos boulets, se rompt lorsque le convoi est au milieu : hommes, chevaux, canons, tout est englouti dans les eaux. Le reste de la colonne de Doctorow, la dernière qui soutenait le combat, longe la rive du lac sous le feu de l'artillerie de la garde qui couronne les hauteurs d'Augezd, et parvient, après de nouvelles pertes, en passant entre le lac de Mœnitz et celui de Satschan, à gagner en désordre la route de Satschan à Austerlitz.

Il était quatre heures et demie du soir, et la nuit put seule sauver ces faibles débris de toute l'aile gauche et du centre.

La perte de l'armée austro-russe fut de 40,000 hommes; celle des Français ne s'éleva pas à 3,000. Toute la garde à pied et les grenadiers d'Oudinot étaient intacts et n'avaient pas brûlé une amorce.

Par suite du mouvement de Lannes et Murat, l'ennemi avait perdu sa ligne d'opérations par la grande route d'Olmutz vers la Moravie, il fut obligé de se jeter d'Austerlitz, qui avait servi de premier point de ralliement à ses débris, vers Gœding, sur la route de Presburg. Mais la partie du corps de Davoust qui, par ordre de l'Empereur, était restée échelonnée de Presburg vers Nicolsburg, était en mesure de prévenir sur Gœding les restes de l'armée austro-russe, tandis que Davoust lui-même devait suivre parallèlement son mouvement, afin d'être

toujours entre elle et Vienne. Napoléon venait de donner aux maréchaux Soult et Bernadotte des ordres qui devaient assurer le fruit de la victoire, et où l'on trouve formulés les grands principes que tout général en chef doit observer en pareille circonstance; en voici le texte : « L'intention de Sa « Majesté est que vous vous mettiez en marche à la « pointe du jour, et que vous vous dirigiez avec une « bonne colonne de vos troupes, les plus fraîches et « les plus en état d'agir, sur Gœding, afin de tomber « sur l'ennemi. L'Empereur, de sa personne, va se « mettre aux trousses des Russes.

« Laissez sur le champ de bataille le monde né« cessaire pour recueillir nos blessés (1), garder l'ar« tillerie prise à l'ennemi, ramasser tous les pri« sonniers épars dans les villages, que vous aurez le « soin de faire fouiller.

« L'opinion de l'Empereur est *qu'il n'y a rien de « fait, tant qu'il reste encore à faire: une victoire « n'est pas complète toutes les fois que l'on peut « faire mieux*.

« Dans la situation où nous nous trouvons, il n'y « a qu'une disposition et qu'un ordre général : *faire*

---

(1) Un ordre du jour, publié la veille de la bataille défendait aux soldats de quitter leurs rangs sous le prétexte d'enlever les blessés. Le premier intérêt comme le premier devoir d'un général en chef est d'assurer la victoire qui peut seule garantir aux blessés les soins nécessaires.

« *le plus de mal possible à l'ennemi et rendre la* « *victoire profitable.* »

Par suite de ces mesures énergiques, l'empereur Alexandre, cerné avec les restes de l'armée austro-russe aux environs de Gœding, n'eut d'autre ressource que d'implorer une trêve qui lui fut généreusement accordée, en s'engageant, toutefois, à évacuer la Hongrie étape par étape. Un armistice signé le 6, entre la France et l'Autriche, fut suivi de la paix, conclue à Presburg, qui détruisit l'empire germanique pour y constituer la Confédération du Rhin, destinée à étendre la frontière armée de la France jusqu'aux bords de l'Elbe.

BATAILLE DE FRIEDLAND.

Il n'est pas toujours possible à un général en chef de faire combattre à sa volonté et sur un terrain à son choix, l'adversaire qu'il a devant lui. Il y a, d'ailleurs, telle circonstance où, loin qu'il convienne de chercher à faire sortir l'ennemi de sa position, il est plus avantageux de l'y retenir par tous les moyens possibles. C'est le cas qui s'est présenté à Friedland, lorsque Benningsen, qui se retirait d'abord sur Wehlau par la rive droite de l'Alle, passa tout à coup à la rive gauche, dans l'espoir de filer sur Kœnigsberg en gagnant la tête de notre armée. A mesure que ses troupes débouchaient par le pont de Friedland, le général russe les avait imprudemment rangées en

bataille dans l'espèce de cul-de-sac que l'Alle forme en cet endroit, au moment où nos têtes de colonnes arrivaient sur lui : sa position était tellement mauvaise, que l'y contenir était un moyen assuré de le vaincre.

Friedland, qui a donné son nom à la bataille du 14 juin 1807, est situé sur la rive gauche de l'Alle, dans un coude dont le rentrant s'ouvrait peu à peu du côté où les Français arrivaient, et se resserrait au contraire à tel point, du côté où l'ennemi débouchait, qu'il n'y avait au fond que l'emplacement de la ville et celui d'un long étang, formé par un ruisseau retenu pour fournir l'eau à des moulins, et qui se jette ensuite dans l'Alle. Cet étang et la rivière servent, en quelque sorte, de fossés à Friedland au midi et au nord. Du côté de l'est, la ville n'est éloignée de l'Alle que par un espace d'environ 500 toises d'un terrain sec et élevé. Militairement parlant, Friedland n'est donc accessible que vers l'ouest, par le chemin d'Eylau qui passe par Posthenen. De tous les autres côtés, les avenues de cette ville sont fermées par des obstacles naturels. Au sortir de Friedland, dans la direction de Kœnigsberg, au nord-ouest au delà de l'étang, est une vaste plaine qui s'étend le long de l'Alle en descendant, et vers le village d'Heinrich dorff. Du côté de Kœnigsberg, ce village et celui de Posthenen forment, avec Friedland, un triangle équilatéral d'environ deux lieues de côté.

Le général Benningsen avait formé son ordre de bataille en avant de Friedland, dans la plaine que partage en deux parties inégales le cours du ruisseau du moulin dit Mühlen-Flies. L'aile droite occupait la plus considérable de ces deux parties ; elle s'étendait depuis le ruisseau du moulin jusqu'à l'Alle, vers le bois de Domerauer. L'aile gauche occupant la moindre partie de la plaine s'étendait depuis ce même ruisseau jusqu'à l'Alle, longeant le bois de Sortlack, et coupant la route d'Eylau à 2,000 toises en avant de Friedland. On voit que la ligne de bataille des Russes formait un arc dont les deux extrémités s'appuyaient à l'Alle. Quatre ponts volants jetés sur le Mühlen-Flies, établissaient la communication entre les deux parties de cette ligne de bataille. Toute l'infanterie était sur deux lignes ; les 1er et 3e bataillons de chaque régiment déployés formaient la première ligne, et les 2e bataillons en colonne devant les intervalles formaient la seconde.

L'armée russe étant ainsi disposée, le général Benningsen se préparait à la porter en avant par son aile droite, pour opérer sur l'extrémité de notre armée qu'il supposait encore éloignée, lorsque le maréchal Lannes, qui ouvrait la marche, s'avançant d'Eylau par Domnau sur Friedland, déboucha du village de Posthenen dans la plaine de Friedland, avec la division des grenadiers Oudinot. Dès qu'il eut reconnu l'ennemi dans le bois de Sortlack et dans la plaine en deçà, il fit avancer les batteries de cette

division et ordonna d'ouvrir le feu : le reste de son corps d'armée ne tarda pas à entrer en ligne, soutenu par les cuirassiers Nansouty et la division de dragons Grouchy. Avec ces forces, s'élevant à 18,000 hommes, dont 3 à 4,000 chevaux, le Maréchal, d'après les instructions qu'il avait reçues de l'Empereur, devait manœuvrer de manière à retenir l'armée russe dans sa position, et l'empêcher de commencer son mouvement et de s'éloigner des bords de l'Alle; tâche difficile, qu'il remplit avec autant de prudence que d'audace : Il appuya d'abord sa droite au bois de Sortlack, plaça le centre de sa ligne en avant de Posthenen, et étendit sa gauche au village d'Heinrichsdorff, qu'il fit occuper. Une partie du corps du maréchal Mortier arrivait en ce moment au soutien du corps de réserve du maréchal Lannes. Ces nouvelles forces remplirent l'intervalle entre Posthenen et Heinrichsdorff; la cavalerie était distribuée sur les points où elle pouvait agir le plus avantageusement et charger à propos pour soutenir son infanterie. Le combat s'engagea par les tirailleurs, jetés en grand nombre sur le front de la ligne. Derrière un rideau de feu vivement soutenu, le maréchal Lannes ne cessa de faire mouvoir ses troupes, de ployer et déployer ses bataillons; il profita habilement des plis du terrain, des bouquets de bois et de la hauteur des blés, pour dérober ou montrer à propos ses mouvements, et parvint ainsi à faire illusion à l'ennemi sur le nombre de ses troupes. Les Russes essayèrent d'at-

taquer et de tourner ses ailes, mais ils furent constamment repoussés.

Pendant ces combats, le reste de l'armée française arrivait sur le champ de bataille. L'Empereur ayant aussitôt reconnu la position de l'armée russe, fit établir son bivouac un peu en arrière de Posthenen, et donna l'ordre de bataille suivant :

« Le maréchal Ney prendra la droite, depuis « Posthenen jusque vers Sortlack, et il appuiera à « la position actuelle du général Oudinot. Le maré- « chal Lannes fera le centre, qui commencera à la « gauche du maréchal Ney, jusqu'à peu près le vil- « lage de Posthenen. Les grenadiers du général « Oudinot, qui forment actuellement la droite du « maréchal Lannes, appuieront insensiblement à « gauche pour attirer sur eux les forces et l'attention « de l'ennemi.

« Le maréchal Lannes reploiera ses divisions au- « tant qu'il le pourra, et par ce ploiement aura la « facilité de se placer sur deux lignes. La gauche « sera formée par le maréchal Mortier, tenant Hein- « richsdorff, la route de Kœnigsberg, et au delà « s'étendant en face de l'aile droite des Russes. Le « maréchal Mortier n'avancera jamais, le mouve- « ment devant être fait par notre droite, qui pivotera « sur la gauche.

« La cavalerie du général Espagne et les dragons « du général Grouchy, réunis à la cavalerie de l'aile « gauche, manœuvreront pour faire le plus de mal

« possible à l'ennemi, lorsque celui-ci, pressé par « l'attaque vigoureuse de notre droite, sentira la « nécessité de battre en retraite.

« Le général Victor et la garde impériale à pied « et à cheval formeront la réserve, et seront placés « à Posthenen et derrière ce village.

« La division de dragons Lahoussaye sera sous les « ordres du général Victor, celle du général Latour-« Maubourg obéira au maréchal Ney; la division de « grosse cavalerie Nansouty sera à la disposition du « maréchal Lannes, et combattra avec la cavalerie « du corps de réserve.

« L'Empereur sera à la réserve, au centre. On « doit toujours avancer par la droite, et on doit lais-« ser l'initiative du mouvement au maréchal Ney, « qui attendra les ordres de l'Empereur pour com-« mencer. Du moment que la droite se portera sur « l'ennemi, tous les canons de la ligne devront dou-« bler leur feu dans la direction utile pour protéger « l'attaque de la droite. »

Les Russes comptaient environ 65,000 hommes sur le champ de bataille. Nous pouvions immédiatement leur en opposer un plus grand nombre; nous avions, en outre, sur notre gauche, dans la direction de Kœnigsberg, les corps des maréchaux Soult et Davoust et une partie de la cavalerie du prince Murat. Pour pouvoir néanmoins parer à toutes les chances, et pour être en mesure de tirer le plus grand fruit possible de la victoire, Napoléon avait expédié

l'ordre au maréchal Davoust et au grand duc de Berg de se rabattre sur Friedland, le corps du maréchal Soult paraissant suffisant pour neutraliser le corps prussien et occuper Kœnigsberg.

D'après le plan de bataille arrêté par l'Empereur, nous couvrions nos communications avec Kœnigsberg et Eylau, et nous dirigions judicieusement nos efforts contre la gauche de l'ennemi; car celle-ci une fois culbutée, nous nous saisissions des ponts de Friedland, et sa droite étendue jusqu'à trois quarts de lieue de la ville, au nord, se trouvait dès lors acculée à l'Alle et coupée.

A cinq heures du soir, trois salves d'une batterie de vingt bouches à feu donnèrent le signal de la bataille. Aussitôt le corps du maréchal Ney s'ébranla et marcha sur Friedland. Dès que l'ennemi s'aperçut que la droite de ce corps avait quitté le bois de Sortlack, où elle s'appuyait, il la fit déborder par plusieurs régiments de cavalerie précédés d'une nuée de Cosaques. Pour répondre à cette manœuvre, les dragons de Latour-Maubourg, se formant au galop sur la droite, chargèrent la cavalerie ennemie et la rejetèrent sur Sortlack et la rivière, tandis que Ney continuait de marcher tête baissée sur Friedland.

En même temps, le corps du général Victor, qui était en réserve, se portait en avant sur le terrain qu'avait d'abord occupé le maréchal Ney. Le général d'artillerie Sénarmont, placé sur le front et au centre de cette réserve avec trente pièces de canon, lançait

cette importante batterie à quatre cents pas en avant, au milieu de la plaine, et, par son feu bien dirigé, arrêtait tous les efforts que l'ennemi faisait pour tourner et gagner le flanc gauche de nos colonnes d'attaque. A la faveur de cet appui, les grenadiers des divisions du maréchal Ney purent aborder à la baïonnette les bataillons russes, qui, bientôt acculés à la ville, à la rivière et au ruisseau, ne savaient plus de quel côté se tourner pour sortir du gouffre.

Déjà Ney a atteint la tête du grand étang et presse l'ennemi encombré à l'entrée de la ville, lorsqu'une partie de la garde impériale russe, placée en réserve derrière cet étang, charge avec intrépidité, en tête et en flanc, la division Marchand et lui fait perdre du terrain; mais la division Dupont, du corps de Victor, fond à son tour sur la garde impériale, dans les rangs de laquelle le succès même de la charge qu'elle vient d'exécuter a mis quelque désordre et, secondée par Marchand, elle enfonce et refoule toute la gauche de l'ennemi dans le cul-de-sac de Friedland.

Benningsen jugeant de sa faute, et voulant sauver à temps son matériel, ordonne à l'artillerie de repasser la rivière; dès lors l'infanterie russe pelotonnée, hors d'état de soutenir la lutte, se précipite vers les ponts. Vainement le général russe a rallié à la hâte, sur la rive droite, quelque réserve et de l'artillerie pour suspendre notre mouvement, rien ne peut arrêter l'impétuosité des colonnes de Ney et

de Victor. Bagration, commandant de l'aile gauche, n'a d'autre ressource que de mettre le feu aux ponts pour suspendre l'ardeur de notre poursuite. Pendant que nous obtenions ce succès décisif, Lannes et Mortier avaient tenu en haleine la droite de l'ennemi, entre la Basse-Alle et le ravin de Mülhen-Flies, de manière à l'empêcher de détacher des secours pour sa gauche. Le prince de Gortschakof, qui commandait cette partie de la ligne ennemie, formée de quatre divisions et des deux tiers de la cavalerie, ne fut avertie de la catastrophe de l'aile gauche que par l'incendie des ponts et des maisons de Friedland. Les hommes isolés qui en revenaient lui ayant confirmé la nouvelle, il prit la résolution de s'ouvrir un passage l'épée à la main. Deux de ses divisions se jetèrent dans Friedland, au moment où les troupes du maréchal Ney venaient d'y pénétrer par le côté opposé; elles y furent presque toutes détruites, à la suite d'une horrible mêlée. Les autres divisions, coupées de Friedland, et acculées à la rivière par les corps de Lannes et de Mortier, n'eurent d'autres ressources que de chercher à gagner la rive droite de l'Alle, soit à la nage, soit à la faveur de quelques gués. Un grand nombre d'hommes se noyèrent; quelques débris seulement de ces deux divisions parvinrent à rejoindre Benningsen.

Jamais victoire ne fut plus prompte ni plus décisive; jamais les dispositions d'une bataille rangée ne furent dictées et exécutées avec plus de précision; le

succès fut complet. Nous avions observé tous les principes de l'art; nos divisions intimement liées entre elles, dès le commencement de la bataille, s'étaient constamment prêté un appui mutuel; n'obéissant qu'à une seule et même impulsion, elles avaient toutes fait effort ensemble pour gagner, suivant la pensée dominante du général en chef, le point stratégique ou décisif du champ de bataille qui était à la gauche de la ligne ennemie. La ruse, comme à Austerlitz, se combinait aussi avec les principes pour assurer le triomphe ; ainsi, tandis que nous dirigions un mouvement offensif contre le point d'appui et de retraite de nos adversaires, nous simulions une défense pénible devant leur aile droite, qui, séduite même par quelques succès qui l'engageaient sur la route de Kœnigsberg, ne songea pas à empêcher les coups décisifs que nous portions sur leur gauche.

Le général en chef de l'armée russe ne fit, au contraire, que fautes sur fautes dans cette journée : la première fut de ne pas fondre vigoureusement sur Lannes, lorsqu'il déboucha le matin sur Friedland, il devait au moins chercher ainsi à se procurer un champ de bataille convenable; sa droite était en l'air, se liait mal à la gauche, et toute sa ligne combattait adossée à une rivière et n'ayant qu'une seule issue qui n'était protégée par aucun ouvrage de fortification.

L'armée russe, affaiblie par la perte de plus de 20,000 hommes hors de combat et de la plus grande

partie de son artillerie, se retira pendant la nuit sur Vehlau. Nous bivouaquâmes en partie sur le champ de bataille. Le 15, au matin, le pont de Friedland ayant été réparé à la faveur des brise-glaces qui n'avaient pas été brûlés, Napoléon fit poursuivre l'ennemi, par sa cavalerie, sur la route de Vehlau, par Altenbourg, tandis que le gros de notre armée suivait la rive gauche de l'Alle. Mais les Russes avaient marché avec tant de précipitation durant la nuit, qu'ils atteignirent la Prégel assez tôt pour ne pas éprouver de nouvelles pertes; leur arrière-garde coupa tous les ponts, et ils continuèrent leur retraite vers le Niémen.

Le corps prussien de Lestocq, qui avait été rejoint par deux divisions russes parties de Bartenstein, ayant appris le résultat de la bataille de Friedland, évacua la place de Kœnigsberg, contre laquelle le maréchal Soult, qui avait été détaché sur notre gauche, préparait une attaque de vive force.

Quant au prince Murat et au maréchal Davoust, qui s'étaient également dirigés sur Kœnigsberg, ils avaient rétrogradé vers Friedland, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, mais l'heureuse et prompte issue de la bataille les ayant rendus disponibles, l'Empereur leur avait expédié un nouvel ordre de passer la Prégel à Tapiau, entre Vehlau et Kœnigsberg. Le prince Murat devait rejoindre la grande armée en marche sur le Niémen, et Davoust avait mission de couper, s'il en était encore temps, les

partis russes et prussiens sortis de Kœnigsberg et de se diriger vers Tilsitt, sur le Niémen, pour s'y rallier à l'Empereur. Quelque diligence que fît le maréchal Davoust, il ne put atteindre qu'au delà de Labiau l'arrière-garde de Lestocq, qu'il mena battant pendant plusieurs lieues, à travers la forêt de Baum, après quoi il se rabattit, comme Murat, sur la route de Tilsitt. Le 19, toute l'armée française bordait la rive gauche du Niémen, et, le 21, Napoléon accordait à ses ennemis l'armistice, prélude de la paix de Tilsitt, qui créa le grand duché de Varsovie et le royaume de Westphalie aux dépens de la Prusse, qui rétablit l'indépendance de Dantzick et fixa les conditions du blocus continental.

BATAILLE DE WAGRAM.

Quand deux armées sont en bataille l'une contre l'autre; que l'une, adossée à un fleuve, doit opérer sa retraite sur un pont; que l'autre peut se retirer sur tous les points de la circonférence, tous les avantages sont à cette dernière; c'est à elle d'être audacieuse, à frapper de grands coups, à manœuvrer les flancs de son ennemi; elle a *les as*, il ne lui reste plus qu'à s'en servir. Napoléon avait suivi cette maxime à Friedland; le prince Charles la perdit de vue à Wagram: il resta sur la défensive toute la journée du 5, se contenta de repousser notre attaque sur le plateau de Wagram, et lorsque le 6, il se mit

à manœuvrer, il ne le fit pas avec cette vigueur et cette audace que commandait la position respective des deux armées. Nous eûmes le temps d'exécuter un brillant changement de front, l'aile gauche en arrière, pour couvrir les ponts d'Essling, tandis que Davoust, par une hardie conversion, tournait toute l'aile gauche des Autrichiens et décidait ainsi la victoire.

PREMIÈRE JOURNÉE DE WAGRAM.

Le 4 juillet 1809, au soir, après divers mouvements pour achever de donner le change à l'ennemi sur la rive gauche du Danube, l'armée française était en partie rassemblée dans l'île de Lobau, où commença l'opération du passage, sous la protection de cent bouches à feu en batterie sur le front de l'île, et tonnant en même temps sur toute la ligne. La nuit était obscure, orageuse; la pluie chassée par un vent violent tombait à torrents. Le feu mis par nos obusiers à la petite ville d'Enzersdorf éclairait seul le mouvement de nos troupes, qui défilaient sur tous les points avec une telle précision, que toutes les dispositions prescrites la veille par un décret impérial en trente et un articles, furent ponctuellement observées, comme s'il se fût agi d'une manœuvre d'exercice en pleine paix. Au jour, notre armée forte de 150,000 hommes avec 400 bouches à feu, se déployait sur la rive gauche, repoussant sans peine les

faibles partis ennemis qui étaient dans Enzersdorf, Essling et Gross-Aspern.

L'archiduc Charles ne s'attendait pas que nos masses déboucheraient de l'île de Lobau, avec autant d'ensemble et de rapidité ; il ne se crut pas d'ailleurs assez fort en ce moment pour nous attaquer ; il attendait le corps de Kollowrath et de l'archiduc Jean. Il resta donc en position sur le plateau de Wagram, couvert par le ruisseau profond du Russbach ; sa gauche s'étendant de Neusiedel à Wagram, le centre à Wagram même, et le reste de la ligne se prolongeant de ce point, par Gérasdorf, jusqu'au pied du Bisamberg, de manière à former avec la première division un angle obtus et rentrant.

Vers six heures du soir, notre ligne étant bien formée, à une lieue environ d'Essling et de Gross-Aspern et nos réserves en position vers Raasdorf, l'Empereur, malgré l'heure avancée, ordonna d'attaquer la position importante du plateau qui domine toute la contrée. Le centre de notre ligne, composée des corps de Bernadotte, d'Eugène et d'Oudinot, correspondait à cette position, ainsi que nos réserves; la gauche était formée par le corps de Masséna, établi entre Breintelée et le Danube, la droite par celui de Davoust, s'étendant vers Glinzendorf. Notre centre était couvert, de gauche à droite, par les villages d'Aderklaa, de Baumersdorf et de Groshoffen. Bernadotte correspondait à Aderklaa, qui n'était qu'à 1,200 toises de Wagram : mais en deçà de

Russbach par rapport à nous. Le corps du Vice-Roi, à la suite de celui de Bernadotte, avait sa gauche vis-à-vis Wagram, sa droite à hauteur de Baumersdorf, village traversé par le Russbach, et occupé par les Autrichiens, qui gardaient les ponts jetés en ce point sur ce ruisseau marécageux, profond et de sept à huit pieds de large. A la droite du corps du Vice-Roi étaient les trois divisions d'Oudinot qui, appuyées au village de Groshofen, se liaient en ce point au corps de Davoust, formé en deux lignes entre Groshofen et Glinzendorf, en face de Neusiedel à l'extrême droite, Grouchy à la tête de trois divisions de cavalerie bordait la rive du bas Russbach; sa cavalerie légère battait les coteaux de Neusiedel et devait donner des nouvelles de l'archiduc Jean. L'Empereur était derrière le corps d'Oudinot avec la garde. Marmont avec son corps, la division bavaroise de Wrède, et les cuirassiers, formant une réserve à part sous les ordres du maréchal Bessières, se trouvaient auprès de la garde.

La position que nous nous proposions d'enlever, et qui est bordée par le Russbach, s'élève au milieu des plaines de Marchfeld comme une redoute carrée, précédée par un fossé plein d'eau, qu'on ne peut franchir que sur des ponts, et dont le côté méridional, d'environ 4,000 toises de développement, est partagé à peu près en deux parties égales par Baumersdorf. Les points d'attaque aux angles sont défendus par les villages de Wagram et de Neusie-

del. Le corps de Rosemberg était à droite et à gauche de Neusiedel, depuis ce village jusqu'à Wagram, point d'inflexion de la ligne autrichienne, qui se prolongeait à l'aide du corps de Klenau, par Gérasdorf vers les montagnes de Bisamberg, par derrière lesquelles devait déboucher le corps de Kollowrath.

Notre attaque devait être dirigée sur Wagram et exécutée par le corps du prince Eugène, soutenu de Bernadotte et d'Oudinot. Davoust avait ordre de canonner en même temps Neusiedel et de l'attaquer par les deux rives de Russbach, tandis que Masséna, en avant de Gross-Aspern, contiendrait avec ses quatre divisions d'infanterie et la cavalerie du général Lassalle tout ce qui serait devant lui.

La canonnade s'établit sur la ligne ; elle est dirigée particulièrement sur Baumersdorf ; il s'agit d'occuper d'abord ce bourg, afin de profiter de ses deux ponts et de s'en servir comme point d'appui au delà du Russbach. Nos tirailleurs s'y portent rapidement, mais au lieu de les faire soutenir, le prince Eugène remonte bien au-dessus à gauche pour passer sur un petit pont en bois, où son infanterie seule peut défiler, et ses divisions vont donner avec impétuosité, quoique sans artillerie ni cavalerie, contre le corps de Bellegarde

Cependant Oudinot a fait assaillir Baumersdorf qui, défendu par l'ennemi avec avantage à la faveur des maisons et des jardins, résiste à toutes nos attaques. Mais ce qu'il y eut de plus fatal fut le retard de

Bernadotte, qui devait et pouvait parfaitement seconder le mouvement du Vice-Roi, en se portant droit sur Wagram, où appuyait l'extrémité du corps de Bellegarde, et qui ne marcha sur ce point décisif que lorsque l'attaque du prince Eugène était épuisée, et que l'ennemi, profitant de sa supériorité en artillerie et en cavalerie, obligeait nos divisions à repasser le Russbach. Les Saxons s'emparèrent néanmoins, à la nuit, de Wagram, d'où ils furent bientôt expulsés par une attaque sur les deux flancs; leur retraite se fit en désordre dans l'obscurité, et il fallut beaucoup de soins pour les rallier, vers minuit, près d'Aderklaa, qu'ils abandonnèrent également.

Quant à Davoust, prévenu le dernier et ayant beaucoup de terrain à parcourir pour tourner Neusiedel, il ne put commencer que fort tard son attaque sur ce village, et la nuit fit bientôt cesser l'action de ce côté.

Sur le reste de la ligne, le feu se prolongea jusque vers onze heures d'une rive à l'autre du Russbach, ou plutôt d'un côté à l'autre du vallon dans lequel coule ce ruisseau, et l'engagement du 5 se termina sans résultat important; ce qui tint d'une part, à ce que les corps qui devaient attaquer simultanément étaient à des distances inégales, et d'autre part, à ce qu'il n'y eut pas sur tous les points un égal dévouement, l'heure avancée à laquelle les ordres d'attaque furent donnés, et les délais nécessaires pour leur transmission, n'avaient pas permis

d'obvier au premier inconvénient. Quant au manque de zèle et d'ardeur en pareille circonstance, qui pouvait le prévoir?

L'armée française bivouaqua dans les positions où le combat l'avait laissée; mais bientôt l'Empereur, pour avoir ses forces sous la main mieux que la veille, ordonna un mouvement de concentration général. Il fut prescrit à Davoust de se rapprocher du centre et de se porter en deçà de Groshofen; à Masséna de se resserrer vers Breintelée, et de marcher à deux heures du matin, par sa droite vers Aderklaa, après avoir détaché la division Boudet à Gross-Aspern, pour couvrir et défendre au besoin les ponts de l'île de Lobau, correspondant à notre aile gauche. Ces ponts, ainsi que ceux jetés à droite d'Essling dans l'île Alexandre, et correspondant au corps de Davoust, étaient d'ailleurs gardés par dix bataillons aux ordres du général Regnier, et protégés par de nombreux ouvrages de campagne et environ cent bouches à feu.

Notre ligne de bataille, ainsi resserrée, n'allait plus avoir que le tiers de développement de celle de l'ennemi, le corps de Kollowrath se rapprochait de Klenau, et tous deux formant l'aile gauche n'occupaient pas moins de deux lieues d'étendue, de Gérasdorf au Danube. L'intervalle entre Gérasdorf et Wagram était rempli par la cavalerie de réserve du prince de Lichtenstein et couvert par les villages de Léopoldau, de Sussenbrünn et d'Aderklaa; cet inter-

valle était de plus de 3,000 toises, distance de Wagram à Neusiedel. Le corps du prince Jean ne paraissait pas encore.

SECONDE JOURNÉE DE WAGRAM.

Napoléon, voyant que l'ennemi conservait la grande extension qu'il avait donnée primitivement à son front, résolut de renouveler l'attaque de la soirée du 5, et pour éviter les contre-temps qui l'avaient en partie fait échouer, il fit donner avant l'aurore les ordres les plus précis à ses maréchaux, pour attaquer avec ensemble et au moment prescrit ; ce moment devait être déterminé par les premiers mouvements de l'ennemi qui nous permettraient de voir clair dans l'échiquier.

A quatre heures du matin, une vive fusillade accompagnée de coups de canon se fait entendre du côté de Neusiedel, et semble gagner du terrain vers Groshofen et Glinzendorf. Napoléon, suivi des cuirassiers d'Arrighi et Nansouty et d'une partie de sa garde, se porte aussitôt dans cette direction ; c'était le corps de Rosemberg qui attaquait celui de Davoust, en trois colonnes dirigées sur Groshofen, Glinzendorf et Léopoldsdorf. Il était tombé sur le 3e corps, qui faisait son mouvement de concentration ordonné dans la nuit, et qui avait encore une division à Glinzendorf. Déjà l'ennemi avait enlevé une partie des maisons de Groshofen, lorsque l'Em-

pereur fait mettre en batterie contre la droite de Rosemberg l'artillerie des cuirassiers qui se forment en ligne; Davoust attaque vigoureusement de front, Grouchy marche contre la cavalerie qui est à gauche, et les Autrichiens, accablés sur ce point par des forces supérieures, se replient sur le Russbach, où ils sont poursuivis par Davoust, qui a ordre d'attaquer Neusiedel par les deux rives.

Napoléon, tranquille sur sa droite, où il a d'ailleurs laissé les cuirassiers, revient au centre; Nansouty et la garde reprennent leurs positions.

Comme avant d'enlever les hauteurs de Russbach, il faut bien assurer le flanc gauche de l'attaque, en reprenant Aderklaa, abandonné par les Saxons, et repousser de ce point important les troupes de Bellegarde, l'Empereur charge Masséna de ce soin. Le village, quoique entouré par un mur et par les haies des jardins, cède aux efforts des trois divisions Legrand, Molitor et Carra-Saint-Cyr. Il fallait occuper ce poste, garnir le mur qui règne de l'autre côté, et attendre ainsi l'attaque contre le centre dégarni des Autrichiens, qui ne pouvait alors manquer de réussir.

Malheureusement le maréchal Masséna, retenu dans sa calèche par les douleurs d'une chute faite la veille, ne peut malgré son ardeur pénétrer en personne dans l'intérieur d'Aderklaa, et présider à ce qui s'y passe. On poursuit l'ennemi au delà; mais des renforts lui arrivant de tous côtés, il revient sur ses

pas, culbute les deux régiments qui sont déjà à 400 toises d'Aderklaa, rentre dans ce village avec nos troupes en désordre et se rend de nouveau maître de ce poste.

Le corps de Bernadotte qui doit soutenir le corps de Masséna, en s'avançant comme la veille sur Wagram, entre Aderklaa et le Russbach, cède lui-même le terrain à l'ennemi, dont les réserves, conduites par le prince Charles en personne, ont marché sur Aderklaa, les têtes des colonnes de l'aile droite autrichienne, profitant du flottement de notre gauche pour se porter à la hauteur de Sussenbrünn et de Léopoldau, où elles établissent leur nouvelle ligne de bataille.

Napoléon, occupé de diriger au centre les mouvements du prince Eugène et d'Oudinot, aperçoit de loin le désordre qui se manifeste à la gauche; il accourt, et à son aspect l'ordre se rétablit. En arrivant aux Saxons il met pied à terre et les arrête; il prescrit à Masséna de reployer en ordre ses divisions vers Essling, par le chemin de Neu-Wirthshauss qui part de Breintelée, et envoie à son soutien les cuirassiers Saint-Sulpice de la réserve de cavalerie.

Pendant ce temps, le corps de Klenau, lié actuellement à celui de Kollowrath, avait gagné Breintelée sur les derrières de Masséna, et attaquait déjà avec succès la division Boudet en avant de Gross-Aspern. Notre retraite en avant de notre aile gauche, par les ponts situés dans le rentrant entre Essling et Gross-

Aspern, était ainsi fortement menacée par toute l'aile droite autrichienne, que suivaient de loin les réserves de l'Archiduc; mais quand bien même l'ennemi parviendrait à s'emparer d'Aspern, d'Essling et des bords du Danube, entre ce dernier village et Enzersdorf, nous conservions toujours un dernier passage qu'aucune attaque ne pouvait atteindre; c'étaient nos trois autres ponts de l'île Alexandre au-dessous d'Enzersdorf, couverts par tout le corps de Davoust. Tandis que refusant notre aile gauche et continuant notre mouvement offensif par notre centre et par notre droite, nous éloignons l'ennemi de ce second point de retraite, nous tendons à intercepter la sienne du côté de Vienne.

Cependant, sans perdre de vue Neusiedel ni les hauteurs de Wagram, qui sont toujours les points décisifs du champ de bataille, il faut ralentir les progrès de l'ennemi sur notre gauche, autant pour en atténuer le danger immédiat que pour donner le temps à Davoust de faire des progrès sur la gauche de la ligne autrichienne. En conséquence, l'ordre est donné à Macdonald, commandant trois divisions du corps d'armée du prince Eugène, de se porter avec ces forces, par un changement de front à gauche sur le terrain qu'abandonne Masséna, de manière à continuer ainsi notre ligne de bataille sans interruption. Le reste des troupes du Vice-Roi, le corps de réserve de Marmont doivent appuyer ce mouvement. La garde, rangée par masses en trois lignes, exécutera

aussi un changement de front qui la conduira derrière Macdonald. L'Empereur fait en même temps prévenir Oudinot qu'il doit se borner pour le moment à canonner l'ennemi, et, au signal donné, gravir le coteau du Russbach à l'ouest de Baumersdorf; il fait de nouveau recommander à Davoust de presser son attaque et d'emporter le plus tôt possible Neusiedel, où son feu servira de signal à la charge générale.

Macdonald se trouvait, au moment où il recevait l'ordre de Napoléon, à une assez grande distance du point sur lequel il devait se porter. Quelque temps était nécessaire pour retirer ses troupes engagées du côté de Wagram et exécuter la manœuvre qui lui était prescrite; il fallait couvrir ses dispositions et opposer immédiatement une barrière à la droite des Autrichiens qui, formant une ligne depuis le Danube jusque vers Wagram, s'avançait précédée de 60 pièces de canon vers l'île de Lobau, pour prendre à revers notre gauche et même l'armée entière. Napoléon ordonne donc au maréchal Bessières de se porter avec la cavalerie de la garde et celle de Nansouty au-devant des masses ennemies, qui ont débouché d'Aderklaa et de Sussenbrünn.

Napoléon, derrière ces charges de cavalerie, a préparé une autre barrière encore plus redoutable; ce sont les dix batteries de la garde, dont six à pied et quatre à cheval, en tout 60 bouches à feu. Le colonel Drouot commande les premières, Daboville les secondes, sous la direction du général Lauriston. Vers

dix heures, la tête de ces batteries, accourues de Raasdorf, arrive, conduite par Davoust. « Allez, dit l'Empereur, écraser dans la plaine les masses de l'ennemi. » Aussitôt l'artillerie dépasse la ligne, partage l'espace qui est entre les deux armées et se forme en colonne d'attaque par batterie. A mesure que chacune d'elles arrive sur l'alignement, elle se déploie et commence à tirer ; bientôt cette artillerie, portée par l'arrivée de nouvelles batteries de division, à une centaine de pièces, occupe une demilieue ; à dix heures et demie, elles sont toutes en action Elles écrasent les masses qui s'avançaient avec tant d'assurance et font taire les batteries qui les protégeaient. Bientôt la garde à pied et à cheval s'approche à grande portée, mais prête à soutenir cette ligne d'artillerie qui tire à mitraille ; bientôt aussi arrivent les divisions de Macdonald.

Napoléon, calme au milieu de ce feu épouvantable, se tenait à la gauche de la division Lamarque, suivant d'un œil attentif la marche de l'action, et attendant avec impatience que l'attaque de Davoust ait dépassé Neusiedel ; car alors la gauche de l'ennemi sera débordée, aura perdu sa ligne de retraite, et ce sera le moment de frapper le coup décisif sur le centre. Cependant Macdonald a formé sa colonne d'attaque de huit bataillous, déployés en tête, et de treize autres, ployés comme à Austerlitz, en colonnes serrées par divisions sur les deux ailes. En réserve doivent marcher la division Serras, apparte-

nant également au corps d'armée du Vice-Roi, ainsi que la division bavaroise de Wrède, et sur les flancs la cavalerie légère de la garde et la grosse cavalerie de Nansouty. Le reste du corps d'Eugène et celui de Marmont appuient ce mouvement et le lient à celui d'Oudinot, qui va franchir le Russbach, et favorise déjà, par une vive canonnade engagée avec Hohenzollern, l'attaque de Davoust contre le corps de Rosemberg.

Cependant l'extrême droite des Autrichiens a continué ses progrès du côté d'Aspern qu'elle a dépassée, et Masséna, dans sa marche rétrograde de flanc sur Essling, rencontre l'ennemi dans ce village, d'où il est obligé de le déloger à la baïonnette; il a ordre, lorsqu'il entendra la canonnade du centre, de reprendre l'offensive et de se diriger entre Breintelée et Hieschstetten sur Léopoldau; il se met donc en devoir de charger la portion du corps de Kollowrath qu'il a devant lui.

Il était une heure après midi : Dans ce moment l'Empereur qui a enfin aperçu le feu de Davoust dépasser la tour de Neusiedel, et qui jusque-là ne s'est pas, avec raison, inquiété de la marche de l'ennemi sur Gross-Aspern, ni des rapports alarmants sur la retraite de la division Boudet, fait dire à Masséna, en toute hâte, d'attaquer et que la bataille est gagnée sur tous les points. En effet, au même instant, la colonne de Macdonald, formant l'angle de notre ligne actuelle de bataille, qui va de l'île de Lobau

jusqu'au Russbach vers Aderklaa, et le long de ce ruisseau jusqu'à Neusiedel, pénètre comme un coin au milieu des masses ennemies, déjà ébranlées par notre canonnade de 100 bouches à feu; elle a pour point de direction le clocher de Sussenbrünn. En quelques instants le poste d'Aderklaa est dépassé, et les Autrichiens perdent une demi-lieue de terrain, malgré les efforts de Bellegarde, de Klenau, de Kollowrath et des réserves de cavalerie que le prince Charles a fait avancer derrière la droite de Bellegarde. Notre tête de colonne va atteindre Sussenbrünn, mais ses bataillons et les escadrons qui ont exécuté plusieurs charges sur ses flancs affaiblis par des pertes énormes, sont obligés d'arrêter leur course victorieuse. Aussitôt l'Empereur, qui suivait le mouvement général avec les grenadiers à cheval et l'infanterie de la garde, fait avancer au secours de l'intrépide Macdonald les divisions de Wrède, Serras, Durutte et Pachtod du prince Eugène; il détache aussi au soutien des divisions Lamarque et Broussier, qui composaient cette fameuse colonne, et qui sont actuellement réduites à 1,500 hommes, la jeune garde, composée des fusiliers et des tirailleurs qu'il met sous les ordres du général Reille, en lui disant : « Ne vous aventurez pas; car il ne reste « auprès de moi pour dernière réserve que les deux « régiments de vieille garde. » La forte division Durutte marche au delà de Breintelée, à la gauche de Macdonald qu'elle lie ainsi avec la droite de Masséna;

tandis que Pachtod, dirigé sur Wagram, doit franchir le ruisseau au-dessous de ce dernier village et se former sur la hauteur. Alors Macdonald pousse jusqu'à Sussenbrünn et Gérasdorf; le corps d'Oudinot, maître de Wagram, où Bellegarde appuyait sa gauche, et Davoust qui a culbuté Rosemberg vers Wolkersdorf, s'avancent en même temps au milieu du plateau du Russbach à la hauteur de notre gauche, qui a dépassé Léopoldau et borde déjà la chaussée de Brünn.

L'archiduc Charles, qui voit sa ligne sur le point d'être rompue, et qui juge son armée perdue, si nous gagnons avant la soirée les hauteurs de Stamersdorf et de Wolkersdorf, qui couvrentses dernières communications avec la Bohême, ordonne une retraite générale vers les chaussées de Znaïm, de Brünn et Wolkersdorf en arrière de ses ailes.

L'archiduc Jean, que son frère espérait à chaque instant voir déboucher sur le champ de bataille par Léopoldsdorf, n'était encore vers deux heures de l'après-midi qu'à Schonfeld, où il reçut par Rosemberg la nouvelle que tout était terminé. A la nuit il se retira sur Marcheck où il passa la March (1).

---

(1) La bataille de la Moscowa a beaucoup d'analogie avec celle de Wagram : à la Moscowa l'aile gauche des Russes est écrasée pendant que l'aile droite oppose une résistance vigoureuse aux attaques des Français; à Wagram l'aile gauche de l'armée autrichienne est battue, mais l'aile droite de cette armée ne peut être

Napoléon ne put mettre cette fois beaucoup d'activité dans sa poursuite; car, d'une part, les Autrichiens, encore assez en ordre, avaient bientôt gagné les collines où ils avaient l'avantage du terrain, et où ils purent cacher leurs mouvements; et d'un autre côté, incertains sur la véritable direction de retraite de l'ennemi, qui pouvait se retirer sur la Bohême par les routes de Brünn et de Znaïm par Korneubourg, nous ne devions ni nous diviser, ni nous éloigner des ponts et de Vienne, en les laissant exposés aux insultes du prince Jean.

Les premiers rapports faits à l'Empereur, pendant la nuit et le 7 au jour, ne lui fournissaient pas encore des renseignements suffisants sur la principale direction de retraite, il s'arrêta à Wolkersdorf; mais ayant bientôt appris que l'ennemi suivait les routes de Znaïm et de Brünn par Nicolsburg, il dirigea sur le premier point Masséna et sur le second Marmont et Davoust; il tint en réserve, entre ces deux directions et à portée de Vienne, la garde, le corps d'Oudinot et celui du Vice-Roi; Vandamme, qui occu-

---

entamée; à la Moscowa 80 bouches à feu, comme 100 à Wagram, frappent le coup décisif; enfin les mouvements exécutés à la Moscowa par la masse d'artillerie commandée par le général Sorbier rappellent ceux de la grande batterie du général Lauriston, et sont un nouveau témoignage en faveur d'une artillerie manœuvrière.

Comme à Austerlitz et à Friedland, l'Empereur avait ordonné que l'attaque se ferait en échelons par la droite.

pait cette capitale, dut surveiller la rive droite du Danube et couvrir les ponts de l'île de Lobau.

Marmont, ayant appris le 8 au matin, que très-peu de troupes avaient suivi la route de Brünn par Nicolsburg, et que les principales forces étaient sur la route de Znaïm, s'y dirigea par sa gauche en gagnant le pont de Laa sur la Taja qui coule en avant de Znaïm. A cette nouvelle, l'Empereur ordonna à Masséna de presser sa marche, et se porta lui-même, avec sa garde et le corps d'Oudinot, au soutien de Marmont, tandis que Davoust pénétrait dans Nicolsburg. L'archiduc Charles avait fait prendre position à son armée, sur les hauteurs de Znaïm, et Masséna qui n'avait pas cessé de harceler son arrière-garde depuis Hollabrünn, se trouva bientôt en sa présence.

Napoléon, arrivé sur les lieux, reconnut l'état des choses, ordonna d'entretenir le combat d'avant-garde que Masséna avait déjà engagé, et prescrivit à Marmont de déboucher de Thesswitz sur la gauche de l'ennemi et de s'avancer au soutien du 4e corps. Il était important de retenir l'Archiduc dans sa position jusqu'à l'arrivée des corps d'Oudinot, de Davoust et des réserves de cavalerie, à l'aide desquels nous pourrions couper la dernière ligne de retraite des Autrichiens, en les prévenant par Brendeiss sur la route de Prague, tandis que nous les presserions de front (1); sur ces entrefaites, l'Empereur d'Autriche

(1) Voir dans l'ouvrage de Marmont (*Esprit des institutions mili-*

avait député le prince de Lichtenstein vers Napoléon pour lui proposer un armistice. La générosité du vainqueur s'accordait avec la raison militaire pour accéder à cette demande, puisque chaque moment gagné était un avantage pour nous. On fit cesser le feu, non sans peine; car les troupes étaient si acharnées, que les officiers parlementaires des deux partis furent blessés en voulant arrêter le combat. L'armistice fut débattu dans la nuit en conseil de guerre; la plupart des maréchaux étaient d'avis que l'on profitât de la victoire, et qu'on en finît avec l'Autriche; mais l'Empereur rompit la discussion en disant : « Il y a assez de sang répandu, j'accepte l'ar-« mistice. »

Les négociations pour la paix s'ouvrirent à Altenbourg, et le traité qui en fut le résultat nous livra les deux tiers du territoire autrichien, porta nos frontières de l'Italie jusqu'à la Drave à quarante lieues de Vienne, et nous plaça aux confins de la Grèce et de la Bosnie.

Dans l'intervalle des négociations, Napoléon, suivant sa maxime habituelle, qu'au milieu des plus grands succès il faut prévoir tout, avait ordonné des têtes de pont pour Spitz et Raab, et préparé l'orga-

---

taires) la faute que le maréchal commit dans cette circonstance et sans laquelle, de son aveu même, l'Empereur eût obtenu un succès qui aurait pu avoir des conséquences incalculables.

nisation d'équipages de pont pour le bas Danube, et d'une flottille considérable destinée à favoriser nos opérations militaires dans le cas où l'Autriche ne ratifierait pas le traité; notre armée se renforçait en même temps de près de 40,000 hommes venus des dépôts.

C'est avec cette prudence qu'il avait agi après le traité de Presbourg, assez onéreux pour se défier de la sincérité de l'Autriche dans son acceptation ; il n'avait évacué le territoire autrichien que très-lentement, de ligne en ligne, de position en position, et par des marches combinées, comme s'il eût rétrogradé devant un ennemi supérieur. En s'arrêtant d'abord à la ligne de Saint-Pœlten, ensuite à celle de l'Ems et enfin sur l'Inn, les Français étaient toujours en mesure de rentrer sur le territoire autrichien en cas de non-exécution des traités.

CHAPITRE IV.

Des marches, des camps et des cantonnements.

Le but du mouvement qu'un général en chef médite, et la nature du terrain sur lequel il doit s'avancer vers l'ennemi, déterminent l'ordre de la marche, le nombre des colonnes sur lesquelles on doit marcher, ainsi que l'espèce de troupes qui doit les composer; l'essentiel est qu'au moment où l'armée entre en opération, les colonnes puissent communiquer facilement entre elles et se soutenir mutuellement; c'est un principe invariable qu'on ne peut trop répéter.

Lorsque l'armée doit se mettre en marche, on bat le *premier*, c'est-à-dire *aux champs*, une heure avant le départ. Chaque régiment ne fait battre le rappel qu'au moment précis de se mettre en route.

Dans la cavalerie le boute-selle précède ordinairement d'une heure la sonnerie à cheval. Lorsqu'on doit marcher subitement, on bat *la générale.*

Entre le premier et le rappel, les officiers veillent à ce que leurs soldats soient pourvus de leurs armes en bon état et de leurs cartouches ; que les bidons, gamelles, etc., et les outils de campement soient remis à ceux qui doivent les porter, à ce que les équipages soient chargés et conduits au lieu désigné pour les réunir. Afin de ne point donner lieu à l'ennemi d'observer les mouvements de la troupe, si elle est campée dans son voisinage, ils ordonnent d'éteindre le feu des cuisines ; ils empêchent dans le même but qu'on ne brûle la paille et les baraques. Dans la cavalerie, les officiers font ramasser et ficeler les fourrages.

On a soin de faire manger la soupe avant le départ. Les batteries d'artillerie marchent avec leurs divisions ; les autres voitures d'artillerie, à la queue de la colonne, ainsi que les caissons d'ambulance ; les équipages marchent sous l'escorte de l'arrière-garde. Lorsque le général juge nécessaire de faire marcher avec les colonnes les voitures d'artillerie et celles d'ambulance, il indique le rang que prendront ces voitures. Les malades et éclopés marchent avec les équipages.

Chaque colonne est, autant que possible, précédée par un détachement de sapeurs du génie ou de régiment, destinés à aplanir les obstacles qui peu-

vent retarder la marche. Ce détachement est partagé en deux sections; au premier obstacle qu'il rencontre, la première section s'arrête, et l'autre poursuit sa marche jusqu'à ce qu'il se présente un nouvel obstacle.

Des avant-gardes et arrière-gardes, dont la force et la composition dépendent des circonstances locales et autres, doivent couvrir les mouvements de chaque corps d'armée ou colonne distincte.

Il y a un vaguemestre à chaque division et un pour le quartier général; ils sont pris parmi les officiers sans troupes à la suite du quartier général; ils sont chargés de maintenir, conjointement avec les officiers de gendarmerie, l'ordre et la police à l'égard des voitures, et de diriger la marche des équipages.

MARCHE DE L'ARMÉE FRANÇAISE LE 15 JUIN 1815.

On retrouve toutes ces prescriptions, dont aucune n'est à négliger, dans l'ordre de marche rédigé par le maréchal Soult, major général de l'armée, lorsque celle-ci dut lever son camp le 15 juin 1815 pour se porter par Charleroi contre l'armée prussienne. Le 14, le grand quartier général était à Beaumont; l'infanterie de la garde était bivouaquée sur trois lignes à un quart de lieue en avant de Beaumont; la cavalerie à moins d'une lieue en arrière. Le 1er corps avait pris position à Solre-sur-Sambre et bivoua-

quait sur plusieurs lignes, ainsi que le 2e corps établi à Lair, à droite de Solre. Les 3e et 6e corps étaient en avant de Beaumont, à la droite du 2e. Le 4e corps campait sous Philippeville. Tous les bivouacs étaient placés de manière que les feux ne pouvaient être aperçus de l'ennemi. Les généraux avaient ordre d'empêcher que personne s'écartât du camp, ils s'étaient assurés que la troupe était pourvue de cinquante cartouches par homme, quatre jours de pain et une demi-livre de riz; que l'artillerie et les ambulances étaient en bonne état et à leur ordre de bataille. Voici l'extrait de l'ordre de marche, daté de Beaumont le 14:

« Demain, le 15, à deux heures et demie du ma-« tin, la division de cavalerie légère du 3e corps « commandée par le général Vandamme, montera à « cheval et se portera sur la route de Charleroi; « elle enverra des partis dans toutes les directions « pour éclairer le pays et enlever les postes enne-« mis; chacun de ces partis sera au moins de cin-« quante hommes. Le 1er corps de cavalerie, aux or-« dres du général Pajol, suivra le mouvement de « cette division. Le général Vandamme fera battre « la diane à deux heures et demie du matin, et, à « trois heures, il mettra en marche son corps qu'il « dirigera sur Charleroi.

« Chaque division aura avec elle ses batteries et « ses ambulances; toute autre voiture qui serait « dans les rangs devra être brûlée. Les bagages et

« embarras seront sous les ordres du vaguemestre « général, qui les réunira à ceux de la garde impé- « riale, et qui leur donnera des ordres de mouve- « ment (1).

« M. le comte Lobau fera battre la diane à trois « heures et demie, et il mettra en marche le 6e corps « à quatre heures pour suivre le mouvement du gé- « néral Vandamme et l'appuyer; il fera observer le « même ordre de marche pour les troupes, l'artille- « rie, les ambulances et les bagages, qui est prescrit « au 3e corps. (Ordre semblable pour la garde.)

« M. le maréchal Grouchy fera monter à cheval à « cinq heures et demie du matin celui de ses trois « corps de cavalerie qui sera le plus près de la route, « et lui fera suivre le mouvement sur Charleroi. Les « deux autres corps partiront à une heure d'inter- « valle l'un de l'autre, ayant soin de faire marcher « la cavalerie sur les chemins latéraux de la route « principale que la colonne d'infanterie suivra, afin « d'éviter l'encombrement. »

« M. le comte Reille fera battre la diane à deux « heures et demie du matin, et il mettra en marche « le 2e corps à trois heures; il le dirigera sur Mar-

(1) L'ordre portait en outre : « Qu'il serait mis un détachement de cinquante gendarmes à la disposition du vaguemestre général, qui sera responsable de l'exécution de ces dispositions, desquelles le succès de la campagne peut dépendre. »

« chiennes au pont, ... à Thuin, à Marchiennes,
« et sur tous les villages sur sa route, il interrogera
« les habitants pour avoir des nouvelles des positions
« et forces de l'ennemi; il fera prendre aussi les let-
« tres dans les bureaux de poste, et les dépouillera
« pour faire parvenir aussitôt à l'Empereur les ren-
« seignements qu'il aura obtenus.

« M. le comte d'Erlon mettra en marche le 1er
« corps, à 3 heures du matin, et il le dirigera sur
« Charleroi, en suivant le mouvement du 2e corps,
« duquel il gagnera la gauche, le plus tôt possible,
« pour le soutenir et l'appuyer au besoin. Il tiendra
« une brigade de cavalerie en arrière pour se couvrir
« et maintenir par de petits détachements ses com-
« munications avec Maubeuge; il enverra des partis
« en avant, dans les directions de Mons et de Binch,
« jusqu'à la frontière, pour avoir des nouvelles de
« l'ennemi et en rendre compte aussitôt; ces partis
« auront soin de ne pas dépasser la frontière, et de
« ne pas se compromettre.

« Les généraux Vandamme, Pajol, Reille et Gé-
« rard, qui avait ordre de se diriger de Philippeville
« vers le Châtelet sur la Sambre, se mettront en com-
« munication par de fréquents partis, et ils régle-
« ront leur marche de manière à arriver en masse et
« ensemble devant Charleroi; ils mettront, autant
« que possible, à l'avant-garde des officiers qui par-
« lent flamand, pour interroger les habitants et
« prendre des renseignements, mais ces officiers

« s'annonceront comme commandants de partis, « sans dire que l'ennemi est en arrière.

« Les généraux Reille, Vandamme et Gérard, fe- « ront marcher tous les sapeurs de leurs corps d'ar- « mée, avec les moyens nécessaires pour réparer les « ponts, après le premier régiment d'infanterie lé- « gère, et ils donneront ordre aux officiers du génie « de faire réparer les mauvais passages, ouvrir des « communications latérales, etc.

« L'Empereur sera à l'avant-garde sur la route de « Charleroi. »

FAUTES DES AUTRICHIENS A HOHENLINDEN.

C'est surtout pour n'avoir pas réglé la marche de ses colonnes avec le soin et les précautions précitées que l'archiduc Jean perdit contre Moreau en 1800 la bataille de Hohenlinden.

L'armée française était le 3 décembre en position à cheval sur la route de Munich à Muhldorf, entre Lendorf et Ebersberg, le centre appuyé à Hohenlinden, vis-à-vis les débouchés d'une forêt que traverse cette route. L'armée autrichienne marcha au combat sur trois colonnes; celles de droite et de gauche cheminaient par des routes de traverse presque impraticables, tandis que la colonne du centre, suivie de tous les parcs et bagages, marchait sur la chaussée de Munich; elle devança bientôt les deux autres, et se trouva seule engagée dans la forêt de Hohen-

linden où s'appuyait notre gauche; elle repoussa d'abord et mit en désordre la division Grouchy qui barrait le passage. Ney qui n'avait encore personne devant lui, accourut de la gauche au soutien de Grouchy, et lorsque plusieurs heures après, les ailes de l'Archiduc arrivèrent à sa hauteur il était trop tard; le terrible pas de charge avait déjà porté la mort et l'effroi dans la tête de la colonne autrichienne, tandis que Richepanse, parti d'Ebersberg à notre droite, se jetait sur les derrières des parcs et de toute l'artillerie qui s'étaient engagés dans la forêt, et culbutait leur escorte. La colonne centrale ainsi engouffrée, sans communication avec les colonnes latérales, fut en parti écrasée; et ses débris dispersés dans la forêt ne trouvèrent de salut que dans la fuite; les autres divisions autrichiennes privées d'appui furent bientôt elles-mêmes forcées à la retraite. Le matériel et tous les bagages de l'ennemi, que l'Archiduc aurait dû au moins laisser en position au village de Mattenpot, sous bonne escorte jusqu'à ce qu'il fût maître du débouché de la forêt, tombèrent en notre pouvoir; et les Autrichiens, à la suite de cette perte immense, repassèrent l'Inn en toute hâte (1).

(1) La position de l'archiduc Jean à Hohenlinden est analogue à celle où se trouva plus tard Napoléon à Hanau, avec cette différence que celui-ci commandait une armée désorganisée en retraite

DES CAMPS ET DES CANTONNEMENTS.

On entend par *camps*, les lieux où les troupes sont établies sous la tente, sous les baraques ou au bivouac; par *cantonnement*, l'ensemble des lieux habités qu'elles occupent, sans y être casernées. Le choix et la forme d'un camp sont déterminés par l'objet qu'ils doivent avoir : Si c'est un camp de marche, les officiers chargés de l'établir consultent la sûreté et la commodité des troupes, la facilité des communications, la proximité du bois, de l'eau, les ressources en vivres, fourrages, etc. Si ce doit être un camp retranché, ou destiné à couvrir un pays, il doit être établi dans une position stratégique, c'est-à-dire au nœud des grandes communications et on

---

et devait traverser une forêt dont la sortie était défendue par une armée fraîche, occupant, avec une nombreuse artillerie, une position formidable. Il est probable que si ce grand capitaine avait engagé, en débouchant, toute son artillerie contre l'artillerie austro-bavaroise, le passage n'aurait pu être forcé; mais il fit d'abord avancer quelques pièces légères à la sortie du défilé soutenues par des grenadiers; le reste de l'artillerie passa par des chemins vicinaux, en profitant des touffes d'arbres pour se couvrir, et les autres pièces entrèrent en ligne successivement; on évita ainsi l'encombrement, et aussitôt que l'artillerie française se trouva réunie, il fut aisé de battre avantageusement celle de l'ennemi. C'est ainsi que l'artillerie, bien ou mal dirigée dans un moment critique, peut sauver une armée d'une ruine totale, ou entraîner sa défaite. (*Mémorial de l'artillerie.*)

lui donne une assiette et des dimensions relatives au but qu'on se propose.

L'usage des tentes doit être proscrit dans les camps : Les tentes ne sont pas saines ; il vaut mieux que le soldat bivouaque, parce qu'il dort les pieds au feu, qu'il s'abrite du vent avec quelques planches, de la paille ou des branchages ; que le voisinage du feu sèche promptement le terrain sur lequel il se couche. La tente n'est bonne que pour les chefs qui ont besoin de consulter la carte ; ils ne doivent jamais coucher dans des maisons ; c'est un abus qui peut être funeste. A l'exemple des Français, toutes les nations ont abandonné les tentes ; si elles sont encore en usage dans les camps de plaisance, c'est qu'elles sont économiques, qu'elles ménagent les forêts, les villages. Le transport des tentes à la guerre emploierait cinq chevaux ou mulets par bataillon, qui seraient bien mieux employés à porter des vivres. Les tentes sont un sujet d'observation pour les affidés et pour les officiers d'état-major de l'ennemi ; elles leur donnent des indications sur votre nombre et la position que vous occupez. Une armée rangée sur deux ou trois lignes de bivouacs ne laisse apercevoir au loin qu'une fumée, que l'ennemi confond souvent avec les brouillards de l'atmosphère, tandis qu'il est toujours facile de compter le nombre des tentes et de dessiner les positions qu'elles occupent.

DES GRAND'GARDES.

Quel que soit l'objet d'un camp, ses approches doivént être couverts par des postes avancés qu'on nomme *grand'gardes.* Le devoir d'un commandant de grand'garde est de bien reconnaître les débouchés, tels que chemins, défilés, ponts ou gués par lesquels il peut se retirer, et ceux par lesquels l'ennemi peut arriver, et déterminer ainsi l'emplacement de ses postes avancés ; il doit éviter de s'adosser à un bois dans la crainte d'être surpris ; il changera la nuit sa position et celle de ses postes avancés, qu'il reportera en arrière des positions occupées pendant le jour. Les grand'gardes sont rarement retranchées; seulement celles qui sont dans la plaine, et exposées aux attaques de la cavalerie, peuvent se couvrir par des abattis ou un fossé circulaire ; elles auront soin de masquer leurs feux, et à défaut de rideau naturel de les allumer dans des trous. Pour tromper l'ennemi sur la position des grand'gardes, on établira, à une certaine distance des postes, des feux entretenus par des sentinelles volantes. On combinera les grand'gardes d'infanterie avec celles de cavalerie, suivant les localités, de manière à s'appuyer mutuellement. Le commandant de grand'garde aura soin de faire reposer et manger une partie de sa troupe et des chevaux, pendant que l'autre veille.

Quand la mauvaise saison, le besoin de refaire son armée, ou quelque autre considération puissante détermine un général en chef à suspendre ses opérations pour quelque temps, il doit s'occuper aussitôt de déterminer et asseoir les cantonnements de ses divers corps de manière à assurer à la fois leur défense mutuelle, leur subsistance et leur entretien. Ses plus fortes masses doivent occuper les points stratégiques, se trouver sur les principaux débouchés, et se couvrir par de nombreuses grand'gardes, ou plutôt par un double rideau d'infanterie et de cavalerie légère. Le point de concentration des cantonnements doit être en arrière vers le centre, de manière que l'ennemi ne puisse y prévenir aucune partie desdits cantonnements.

Un exemple remarquable d'une bonne et longue tenue de cantonnement fut donné en 1807, lorsque l'armée française, après Eylau, se couvrit par l'Alle et la Passarge, pour se ravitailler et attendre dans de bonnes positions la chute de la place de Dantzig, dont la possession pouvait seule assurer nos opérations ultérieures (1).

---

(1) L'armée française demeura près de trois mois dans ces cantonnements, où elle put recueillir de nouvelles forces pour la campagne prochaine, comme si elle eût été dans une vaste place forte bien approvisionnée.

CHAPITRE V.

De la composition d'une armée, de la proportion de ses diverses armes et de leur tactique.

La première lueur d'ordre tactique et d'organisation rationnelle commença sous Turenne; par la création de la brigade, il tendit à régulariser les éléments de l'art et de la force militaire; il introduisit une unité nouvelle, la plus uniforme qu'il le put, dans une armée pleine d'exceptions et de priviléges; car avant lui, *bataillon*, *régiment*, étaient des mots qui ne présentaient aucune idée précise de nombre et de force. Le changement qu'opéra d'abord ce grand capitaine, eut son complément dans l'organisation des éléments de la *division*, cet amalgame si judicieux de toutes les armes qui peut s'adapter à tous les terrains et faire face à tous les adversaires (1).

(1) Dans le cours des guerres de la Révolution et de l'Empire,

Au camp de Boulogne, Napoléon, qui avait déjà reconnu la nécessité d'adopter un système plus fort que les divisions isolées, qui avait prévalu pendant la révolution, organisa des corps d'armée de 2, de 3 ou de 4 divisions, capables ainsi de soutenir le premier choc de toute une armée ennemie, et de constituer solidement une ligne de bataille, sous le commandement supérieur d'un petit nombre de maréchaux ou lieutenants-généraux. Cette concentration simplifiait, en outre, l'expédition des ordres de mouvements. Quant à l'inégalité des corps d'armée, elle était avantageuse pour satisfaire convenablement à tous les besoins et permettre de donner plus ou moins de force à telle ou telle partie de la ligne de bataille, suivant les circonstances.

Avant le règne de Napoléon, quelques régiments de cavalerie pesante servaient de réserve à chaque armée ; le reste était éparpillé dans les divisions d'infanterie. L'Empereur constitua sa cavalerie en brigades et en divisions ; il forma même par la réunion de plusieurs divisions des corps de cavalerie. Par

---

on a vu les armées des puissances coalisées contre la France, imiter avec plus ou moins de succès différentes parties de l'organisation des armées françaises. On imita surtout la composition de nos divisions, où le mélange des différentes armes dans de juste proportions reproduisait l'excellente formation des légions romaines, pour autant qu'elle pouvait être appliquée à nos armées modernes. (*Mathieu Dumas.*)

suite de cet arrangement, la cavalerie a été mieux conservée, parce que, dans les marches et les cantonnements, on ne l'a plus asservie au pas, aux haltes, aux habitudes de l'infanterie; plus instruite et plus florissante, elle a été plus terrible à nos adversaires. On ne s'est pas contenté, comme autrefois, de l'employer à compléter la victoire; elle est entrée en lice contre les masses non entamées d'infanterie et de cavalerie, on a pu dès lors produire ces ouragans de cavalerie (1) (*procella equestris*), comme à Eylau, qui ont quelquefois décidé le gain des batailles. On attacha néanmoins à chaque corps d'infanterie au moins une brigade de cavalerie légère, pour éclairer et seconder ses mouvements.

Les proportions des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie, ont été de tout temps l'objet de méditations des grands généraux. Les armées au 17e siècle, dans les temps des Turenne et des Condé, étaient composées au moins la moitié de cavalerie,

---

(1) Il s'agissait de dégager les divisions d'Augereau qui, par suite d'une fausse direction dans leur marche, exécutée au moment où la neige tombant à gros flocons obscurcissait l'atmosphère, se trouvaient en partie engagées pêle-mêle avec les escadrons russes. L'Empereur ordonna au prince Murat de se mettre à la tête de toute la cavalerie et de faire une charge générale sur le centre de l'ennemi. Cette masse traversa deux fois, comme un ouragan, les lignes russes, et servit ainsi à dégager les divisions compromises du 7e corps.

elles avaient peu d'artillerie, environ une pièce et demie par 1,000 hommes. Depuis, on est convenu qu'il fallait trois pièces par 1,000 hommes, ce qui donne en hommes un huitième de l'armée pour le personnel de l'artillerie. Quant à la proportion de cavalerie, elle doit varier suivant les théâtres de la guerre. La cavalerie, dans les armées de Flandre et en Allemagne, doit être le quart de l'infanterie, en Italie et en Espagne le sixième, sur les Pyrénées et les Alpes un vingtième. En Allemagne, voici en général quelle était la composition d'un corps de 40,000 hommes de l'armée impériale : 4 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie légère, 1 division de dragons, 1 division de cuirassiers; 15 batteries de 8 bouches à feu chacune, dont 2 étaient attachées à chaque division d'infanterie, 3 en réserve et 4 à cheval attachées à la cavalerie; savoir : 1 à la cavalerie légère, 1 à celle des dragons, 2 à celle des cuirassiers; car il faut à la cavalerie d'autant plus d'artillerie qu'elle rend moins de feu. Sur ces 120 bouches à feu, on en comptait 72 de 6 ou 8, 18 du calibre de 12 et 30 obusiers, ce qui offrait un effectif d'environ 600 voitures, y compris les affûts avec leurs pièces, les doubles approvisionnements et les caissons d'infanterie. L'approvisionnement en munitions était de 300 coups par pièce, et de 500,000 cartouches. Chaque batterie exigeait 272 hommes et 240 chevaux, ce qui est la valeur de 2 escadrons. A quoi il faut joindre un équipage de ponts, comp-

tant environ 40 voitures, pour jeter un pont de 150 toises.

L'expérience a prouvé qu'il faut qu'une armée ait avec elle un mois de vivres, dont 10 jours portés par les hommes et les chevaux de bât, et 20 jours sur les voitures. Il faut donc, à raison de 20 quintaux au plus par voiture, 480 voitures pour une armée de 40,000 hommes, dont 240 régulièrement organisées, les autres de réquisition ; ce qui nécessitera un bataillon de 3 compagnies d'équipages militaires par division, pour conduire les 120 voitures portant les vivres de la division. Chaque compagnie aura ses cadres pour 40 voitures, dont 20 seront fournies et attelées par l'administration et 20 par voie de réquisition.

C'est à tort que l'on dit que tant de mille hommes de plus en infanterie ou cavalerie dans une armée, valent plus que tel nombre de bouches à feu, et *vice versâ*. Il faut dans une armée de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie dans de justes proportions ; ces armes ne peuvent se suppléer l'une à l'autre. Il se peut qu'un général plus manœuvrier, plus habile que son adversaire, ayant dans sa main une meilleure infanterie, obtienne des succès pendant une partie de la campagne, quoique son parc d'artillerie soit fort inférieur ; mais au jour décisif d'une action générale, il sentira cruellement son infériorité en artillerie. Plus même son infanterie sera bonne, plus il devra la ménager et l'appuyer par de bonnes bat-

teries. L'artillerie à cheval est le complément de l'arme de la cavalerie dans les pays de grandes plaines, comme en Égypte, en Pologne, 20,000 chevaux et 120 bouches à feu d'artillerie légère équivaudront à 60,000 hommes d'infanterie et 120 bouches à feu, et il serait difficile d'assigner qui aurait la supériorité.

DE L'ARTILLERIE.

Gribeauval, qui avait fait la guerre de Sept Ans et avait le génie de l'artillerie, avait fixé la division d'artillerie à 8 bouches à feu d'un même calibre de 4, de 8, de 12 ou obusiers de 6 pouces ; le nombre de voitures qui composait une batterie de 8 bouches à feu, à raison de 3 environ par pièce, fournissait suffisamment d'ouvrage à une forge et à une prolonge ; 2 affûts de rechange lui suffisaient. Si la batterie était composée de moins de bouches à feu, il faudrait d'autant plus de forges, de prolonges ou chariots de batterie et d'affûts de rechange. Un capitaine peut d'ailleurs surveiller convenablement ce nombre de pièces (1).

(1) L'artillerie a reçu depuis, particulièrement par les soins du

Napoléon avait supprimé les calibres de 4 et de 8, pour y substituer le 6, parce que l'expérience lui avait appris que les généraux d'infanterie et de cavalerie faisaient usage, indistinctement, du 4 et du 8, sans avoir égard à l'effet qu'ils voulaient produire. Il avait supprimé l'obusier de 6 pouces et y avait substitué l'obusier de 5 pouces 6 lignes de diamètre, parce que 2 cartouches du premier calibre pèsent autant que 3 du second, que d'ailleurs l'obusier de 5 pouces 6 lignes a le même calibre que la pièce de 24 (ce qui l'a fait dénommer obusier de 24), si commun dans nos équipages de siége et dans nos places fortes. Il avait formé ses divisions d'artillerie à pied de 2 obusiers de 24 et de 6 pièces de 6, ou 2 obusiers de 24 à grande portée et 2 pièces de 12 ; l'artillerie à cheval avait pour batterie 2 obusiers et 4 pièces de 6; mais il pensait que les batte-

---

maréchal Vallée et du comité d'artillerie, de telles améliorations, qu'on a pu changer avec avantage cette organisation primitive. L'artillerie conduit aujourd'hui elle-même son matériel, sans le secours du train ; un capitaine commandant a environ 200 hommes et 200 chevaux affectés au service de sa batterie en temps de guerre; et son matériel se compose de 6 bouches à feu dont quatre de 8 ou de 12, et deux obusiers de 15 centimètres ou de 16 centimètres, 18 caissons dont six dans les batteries de 8 pour les cartouches d'infanterie, 2 affûts de rechange, 2 chariots de batterie et 2 forges; le ferrage des chevaux exige la seconde forge et le second chariot.

ries d'artillerie légère devaient recevoir la même composition que celles de l'artillerie à pied, savoir : 6 pièces de 6 et 2 obusiers de 24 (1).

Les équipages de campagne étaient du reste formés en général de 12/20e de pièces de 6, 3/20e de pièces de 12 et 5/20e d'obusiers.

Une cartouche de 12 pesant autant que deux cartouches de 6, vaut-il mieux avoir une pièce de 12 que 2 pièces de 6?... S'il est des circonstances où une pièce de 12 est préférable dans les circonstances ordinaires, 2 pièces de 6 valent mieux.

Vaut-il mieux avoir un obusier ou deux pièces de 6?... L'obusier est fort utile pour mettre le feu aux villages, bombarder une redoute; mais son tir est incertain (2); non-seulement il ne vaut pas dans les cas ordinaires deux pièces de 6, mais il ne peut pas tenir lieu d'une seule; il n'en faut donc qu'un nombre circonscrit.

Quel que soit le système d'artillerie adopté, il faut,

---

(1) Les perfectionnements apportés dans le matériel de l'artillerie depuis 1825 ont permis de composer les batteries avec les calibres de 8 et de 12 et des obusiers (de 15 et 16 centimètres), en donnant aux équipages une mobilité telle que, malgré l'adoption de ces calibres si supérieurs pour la justesse et l'effet du tir, ils peuvent suivre les mouvements les plus rapides de la cavalerie elle-même.

(2) L'artillerie a beaucoup amélioré le tir de ses obusiers en leur donnant plus de longueur.

pour que cette arme produise tout son effet, qu'elle ne soit pas disséminée ; elle doit être employée en masses mobiles comme elle l'a été surtout depuis la bataille de Wagram. Les batteries devront, pour exécuter leur feu, se placer dans les positions les plus avantageuses, le plus en avant possible des lignes de l'infanterie et de la cavalerie sans compromettre leur sûreté ; il faudra qu'elles ne soient pas masquées de droite ou de gauche, de manière que leur feu puisse être dirigé en tout sens ; elles devront autant que possible dominer, prolonger la position opposée et battre d'enfilade ou d'écharpe les lignes et les colonnes ennemies ou l'artillerie de l'adversaire dont elles seront chargées d'éteindre le feu.

DE L'INFANTERIE.

Une bonne infanterie est sans contredit le nerf de l'armée, mais si elle avait longtemps à combattre une artillerie très-supérieure, elle se démoraliserait et serait bientôt détruite. Prétendre courir sur les pièces, les enlever à la baïonnette, ou faire tuer les canonniers par les tirailleurs, sont des idées chimériques ; cela peut arriver quelquefois ; et n'avons-nous pas des exemples de plus fortes prises d'un coup de main ? Mais en général, il n'est pas d'infanterie, si brave qu'elle soit, qui puisse, sans artillerie, marcher impunément, pendant 5 à 600 toises, c'est-à-

dire pendant dix minutes, contre 16 pièces de canon, par exemple, bien placées et servies par de bons canonniers ; aux deux tiers du chemin, les assaillants seront tués, blessés et dispersés.

Il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule espèce d'infanterie, parce que le fusil est la meilleure machine de guerre qui ait été inventée par les hommes. Les Romains avaient deux sortes d'infanterie, la première, armée à la légère, était munie d'une arme à jet; la seconde, pesamment armée, portait une courte épée. Après l'invention de la poudre, on conserva encore deux espèces d'infanterie : les arquebusiers qui étaient armés à la légère, les piquiers qui tenaient lieu des pesamment armés. Depuis 150 ans, que le fusil avec la baïonnette a remplacé en Europe les lances et les piques, toute l'infanterie s'est trouvée armée à la légère, et il n'y en a plus qu'une seule espèce. S'il y eut par bataillon une compagnie de chasseurs, c'était par opposition à la compagnie de grenadiers. Si Napoléon créa des compagnies de voltigeurs armés de fusils de dragons, ce fut pour tenir lieu de ces compagnies de chasseurs ; il les composa d'hommes de moins de cinq pieds de haut. Cette création récompensa un grand nombre de vieux soldats qui, ayant moins de cinq pieds de haut, ne pouvaient entrer dans les grenadiers, et qui par leur bravoure méritaient d'entrer dans des compagnies d'élite. Ce fut un moyen puissant d'émula-

tion que de mettre ainsi en présence les pygmées et les géants.

En 1789, l'armée française se composait de régiments de ligne et de bataillons de chasseurs, tels que les chasseurs des Cévennes, des Alpes, des Pyrénées, qui, à la révolution formèrent des régiments ou demi-brigades d'infanterie légère. Mais la prétention n'était pas d'avoir deux infanteries différentes, puisqu'elles étaient instruites et armées de même. Seulement les bataillons de chasseurs étaient recrutés par des hommes de pays de montagnes ou par des fils de garde-chasse, ce qui les rendait plus propres à être employés sur les frontières des Alpes et des Pyrénées; et lorsqu'ils étaient aux armées du nord, on les détachait de préférence pour gravir sur une hauteur ou fouiller une forêt. Ces hommes, lorsqu'ils se trouvaient en ligne, un jour de bataille, tenaient fort bien la place d'un bataillon de ligne.

DU SERVICE DES TIRAILLEURS.

Le service des tirailleurs à l'armée ne peut être réservé à une espèce particulière d'infanterie. S'il était possible que l'infanterie n'envoyât en tirailleurs que ses voltigeurs, il se passerait des campagnes entières sans qu'elle tirât un coup de fusil. Quand la compagnie de voltigeurs d'un bataillon serait détachée à l'avant-garde, aux bagages ou en flanqueurs,

le reste du bataillon renoncerait donc à s'éclairer? Les compagnies de voltigeurs ne pourraient d'ailleurs suffire au service de tirailleurs en grandes bandes, telles qu'il convient de les employer, soit pour inquiéter les flancs d'une position redoutable ou d'une colonne ennemie qui est en marche, et favoriser une attaque de front, soit pour neutraliser ceux que l'ennemi peut envoyer pour inquiéter lui-même notre ligne de bataille, ou pour lui masquer les préparatifs d'un grand mouvement. Une ligne, dans une journée importante, passe tout entière aux tirailleurs, quelquefois même à deux reprises. Il faut en effet relever les tirailleurs toutes les deux heures, parce qu'ils sont fatigués, parce que leurs fusils se dérangent et s'encrassent...

Il suffit d'ailleurs d'indiquer de quelle manière doit se faire la manœuvre de tirailleurs pour prouver que toute l'infanterie peut être facilement rendue apte à ce service (1).

Les tirailleurs doivent être accoutumés, lorsqu'ils

---

(1) Notre infanterie exécute tous ses mouvements avec bien plus d'agilité que les Allemands ; et la grande intelligence de l'officier et du soldat répare promptement dans l'exécution des manœuvres les incorrections causées par la vélocité. Cette liberté, cette aisance, qui, sans nuire à l'ensemble, conserve la force d'impulsion, n'a jamais été qu'imparfaitement imitée chez les autres nations, surtout dans l'emploi si fréquent des tirailleurs.

(*Mathieu Dumas.*)

sont éloignés de leur chef, à conserver leur sang-froid, à ne pas se laisser dominer par une vaine épouvante. Ils doivent, dans l'action, se tenir toujours à portée les uns des autres, de manière qu'ils se flanquent entre eux, se réunissent au petit pas 4 à 4, avant que les tirailleurs de cavalerie n'aient pu les sabrer; qu'ils se pelotonnent 8 à 8, 16 à 16, avant que l'escadron n'ait pu les charger et rejoignent ainsi, sans précipitation, et faisant souvent volte-face, la réserve où se trouve le capitaine, qui avec le tiers de ses tirailleurs, rangés en bataille, a dû rester à portée de fusil. La compagnie ainsi réunie, doit former le carré, ou faire un changement de front, ou commencer sa retraite, se retournant lorsqu'elle est trop pressée pour faire un feu de file; au signal du tambour ou du clairon, recommencer la retraite, et rejoindre ainsi le chef de bataillon, qui lui-même est resté en réserve avec le tiers de ses hommes. Alors le bataillon se met en colonne à distance de peloton, et marche ainsi en retraite; au commandement de halte, pelotons à droite et à gauche en bataille, feu « de deux rangs, » il forme le bataillon carré et repousse la charge de la cavalerie; puis il rompt le carré, se reforme en colonne pour continuer sa retraite, ou bien il exécute avec sang-froid une retraite en échiquier sur le point indiqué, soit en refusant la droite, soit en refusant la gauche.

PRINCIPES DE L'ORDONNANCE DE L'INFANTERIE.

L'ordonnance de l'infanterie doit être réglée sur la nature de ses armes. Ainsi, au XVI[e] siècle, l'infanterie était formée sur 4 rangs, le 4[e] étant armé de piques. Après l'invention de la baïonnette, l'infanterie s'est placée sur 3 rangs. Cependant le feu du 3[e] rang est reconnu très-imparfait et même nuisible à ceux des deux premiers; on a prescrit, il est vrai, au premier rang de mettre le genou en terre dans les feux de bataillon, et dans les feux à volonté le 3[e] rang charge les fusils du 2[e] rang; cet ordre est mauvais. Il n'y a de feux vraiment praticables devant l'ennemi que celui à volonté qui commence par la droite et par la gauche de chaque peloton. L'infanterie ne doit se ranger que sur 2 rangs, parce que le fusil ne permet que de tirer sur cet ordre; pour que le 3[e] rang pût faire un feu avantageux, il faudrait que le fusil eût 6 pieds de long et pût se charger par la culasse. En plaçant l'infanterie sur 2 rangs, il faut lui donner un rang de serre-file de 1/9 ou 1 par toise, et à 12 toises environ derrière les flancs, placer une réserve (1).

---

(1) A la bataille de Leipzig, Napoléon avait placé son infanterie sur 2 rangs et elle ne fut enfoncée nulle part.

(*Le maréchal Gouvion Saint-Cyr.*)

La force d'un bataillon est déterminée par la quantité de troupes en bataille, qu'un commandant peut faire agir et manœuvrer à sa voix avec ensemble et précision. Un bataillon doit avoir, en ligne, de 60 toises environ de front, ce qui exige 800 hommes présents sous les armes, y compris 80 hommes pour serre-files, tambours, musique et état-major. En ajoutant 160 pour la différence de l'effectif au présent, cela donne un complet de 960 hommes pour la force d'un bataillon.

Il est cinq choses qu'il ne faut pas séparer du soldat ; son fusil, ses cartouches, son sac, ses vivres pour au moins quatre jours, et son outil de pionnier. Qu'on réduise le sac au moindre volume possible, qu'il n'y ait qu'une chemise, une paire de souliers, un col, un mouchoir, un briquet, fort bien ; mais qu'il l'ait toujours avec lui. C'était un usage dans l'armée russe, qu'au moment de se battre, le soldat mît son sac à terre ; où sont les avantages attachés à cette méthode ? Les rangs pouvaient se serrer davantage, et les feux du troisième rang pouvaient devenir utiles ; les hommes étaient plus lestes, plus libres, moins fatigués ; la crainte de perdre son sac,

---

Le règlement de manœuvre que suivent les Anglais depuis 1798 est imité des Prussiens. L'infanterie, quoique formée constitutionnellement sur 3 rangs, se met le plus souvent sur 2 ; elle se double sur 4 pour faire et recevoir un effort. (*Le général Foy.*)

où le soldat a tout son avoir, était propre à l'attacher à sa position. Mais une fois que le soldat se sépare de son sac, il est presque certain qu'il ne le reverra plus ; à Austerlitz tous les sacs d'une partie de l'armée russe furent trouvés rangés en bataille sur la hauteur de Posoritz ; ils y avaient été abandonnés lors de la déroute. Malgré toutes les raisons spécieuses qu'on pouvait alléguer pour cet usage, l'expérience l'a fait abandonner aux Russes.

DE LA CAVALERIE.

S'il ne doit y avoir qu'une seule espèce d'infanterie, les besoins de la guerre réclament plusieurs espèces de cavalerie, et l'inégalité de taille et de force dans les chevaux, en fait d'ailleurs une nécessité. Ainsi on donnera aux hussards et aux dragons, formant la cavalerie légère, les chevaux de 4 pieds 7 pouces à 4 pieds 8 pouces, aux dragons les chevaux de 4 pieds 9 pouces et aux cuirassiers ceux de 10 à 11 pouces. Les dragons et les cuirassiers forment la cavalerie de ligne. Les lanciers, rangés dans la cavalerie légère, ont été mal appréciés d'abord, parce qu'on ne les avait employés qu'aux avant-postes, où ils combattaient individuellement sans avantage ; mais dans les charges en lignes serrées, ils sont, comme on l'a vu depuis, également redoutables à l'infanterie qu'ils peuvent mieux atteindre, et à la

cavalerie armée de sabres qui ne peut rien contre eux.

La cavalerie légère est particulièrement destinée à éclairer l'armée et à protéger ses opérations ; elle doit être soutenue par la cavalerie de ligne et secondée spécialement par les dragons. Les cuirassiers sont peu propres aux avant-gardes et aux arrière-gardes ; il ne faut les employer à ce service que pour les tenir en haleine et les aguerrir si cela est nécessaire.

Toute cavalerie doit être munie d'une arme à feu, et savoir manœuvrer à pied; 3,000 hommes de cavalerie légère ou de cuirassiers ne doivent pas se laisser arrêter par 1,000 hommes d'infanterie postés dans un bois ou dans un terrain impraticable aux chevaux, et 3,000 dragons ne doivent pas hésiter à attaquer 2,000 hommes d'infanterie qui, favorisés par leur position, voudraient les arrêter. C'est pour donner cet avantage à une partie de la cavalerie de ligne que les dragons doivent être armés d'un fusil d'infanterie avec baïonnette, et être équipés de façon à pouvoir manœuvrer à pied sans embarras, ni plus de fatigue que l'infanterie.

Turenne, Vendôme, le prince Eugène de Savoie, faisaient grand cas et usage des dragons. Cette arme s'est couverte de gloire en Italie, en Égypte, en Espagne; dans la campagne de 1806, un préjugé s'est élevé contre elle; les divisions de dragons avaient été destinées l'année précédente à être embarquées

sans chevaux pour l'expédition d'Angleterre, où ils devaient servir à pied jusqu'à ce qu'on pût les monter dans le pays. A cette époque, le général Baraguay-d'Hilliers, leur premier inspecteur, les commandait; il leur fit faire des guêtres et incorpora un grand nombre de recrues qu'il ne fit qu'exercer aux manœuvres d'infanterie. Ce n'était plus des régiments de cavalerie; ils firent une partie de la campagne de 1806, à pied, jusqu'après la bataille d'Iéna, qu'on les monta sur des chevaux de prise de la cavalerie prussienne, les trois quarts hors de service. Ces circonstances leur nuisirent; mais plus tard, et surtout en 1813 et 1814, les divisions de dragons rivalisèrent avec avantage avec les cuirassiers.

La tactique n'est pas moins nécessaire à la cavalerie qu'à l'infanterie, et plus à l'arrière-garde et à l'avant-garde que dans toute autre position. L'art d'un général d'avant-garde ou d'arrière-garde est, sans se compromettre, de couvrir les mouvements du corps d'armée auquel il appartient, de contenir l'ennemi, de le retarder, de l'obliger à mettre trois ou quatre heures pour faire une lieue; la tactique seule donne les moyens d'arriver à ces grands résultats. Ce n'est pas seulement parce que la cavalerie peut aisément gagner de vitesse pour se rallier au corps de bataille, qu'elle facilite beaucoup, par exemple, une retraite lente et méthodique, c'est aussi parce qu'elle peut et doit manœuvrer; les avant-gardes et arrière-gardes ne font pas autre chose;

elles poursuivent et se retirent en échiquier, se forment en plusieurs lignes ou se plient en colonne, opèrent un changement de front avec rapidité pour déborder toute une aile. C'est par la combinaison de toutes ces évolutions, qu'une avant-garde ou une arrière-garde inférieure en nombre, évite les actions trop vives, un engagement général, et cependant retarde l'ennemi assez longtemps pour permettre à l'armée d'arriver, à l'infanterie de se déployer, au général en chef de faire des dispositions, aux bagages, aux parcs de filer. Il faut donc que la cavalerie soit organisée en brigades, en divisions, comme l'infanterie, ayant pour élément l'escadron, qui, pour la facilité des manœuvres, doit être d'une centaine d'hommes environ.

L'avant-garde ne tient pas toujours la tête de la colonne dans une marche de flanc, elle est employée à s'emparer des positions propres à couvrir le mouvement qu'on exécute.

La force et la composition des avant-gardes et arrière-gardes se règlent d'après la nature du terrain, et la position où on se trouve à l'égard de l'ennemi. En général il faut qu'elles soient composées d'une bonne cavalerie légère, soutenue par une bonne réserve de cavalerie de ligne, et d'excellents bataillons d'infanterie ainsi que de bonnes batteries, et puisque leur devoir ne consiste pas, comme l'on voit, simplement à s'avancer ou à reculer, il faut que ces troupes soient bien instruites, que les officiers

généraux, les officiers et les soldats connaissent également la tactique, chacun selon le besoin de son grade (1).

Il est important aussi d'avoir, indépendamment des brigades de cavalerie légère, des corps isolés de flanqueurs pour lesquels on utiliserait les chevaux au-dessous de 4 pieds 7 pouces et qui seraient destinés non-seulement à éclairer au loin les flancs de l'armée, mais à inquiéter l'ennemi sur ses communications, à intercepter ses courriers, à enlever ses postes et ses convois, ou à le forcer au moins à protéger les uns et les autres par de forts détachements, à menacer ou détruire ses magasins. Ils seront chargés de répandre, selon les circonstances, des nouvelles propres à rassurer ou à inquiéter; en paraissant inopinément sur divers points, de manière qu'on ne puisse pas apprécier leur force, ni juger si ce sont des corps irréguliers ou des corps d'avant-garde. Leurs opérations devront comprendre en un mot toutes celles de la petite guerre qui exigent vigilance, secret, énergie et promptitude.

---

(1) On doit choisir les officiers destinés à commander les avant-postes ou les troupes légères parmi ceux qui ont fait leurs études sur le terrain, et séjourné un certain temps dans les grades subalternes. Il faut pour ce service des officiers connaissant le mécanisme du métier des armes, lequel ne s'acquiert bien qu'en présence de l'ennemi, et particulièrement dans les grand'gardes.

(*Le maréchal Gouvion Saint-Cyr.*)

Cette cavalerie serait à notre armée ce que sont les Cosaques aux Russes ; du reste les Cosaques, pas plus que l'insurrection hongroise, n'ont jamais formé les avant-gardes des armées russes ou autrichiennes, parce que, qui dit arrière-garde ou avant-garde dit troupes qui manœuvrent. Si les troupes légères du temps de Marie-Thérèse se sont rendues redoutables, c'était par leur bonne organisation et surtout par leur grand nombre. Les Russes estimaient autant un régiment de Cosaques instruits que trois régiments de Cosaques irréguliers. Tout est méprisable dans ces troupes, si ce n'est le Cosaque lui-même qui est fort adroit, fin, bon cavalier, infatigable ; il est né à cheval, il est dans la plaine ce qu'est le Bedouin dans le désert.

Pour n'avoir rien à craindre, dans une marche, de cette cavalerie irrégulière, lorsqu'elle est très-nombreuse, il suffit d'adopter l'ordre prescrit par l'Empereur en partant de Viazma le 2 novembre 1812 : « Il est important, Prince, mandait Berthier « au maréchal Davoust, de changer la manière avec « laquelle on marche devant l'ennemi qui a une si « grande quantité de Cosaques. Il faut marcher « comme nous marchions en Égypte, c'est-à-dire « sur autant de files que le chemin le permet, les « bagages au milieu, un demi-bataillon en tête, un « demi-bataillon en queue, des bataillons sur les « flancs, de manière qu'en faisant front il y ait du « feu partout. Il n'y a pas d'inconvénient à ce que

« ces bataillons soient à quelque distance les uns des « autres, mettant quelques pièces de canon entre « eux sur les flancs. »

Dans la cavalerie en général, ce n'est pas seulement la vélocité qui assure son succès, c'est l'ordre, l'ensemble, le bon emploi de ses réserves : Ainsi en Égypte deux Mamelucks tenaient tête à trois cavaliers français, parce qu'ils étaient mieux armés et mieux montés, mais 100 cavaliers français ne craignaient pas 100 Mamelucks ; 300 étaient vainqueurs d'un pareil nombre, 1,000 en battaient 1.500, et tant est grande l'influence de la tactique, de l'ordre et des évolutions. Les généraux de cavalerie Murat, Leclerc, Lassalle, se présentaient aux Mamelucks sur plusieurs lignes ; lorsque ceux-ci étaient sur le point de déborder la première, la seconde se portait à son secours par la droite et par la gauche ; les Mamelucks s'arrêtaient alors et convergeaient pour tourner les ailes de cette nouvelle ligne ; c'était le moment qu'on saisissait pour les charger et les rompre.

On a proposé de faire servir la cavalerie, dans certaines circonstances, à transporter de l'infanterie d'un point à un autre. Nul doute que la cavalerie, en se sacrifiant, peut transporter en croupe des fantassins qu'on a intérêt à faire arriver promptement dans une position donnée ; mais exiger ce moyen en principe est absurde. Une division de 2,000 dragons qui se porte rapidement sur un point avec 1,500 chevaux, par exemple de cavalerie légère,

peut mettre pied à terre pour y défendre un pont, la tête d'un défilé, une hauteur et attendre l'arrivée de l'infanterie. Il n'est donc pas nécessaire de recourir à un moyen qui ruinerait bientôt la cavalerie.

Quant à la proportion des trois espèces de cavalerie, elle peut être réglée ainsi : Soit un corps d'armée de 28,000 hommes d'infanterie devant agir en Allemagne, il devra avoir en cavalerie le quart de son effectif ou 7,000 chevaux dont 3,400 lanciers, chasseurs, 1,800 dragons et 1,800 cuirassiers.

PROJETS D'ORGANISATION A LA PAIX.

Napoléon, à la paix, devait organiser ses forces militaires d'après les bases suivantes : Les lois de la conscription ne devaient plus désigner pour le recrutement de l'armée que les jeunes gens qui entraient dans leur vingtième année, et la durée du service devait être de dix ans, sauf à donner des congés avec obligation de rejoindre en temps de guerre, à tous ceux qui, âgés de plus de vingt-cinq ans auraient servi cinq années révolues. Comme c'est de trente à cinquante que l'homme est dans toute sa force et que c'est l'âge le plus favorable pour faire la guerre, il aurait fallu encourager par tous les moyens les soldats à rester sous les drapeaux ; ce que l'on obtiendra en faisant une grande estime des vieux soldats ; en les distinguant en trois classes, et donnant,

par exemple, 5 sols par jour de chevrons à la 3e, 7 sols à la 2e, 10 sols à la 1re, 15 sols aux caporaux, 30 sols aux sergents.

L'empire contenant plus de 40 millions de population, devait être divisé en 40 arrondissements, destinés à fournir 40 divisions d'infanterie de 12 bataillons de 800 hommes chacun, total 384 mille hommes. On eût remédié à la crainte de l'esprit de fédéralisme, en ayant soin que les officiers et la moitié des sous-officiers fussent étrangers à l'arrondissement. Il y aurait eu 20 divisions de cavalerie de 30 escadrons chacune, chaque escadron de 120 hommes, total 72,000 chevaux; sur ces 20 divisions, 8 eussent été de cavalerie légère, 6 de dragons, 6 de cuirassiers. L'artillerie aurait eu 80 escadrons de 500 hommes chacun, servant en tout 160 batteries de 8 bouches à feu chacune. Les troupes du génie devaient compter 8 bataillons; le train des équipages autant. De nombreuses compagnies de canonniers sédentaires eussent été destinées en temps de guerre, à défendre, concurremment avec les gardes nationales, les places fortes et les côtes de l'empire.

Un bon général, de bons cadres, une bonne organisation, une bonne instruction, une bonne et forte discipline, font de bonnes troupes, indépendamment de la cause pour laquelle elles se battent. Ainsi les Suisses au service de France, d'Espagne, des princes d'Italie, étaient passionnés pour leur cause. Les troupes du grand Frédéric, composées

en grande partie d'étrangers, étaient passionnées pour sa cause. Il est cependant vrai que le fanatisme, l'amour de la patrie, la gloire nationale, peuvent inspirer les jeunes troupes avec avantage, comme on l'a vu en 1813; l'armée en principe doit être nationale (1).

---

(1) Dumouriez écrivait à Custines en 1792 « ... La disposition « que vous proposez de lever des troupes stipendiaires allemandes « a de très-grands avantages, tant que nous serons victorieux, « parce qu'elle diminue le déficit que la guerre occasionnera né- « cessairement dans notre population; mais si les affaires tour- « naient à notre désavantage, ces mêmes stipendiaires nous tom- « beraient sur le corps. Ce sont les légions de la Germanie qui ont « détruit l'empire romain. »

CHAPITRE VI.

De l'honneur des armes.

Au commencement d'une guerre, on doit bien méditer, s'il est plus avantageux de s'avancer que de rester sur la défensive, mais une fois qu'on a adopté l'offensive, il faut la soutenir jusqu'à la dernière extrémité, sous peine de compromettre l'honneur et la réputation des armes, cet élément de puissance que rien ne peut remplacer. Les retraites en général, sont d'ailleurs plus désastreuses, coûtent plus d'hommes et de matériel que les affaires les plus sanglantes, avec cette différence que dans une bataille, l'ennemi perd à peu près autant que vous; tandis que dans une retraite, vous faites seul des pertes. C'est ainsi que le maréchal de Contades, en 1759, après Minden, perdit par sa retraite prématurée sur la Lahn, non-seulement l'honneur des armes et le moral de

ses soldats, mais plus de monde que ne lui eussent coûté deux batailles qui lui auraient offert de nouvelles chances de succès, et dans lesquelles il eût au moins fait partager ses pertes à l'ennemi.

Une retraite ne fait souvent qu'ajourner la difficulté ; menacé par des forces supérieures, un général de tête et de cœur paiera d'audace et marchera à l'ennemi, qui, méditant une attaque dans une supposition qui ne se vérifie pas, sera déconcerté et contraint de changer ses dispositions. De cette irrésolution subite de l'ennemi naîtront des chances favorables, qui permettront au moins à ce général de prendre une bonne position militaire susceptible d'être retranchée en peu d'heures.

BELLE CONDUITE DE TURENNE EN 1653 ET 1656.

C'est ainsi qu'agit Turenne en 1653 : surpris par l'armée espagnole dans une mauvaise position à Mont-Saint-Quentin, en avant de la Somme près de Péronne, il eût pu se couvrir par cette rivière en la passant à Péronne même dont il n'était éloigné que d'une demi-lieue. Voilà quelle eût été la première pensée d'un général ordinaire ; mais que fût-il arrivé ?... L'ennemi eût passé la Somme sur ses traces; il eût fallu rester en position et risquer alors une affaire pour l'arrêter. Cependant ce mouvement de retraite eût découragé ses troupes et accru la confiance des Espagnols ; au lieu de cela Turenne or-

donna de marcher en avant et de prendre une position préférable à celle qu'il occupait. Cette démarche audacieuse déconcerta l'ennemi, dont les mouvements étaient calculés dans la supposition que le général français occupait le Mont-Saint-Quentin, et fit gagner à Turenne la nuit dont il profita pour se couvrir de retranchements qui, ajoutant à la force de sa nouvelle position près de Buires, obligèrent l'ennemi à renoncer à ses projets d'attaque.

Ce fut encore la bonne contenance de Turenne, en 1656, qui rétablit nos affaires à la suite du désastre du maréchal de Laferté sous les murs de Valenciennes. Après la levée du siége, Turenne, qui y commandait un des quartiers, prit position au Quesnoy avec ce qu'il avait de forces sous la main, et là, quoique bien inférieur à l'ennemi, et dans un camp qu'il n'avait pu convenablement retrancher faute d'outils, il attendit bravement d'être rejoint par les restes de l'armée du maréchal de Laferté. Il fut le seul de ses officiers, de l'opinion de ne pas se retirer au delà du Quesnoy; c'est qu'il avait plus de talent qu'eux; c'est que les hommes ne pensent qu'à éviter un danger présent, sans s'embarrasser de l'influence que leur conduite peut avoir sur les événements ultérieurs, et sans réfléchir qu'ils ne font souvent que reculer une catastrophe qu'ils pouvaient détourner tout à fait d'eux, en payant d'audace. Ainsi que fût-il arrivé si Turenne eût suivi l'avis de la majorité? Ce capitaine n'eût pu rallier l'armée

du maréchal de Laferté; une retraite précipitée eût intimidé ses divers corps, qui eussent été écrasés par un ennemi devenu d'autant plus entreprenant que les Français lui auraient paru plus craintifs.

La gloire et l'honneur des armes est la première chose qu'un général qui livre bataille doit considérer : le salut et la conservation des hommes n'est que secondaire; mais c'est aussi dans cette audace, dans cette opiniâtreté que se trouvent le salut et la conservation du plus grand nombre. Tels étaient les principes des Condé et des Turenne, témoin la bataille de Nordlingen.

BATAILLE DE NORDLINGEN.

Merci, à Nordlingeu, occupait une forte position en arrière de cette ville, couvrant Donauwerth, sa droite appuyée à la Warnitz, sa gauche à l'Eger et son centre au village d'Allerheim. Attaquer un ennemi nombreux dans une pareille position, avec une armée composée presqu'en totalité de cavalerie, ayant peu d'artillerie, était une faute, puisqu'en principe, il faut avoir 80 chances sur 100 pour livrer bataille. L'attaque seule du village, dont les maisons ainsi que l'église et le cimetière étaient crénelés et défendus par une bonne infanterie, était une grande affaire, et dans laquelle Condé devait échouer faute d'artillerie suffisante et surtout d'obusiers. Aussi, malgré tous les efforts et la mort de Merci, les

Français étaient sur le point de perdre la bataille; leur centre et leur droite étaient enfoncés et en partie détruits, lorsque le prince de Condé, se portant à la gauche où commandait Turenne, lui proposa de prendre audacieusement l'offensive: tous deux marchèrent sur l'aile droite des impériaux, l'enfoncèrent et s'emparèrent de la batterie de position qui protégeait cette aile. Turenne exécuta alors un changement de front, la gauche en avant, de manière que sa droite touchait à Allerheim. Jean-de-Vert qui avait remplacé Merci, accourut à la gauche pour arrêter Turenne, mais au lieu de traverser diagonalement la plaine laissant Allerheim à sa droite, pour tomber sur les derrières de notre cavalerie engagée avec l'aile droite autrichienne, il fit, pour venir attaquer Turenne, un crochet qui le retarda d'une demi-heure. Tel est le sort des batailles qu'elles dépendent souvent du plus petit incident; ce retard favorisa la persévérance des généraux français; l'infanterie bavaroise qui occupait Allerheim, menacée d'être cernée par Turenne, désespérant d'être soutenue par Jean-de-Vert, et démoralisée d'ailleurs par la nouvelle de la mort de Merci, capitula; dès lors la victoire nous fut assurée.

Condé a mérité ce succès par l'opiniâtreté et la rare intrépidité qui lui ont conseillé, après avoir perdu son centre et sa droite, de recommencer le combat avec sa gauche, la seule troupe qui lui restait. Des observateurs d'un esprit ordinaire diront qu'il

eût dû se servir de l'aile qui lui restait encore intacte pour opérer sa retraite et ne pas jouer son va-tout. Mais avec de tels principes, un général est certain de manquer toutes les occasions de succès et d'être constamment battu. C'est ainsi qu'ont raisonné le comte de Clermont à Crevelt, le maréchal de Contades à Minden, le prince de Soubise à Wilhelmstal. La conduite de Condé est donc à imiter; elle est conforme aux règles et aux mœurs des véritables guerriers; s'il eut tort de livrer bataille dans la position qu'occupait Merci, il fit bien de ne jamais désespérer tant qu'il lui restait des braves aux drapeaux; car, quand même il se fût mis en retraite avec le corps de Turenne, avant d'arriver au Rhin, il eût tout perdu. Avant de livrer bataille comme avant d'entamer une guerre, il faut bien peser toutes les chances; mais une fois qu'elle est résolue, on doit vaincre ou périr, et les aigles françaises ne doivent se reployer que lorsque toutes ont fait également leurs derniers efforts (1).

Napoléon, à l'exemple de tous les grands capitaines de l'antiquité et des temps modernes, tint pour sacré ce devoir de maintenir en toute constance l'honneur et la réputation des armes. Depuis le jour où, devant Toulon, il blâma si énergiquement celui

(1) Ce sont les expressions textuelles de la remontrance que l'Empereur adressa au roi Joseph après la bataille de Talaveyra.

qui avait empêché que l'attaque du fort Mulgrave, commencée spontanément par un bataillon de la Côte-d'Or, ne fût poussée à fond, jamais il ne fit, qu'à la dernière extrémité, de pas rétrograde qui pût compromettre cette réputation des armes (1).

Un corollaire du principe précédent défend à un général de faire poser les armes à ses soldats, en vertu d'une capitulation particulière, dans une autre position que celle où ils forment la garnison d'une place forte. Il n'est presque pas de bataille où quelques compagnies de voltigeurs ou de grenadiers, souvent quelques bataillons, ne soient momentanément cernés dans des maisons, des cimetières ou des bois. Le capitaine ou le chef de bataillon qui, une fois le fait constaté qu'il est cerné, ferait sa capitulation, trahirait la patrie et l'honneur. Il n'est presque pas de batailles, témoin celle de Nordlingen, où la conduite tenue dans des circonstances analogues n'ait décidé de la victoire, où un maréchal de camp, un lieutenant-général est à une armée ce qu'un chef de bataillon ou un colonel est à une division; les capitulations faites par des corps d'armée cernés, soit pendant une bataille, soit pendant une campagne active, sont un contrat dont toutes les clauses avantageuses sont en faveur des individus qui con-

(1) Napoléon rendait proverbialement sa pensée au sujet des retraites en disant : « Quand le vin est tiré, il faut le boire. »

tractent et dont toutes les clauses onéreuses sont pour les autres soldats. Il n'est qu'une seule manière honorable d'être fait prisonnier de guerre, c'est d'être pris isolément les armes à la main et quand on ne peut plus s'en servir. Que doit donc faire un général qui est cerné par des forces supérieures?... Nous ne saurions faire d'autre réponse que celle du vieil Horace : Dans une situation extraordinaire, il faut une résolution extraordinaire ; plus la résistance sera opiniâtre et plus on aura de chances d'être secouru ou de percer. Que de choses qui paraissaient impossibles, ont été faites par des hommes résolus, n'ayant plus d'autre ressource que la mort !

Mais, dira-t-on, un général cerné loin de son armée par des forces supérieures, et ayant soutenu un combat très-opiniâtre, ne peut-il pas être autorisé à disloquer son armée la nuit, en confiant à chaque individu son propre salut, et en indiquant un point de ralliement plus ou moins éloigné ? Cette question peut être douteuse ; mais toutefois, il est certain qu'un général qui prendrait un tel parti dans une situation désespérée, sauverait les trois quarts de son monde, et ce qui est au moins aussi important se sauverait du déshonneur de remettre ses armes et ses drapeaux.

DES CAPITULATIONS DES PLACES FORTES.

Les principes de la guerre autorisent, il est vrai,

le gouverneur d'une place forte à poser les armes lorsqu'il manque de vivres, que les défenses de la place sont ruinées et qu'il a soutenu plusieurs assauts. En effet une place est une machine de guerre qui forme un tout, qui a un rôle, une destination prescrite, déterminée et connue; un petit nombre d'hommes, protégé par cette fortification, se défend, arrête l'ennemi, et conserve le dépôt qui lui est confié contre les attaques d'un grand nombre. Mais lorsque ces fortifications sont détruites, qu'elles n'offrent plus de protection à la garnison, il est juste, raisonnable, d'autoriser le commandant à faire ce qu'il juge le plus propre à l'intérêt de sa troupe. Une conduite contraire serait sans but et aurait en outre l'inconvénient d'exposer la population de toute une cité, vieillards, femmes et enfants. Au moment où une place est investie, le prince et le général en chef, chargés de la défense de la frontière qu'elle protége, savent que cette place ne peut arrêter l'ennemi que pendant un certain temps, et que, ce temps écoulé, les défenses détruites, la garnison posera les armes (1).

---

(1) Un décret impérial du 24 décembre 1811 condamne à la peine capitale tout commandant qui livre sa place sans avoir forcé l'assiégeant à passer par les travaux lents et successifs des siéges, et avant d'avoir repoussé au moins un assaut au corps de la place sur des brèches praticables. Dans la capitulation on ne doit jamais se séparer de ses officiers ni de ses troupes.

Tous les peuples civilisés ont été d'accord sur cet objet, et il n'y a jamais eu de discussion que sur le plus ou moins de défense qu'a fait un gouverneur avant de capituler. Il est vrai qu'il est des généraux qui pensent qu'un gouverneur ne doit jamais se rendre; mais à la dernière extrémité, faire sauter les fortifications, et se faire jour, de nuit, au travers de l'armée assiégeante; ou si la première de ces deux choses n'est pas faisable, sortir du moins avec sa garnison et sauver ses hommes. C'est ainsi que le gouverneur de Bergues ne pouvant obtenir de Turenne, qui assiégeait la place, une capitulation honorable, ordonna à la garnison de se disloquer : chacun marcha pour son compte au milieu de la nuit et les 5/6[e] de ces braves parvinrent de la sorte à rejoindre l'armée. Pourquoi l'exemple d'une aussi généreuse détermination ne fut-il pas suivi en 1813, lorsqu'il fut question de rendre la place de Dresde? Il est juste de dire que l'opinion de capituler ne fut pas unanime dans la garnison; plusieurs généraux proposèrent dans le conseil un parti vigoureux : il ne s'agissait rien moins que de sortir de Dresde avec l'élite de la garnison, de descendre l'Elbe en débloquant successivement Torgau où se trouvait 25,000 hommes, Wittemberg où il y en avait 5,000, Magdebourg qui en comptait 20,000, et d'arriver à Hambourg où s'en trouvait 30,000; alors avec cette armée d'environ 80,000 hommes, agglomérée de la sorte, on fût rentré en France en marchant sur le ventre de l'en-

nemi, ou bien encore on l'eût contraint de rétrograder en manœuvrant sur ses derrières. On eût paralysé les grandes levées en masse qui sont venues, en 1814, écraser nos vieilles bandes; et eût-on été malheureux, l'issue n'eût pas été plus funeste que la capitulation (1). Cet avis fut fortement soutenu par le comte de Lobau, les généraux Teste, Mouton-Duvernet et autres. La détermination était grande, digne de notre gloire, tout à fait en harmonie avec nos actes passés, et c'était l'intention de l'Empereur, qui expédia à cet effet des ordres qui ne purent parvenir. Le désespoir de se rendre était tel, qu'une partie de l'armée suggéra au chef de l'opposition, de se saisir du commandement; mais le respect à la discipline l'emporta chez lui sur l'ardeur de combattre; toutefois ce ne fut pas sans s'exprimer avec la dernière violence, dans le conseil où l'on assure que, dans son intrépide indignation, il s'emporta au point de s'écrier au général en chef: «l'Empereur me dira

(1) Il était arrêté dans le plan de coalition contre la France qu'au fur et à mesure des offres de capitulation de chacune de nos nombreuses garnisons, on la lui accorderait belle et honorable, qu'aucune ne serait exécutée : Celle de Dresde fut violée sous le prétexte que le comte de Lobau avait protesté contre, et la garnison qui, aux termes de la capitulation, devait se retirer sur le Rhin, fut à une journée de marche de Dresde, disloquée et dirigée sur la Bohème ; plus tard la capitulation de Dantzig avec Rapp fut déclinée sous le prétexte atrocement faux que la garnison de Dresde avait repris du service, sitôt son arrivée à Strasbourg.

« que j'aurais dû, le pistolet au poing, me saisir « du commandement. »

DES LIMITES DE L'OBÉISSANCE PASSIVE.

C'est ici le cas d'examiner quels sont les cas où un officier peut déroger au grand principe de l'obéissance passive et où il est même de son devoir de désobéir.

De ce que l'on ne peut, sans perdre l'esprit militaire d'une nation, autoriser les capitulations en rase campagne, on conclut qu'un général, au pouvoir de l'ennemi ou au moment où il traite avec lui, n'a plus d'ordre à donner; celui qui lui obéit est criminel. Les Romains désavouèrent la capitulation faite avec les Samnites; ils refusèrent d'échanger les prisonniers, de les racheter. Ce peuple avait l'instinct de tout ce qui est grand; ce n'est pas sans raison qu'il a conquis le monde.

L'obéissance passive fut, par exemple, une faute capitale dans l'affaire de Baylen. A la fin du combat et lorsque Dupont traitait déjà d'une capitulation, le général Vedel, accouru de la Caroline avec sa division, était en mesure de seconder un généreux désespoir de Dupont qui aurait été résolu à renouveler ses attaques, et à marcher tête baissée sur Baylen, en sacrifiant ses bagages et son artillerie; déjà même, il avait lancé ses troupes sur l'ennemi pour se faire jour jusqu'à Dupont, lorsqu'un aide de

camp de ce dernier, accompagné de deux officiers espagnols, lui remet au milieu du feu l'ordre écrit de ne rien entreprendre parce qu'on traite d'un armistice. La négociation traînait en longueur : Vedel croit au moins devoir se retirer sur la Sierra-Morena, et couvrir Madrid, mais bientôt un nouvel ordre de Dupont lui prescrit de s'arrêter. Trop fidèle aux règles de la subordination, Vedel obéit et reçoit dans la nuit la convention qui lui apprend que les troupes du général en chef sont prisonnières de guerre, et que sa division, forte de 9,000 hommes, sera désarmée et évacuera l'Andalousie. Vedel se soumet aveuglément à cet ordre, mais bientôt victimes de cette obéissance passive, ses troupes eurent le même sort que celles de Dupont et allèrent expier sur les pontons de l'Angleterre la faute ou plutôt le crime de leurs généraux (1).

L'obéissance passive souffre encore d'autre exception. Un général en chef n'est pas à couvert par un ordre d'un ministre ou d'un prince éloigné du

---

(1) L'affaire de Baylen détermina Napoléon à rédiger en 1812 un décret impérial daté du 1er mai, par lequel il est défendu à tout commandant de troupe armée, quel que soit son grade, de traiter en rase campagne d'aucune capitulation par écrit ou verbale, et qui déclare déshonorante, criminelle et entraînant la peine capitale, toute capitulation de ce genre, dont le résultat serait de faire poser les armes.

champ d'opérations et ne connaissant pas le dernier état des choses. On peut aussi affirmer que tout général en chef, qui se charge d'exécuter un plan qu'il trouve mauvais et désastreux, est criminel ; il doit représenter, insister pour qu'il soit changé, enfin donner sa démission plutôt que d'être l'instrument de la ruine des siens. Tout général qui, en conséquence d'ordres supérieurs, livre une bataille, ayant la certitude ou au moins de grandes probabilités de la perdre est également criminel. Un général en chef étant le premier officier de la hiérarchie militaire, doit seulement se conformer en âme et conscience aux instructions qu'il reçoit d'un ministre ou d'un prince, et il ne doit jamais regarder ces instructions comme des ordres militaires, exigeant une obéissance passive. Ajoutons qu'un ordre militaire même n'exige cette obéissance d'un officier quelconque, que lorsqu'il est donné par un supérieur qui, se trouvant présent au moment où il le donne, a connaissance de l'état des choses, pour écouter les objections et donner des explications à celui qui doit exécuter l'ordre. Ainsi un bataillon est laissé dans une position difficile pour sauver l'armée ; mais le commandant de ce bataillon en reçoit l'ordre positif de son chef, qui est présent au moment où il le donne, qui répond à toutes les objections, s'il y en a de raisonnables à faire, c'est un ordre en règle et auquel on doit une obéissance passive.

C'est d'après ce principe « qu'un général ne doit

« à aucun prix se charger de l'exécution d'un plan « qu'il juge mauvais ou désastreux » que Napoléon agit, lorsque le Directoire, enivré par ses succès en Lombardie, voulut diviser en deux l'armée d'Italie; Napoléon avec 20,000 hommes devait passer le Pô, marcher sur Rome et Naples, tandis que Kellermann avec le reste de l'armée commanderait sur la rive gauche du Pô et couvrirait le siége de Mantoue. Napoléon, à cette nouvelle, envoya sa démission, se refusant à être l'instrument de la perte de l'armée d'Italie et de ses frères d'armes; il dit que tous les hommes qui s'enfonceraient dans le fond de la presqu'île seraient perdus; que l'armée principale confiée à Kellermann serait insuffisante pour se maintenir, et serait obligée de repasser les Alpes en peu de semaines... Le Directoire ouvrit les yeux et rapporta ses mesures. Si cependant Napoléon eût mis à exécution l'ordre de son gouvernement, l'Italie et l'armée eussent été perdues : il n'eût fait qu'obéir à des ordres supérieurs, sans doute, mais il n'en eût pas moins été coupable.

CHAPITRE VII.

De la guerre défensive ; des places et des capitales fortifiées.

Défendre une frontière n'est point interdire à l'ennemi d'y pénétrer sur quelques points, c'est l'empêcher, en dernier résultat, de former un établissement solide dans le pays.

On peut être réduit à la défensive, ou par une très-grande infériorité numérique, ou parce que les troupes que l'on a à opposer à celles de l'ennemi ne sont pas encore aguerries et disciplinées, et que leurs dispositions morales n'offrent pas assez de garantie pour agir offensivement. Dans ce dernier cas, le devoir d'un général d'armée est de se borner à une guerre de positions et de chicanes, jusqu'à ce que le temps, quelques succès ou circonstances heureuses aient donné aux soldats la confiance et l'ardeur

DES DIFFÉRENTES MANIÈRES DE COUVRIR UNE CAPITALE.

Ici se présente naturellement cette question : faut-il défendre une capitale en la couvrant directement ou en s'enfermant dans un camp retranché sur les derrières?... Le premier parti est le plus sûr, il permet de défendre le passage des rivières, les défilés, de se créer même des positions de campagne, de se renforcer de toutes les troupes de l'intérieur, dans le temps que l'ennemi s'affaiblit insensiblement. Ce serait un mauvais parti que celui de se laisser enfermer dans un camp retranché; on courrait risque d'y être forcé, d'y être au moins bloqué, et d'être réduit à se faire jour l'épée à la main, pour se procurer du pain, des fourrages, etc. Il reste un troisième parti, celui de manœuvrer sans se laisser acculer à la capitale que l'on veut défendre, ni renfermer dans un camp retranché sur les derrières. Il faut pour cela une bonne armée, de bons officiers généraux et un chef capable. En général, l'idée de couvrir une capitale ou un point quelconque par des marches de flanc comporte avec elle la nécessité de détachement et les inconvénients attachés à toute dissémination devant une armée supérieure qui, alors, fait suivre ce détachement par un détachement plus fort qui le contraint à évacuer la capitale, si elle n'est pas fortifiée. Après l'affaire de Smolensk, en 1812, l'armée française marchant droit

sur Moscou, le général Kutusow couvrit cette ville par des mouvements successifs jusqu'à ce qu'arrivé au camp retranché de Mojaïsk, il tint ferme et accepta la bataille; l'ayant perdue, il continua sa marche et traversa la capitale qui tomba au pouvoir du vainqueur. S'il se fût retiré dans la direction de Kiow par une marche de flanc, il eût attiré l'armée française; mais il eût fallu alors couvrir Moscou par un détachement, et rien n'empêchait le général français de faire suivre ce détachement par un autre supérieur.

DU RÔLE DES FORTERESSES DANS LA GUERRE DÉFENSIVE.

Dans la guerre offensive, les forteresses servent à constituer les bases et les lignes d'opérations; dans la guerre défensive, elles jouent un rôle non moins important. Seules elles ne peuvent, il est vrai, fermer une frontière; mais celle-ci, étant fortifiée par des places de diverses grandeurs, donne protection à une armée inférieure contre une armée supérieure; elle lui procure un champ d'opérations plus favorable pour se maintenir et empêcher l'armée ennemie d'avancer et des occasions de l'attaquer avec avantage; enfin elle lui fournit les moyens de gagner du temps pour permettre à ses secours d'arriver. Les places fortes ont d'ailleurs des objets spéciaux, comme de couvrir des écluses, étendre des inondations, ou fermer les débouchés importants

entre de grandes forêts ou des montagnes. Lors des revers de Louis XIV, le système de places fortes établies par Vauban sur la frontière de Flandre, sauva la capitale. Le prince Eugène de Savoie perdit une campagne à prendre Lille. Le siége de Landrecies offrit l'occasion à Villars de faire changer la fortune. Cent ans après, en 1793, lors de la défection de Dumouriez, les places de Flandre sauvèrent de nouveau Paris; les coalisés perdirent une campagne à prendre Condé, Valenciennes, Le Quesnoy et Landrecies. Nos lignes de forteresses du Nord et de l'Est auraient, sans la trahison, rendu le même service en 1814. Les alliés, qui violèrent le territoire de la Suisse, s'engagèrent dans les défilés du Jura pour éviter les places, et même en les tournant ainsi, il leur fallut, pour les bloquer, s'affaiblir d'un nombre d'hommes supérieur au total des garnisons. Lorsque Napoléon passa la Marne et manœuvra sur les derrières de l'armée ennemie, si Paris n'eût pas été lâchement livré aux alliés, les places de l'Alsace et de la Lorraine allaient jouer un grand rôle; l'armée de Schwartzemberg aurait été obligée de se jeter entre elles, ce qui eût donné lieu à de grands événements. En 1815, nos places fortes eussent été également d'une grande utilité; l'armée anglo-prussienne n'eût pas osé passer la Somme avant l'arrivée des armées austro-russes sur la Marne, sans les événements politiques de la capitale, et l'on peut assurer que celles des places qui restè-

rent fidèles, ont influé sur les conditions des traités et sur la conduite des rois coalisés en 1814 et 1815.

Les places fortes actuelles, étant une source de dépenses considérables pour un État, on a proposé des places mixtes de terre; mais outre que ces dernières ne seraient jamais à l'abri d'un coup de main, que de temps ne faudrait-il pas pour y bâtir des abris, pour mettre les magasins de l'armée à l'épreuve des obus et des bombes? Ces ouvrages de campagne, à moins d'être couverts par des inondations, exigeraient des garnisons énormes; tandis qu'avec le système de villes fortifiées, les garnisons peuvent et doivent être tirées de la population, pour ne pas affaiblir l'armée active, et la défense des places fortes devient la plus belle prérogative de la garde nationale. On avait construit un grand nombre de ces places mixtes dans la guerre de Hanovre, en 1758 et 1763, pour servir de bases d'opérations et de points d'appui aux armées françaises qui furent aussitôt affaiblies par les garnisons qu'il fallut mettre dans ces places; ce qui ne fit que rendre plus faciles et plus éclatants les succès du prince Ferdinand de Brunswick.

DE LA NÉCESSITÉ DE FORTIFIER LES CAPITALES.

En général dans les guerres d'invasion, les capitales sont des points décisifs auxquels on vise, et l'on ne peut se dissimuler que, quelle que soit la situation

intérieure d'un empire, l'occupation de la capitale ne porte un coup fatal à sa puissance réelle et à sa puissance d'opinion. C'est donc la plus grande des contradictions et des inconséquences que de laisser un point si important sans défense immédiate. Aux époques de malheur et de grandes calamités, les États manquent souvent de soldats, mais jamais d'hommes pour leur défense intérieure. 50,000 gardes nationaux, 2 à 3,000 canonniers défendront une capitale fortifiée contre une armée de 300,000 hommes ; ces 50,000 hommes en rase campagne, s'ils ne sont pas des soldats faits et commandés par des officiers expérimentés, seront mis en déroute par une charge de quelques milliers de chevaux.

Si, en 1805, Vienne eût été fortifiée, la bataille d'Ulm n'eût pas décidé de l'issue de la guerre. Le corps d'armée de Kutusow y aurait attendu les autres corps de l'armée russe, déjà à Olmütz, et celle du prince Charles venant d'Italie. De même en 1805, ce prince, battu à Eckmühl et obligé de faire sa retraite par la rive gauche du Danube, aurait eu le temps d'arriver à Vienne et de s'y réunir au corps du général Hiller et de l'archiduc Jean.

Si Berlin avait été fortifié en 1806, l'armée prussienne, battue à Iéna, s'y fût ralliée, et l'armée russe l'y eût rejointe.

Si, en 1808, Madrid avait été une place forte (1),

(1) Dans les temps ordinaires, de toutes les capitales de l'Eu-

l'armée française après les victoires d'Espinosa, de Tudela et de Somo Sierra, qui avaient dispersé une partie des forces organisées des Espagnols, n'eût pas marché sur cette capitale, en laissant derrière Salamanque et Valladolid l'armée anglaise de Moore et celle de la Romana. Ces deux armées se furent réunies, sous les fortifications de Madrid, à l'armée d'Aragon et de Valence.

Si Moscou eût été fortifié, Kutusow eût campé sur ses remparts et l'investissement en eût été impossible; en sorte que, sans recourir au parti inouï de brûler cette capitale, les Russes faisaient échouer notre expédition.

CAMPAGNE DE 1814.

Jadis Paris avait dû, dix à douze fois, son salut à ses murailles; si cette capitale, en 1814, eût été une place forte capable de résister seulement huit jours, quelle influence cela n'aurait-il pas eu sur les événements du monde! A cette époque, le plan de campagne de l'ennemi ne fut qu'une espèce de houra général sur Paris. Négligeant toutes les places de

---

rope, Madrid est celle dont l'influence morale est la plus faible par plusieurs raisons, mais surtout à cause de cette division ancienne de l'Espagne en vingt et plus de royaumes ou principautés, division subsistante et vivante dans les mœurs espagnoles.

Flandre et celles des Ardennes, Mézières, Rocroy, Philippeville, Givet, Charlemont, l'armée dite du Nord, formée de quatre divisions russes, s'avança par des chemins impraticables sur Avesnes et Rhetel, négligeant pareillement les places de la Meuse; l'armée dite de Silésie, aux ordres de Blücher, marchait sur Bar-le-Duc. Cette armée de 60,000 hommes avait passé le Rhin près de Mayence, qu'elle avait masqué avec une seule division. Une autre masse des coalisés, sous Wittgenstein, avait passé à Brisach, et s'acheminait à travers les Vosges; enfin l'armée de Schwartzemberg, forte de 100,000 hommes, venant par Bâle, marchait vers Langres et Chaumont, tandis que le corps autrichien de Bubna occupait Bourg et menaçait Lyon.

Aux différentes masses des coalisés, destinés à marcher sur Paris et fortes ensemble de 250,000 hommes, Napoléon n'avait à opposer pour la défense directe de la capitale qu'environ 60,000 soldats, mais les garnisons de nos places frontières, complétées par le zèle de nos départements, formaient comme autant d'armées sur les derrières de l'ennemi.

L'Empereur réunit ses forces au point central de Châlon-sur-Marne, prêt à se jeter sur les colonnes les plus aventurées de l'ennemi et les battre en détail. Dès qu'il apprend que le corps de Blücher s'avance sur Troyes par Saint-Dizier, il marche en toute hâte par Vitry sur ce dernier point, où il atteint et

culbute l'arrière-garde ennemie ; de là il se porte sur Brienne où Blücher vient de pénétrer, et après un combat opiniâtre dans la ville et aux approches du château, il force le général prussien à la retraite. Napoléon court alors sur Troyes pour opérer contre les colonnes de Schwartzemberg, qui se dirigeaient par Bar-sur-Aube et par la route d'Auxerre sur Sens. A Troyes même il apprend que l'armée de Silésie se dissémine dans le bassin de la Marne, entre Vertus, Champ-Aubert et Montmirail ; il poste Macdonald avec 8,000 hommes à Meaux, laisse aux ducs de Bellune et de Reggio le soin de contenir Schwartzemberg dans le bassin de la Seine, et se porte le 10 février par Sézanne sur Champ-Aubert pour couper en deux l'armée de Blücher. Le corps russe, fort de 8 à 10,000 qui se trouve sur ce point, est détruit presque entièrement. Le soir même de cette victoire, le général Nansouty, avec les divisions de cavalerie Colbert et Laferrière, marchait sur Montmirail, et le 11, 16,000 hommes en partie de la garde et commandés par les maréchaux Ney, Mortier et Lefebvre, étaient réunis sur le champ de bataille, où ils allaient lutter contre les divisions Sacken, Kleist et Yorck de l'armée de Silésie, tandis que Marmont, avec son corps posté à Étoges, contiendrait Blücher dans son quartier général. La victoire de Montmirail fut aussi complète que celle de Champ-Aubert, et l'ennemi se retira en désordre sur Rheims et sur

Soissons. Blücher qui était constamment demeuré à Vertus pendant ces trois jours qui avaient anéanti son armée, ayant reçu des renforts venant de Mayence, marcha le 13 contre le duc de Raguse. A cette nouvelle l'Empereur vola au soutien du maréchal, et bientôt le village de Vauchamp est témoin de la défaite du général prussien.

Les débris de l'armée de Silésie s'étaient retirés par Rheims sur Châlons où elle reçut plusieurs convois de recrues et ses réserves.

L'armée dite du Nord, vint la remplacer, et elle opéra alors un mouvement vers Arcis-sur-Aube, pour se réunir à celle de Schwartzemberg, qui s'était contenté, à la vue des défaites de Blücher, de jeter quelques corps sur la rive droite de la Seine vers Montereau et Provins. Napoléon, dès le 15, était parti de Montmirail pour Guignes, où s'étaient concentrés les corps des maréchaux Victor et Oudinot; sa cavalerie marchant jour et nuit, son infanterie voyageant en poste, il avait joint, le 16, les maréchaux, avec la garde impériale, et le 17 il expulsait de Montereau les Wurtembergeois, après leur avoir fait éprouver une perte de 6,000 hommes. Schwartzemberg, effrayé de ce nouvel échec, évacua tout le pays entre la Seine et l'Yonne; Macdonald fut chargé de le suivre. Blücher, renonçant à l'espoir de se réunir à l'armée autrichienne, repassa le 24 sur la rive droite de l'Aube, et se replia sur la rive droite de la Marne,

où les ducs de Trévise et de Raguse venaient de se réunir, et observaient les corps de l'armée dite du Nord, qui étaient à Rheims et à Châlons.

L'armée de Blücher, suivie de près par l'Empereur en personne à la tête de sa garde, avait dirigé sa retraite sur Soissons, et se trouvait dans une position très-critique, car la ville de Soissons était armée de vingt pièces de canon et en état de se défendre. Mais le général qui commandait sur ce point, par une lâcheté qu'on ne saurait définir, abandonna à l'ennemi la ville et son pont sur l'Aisne. L'armée de Silésie se rallia à l'armée du Nord ; les huit divisions russes prirent position sur les hauteurs de Craonne, et les corps prussiens sur les hauteurs de Laon. De notre côté, le général Corbineau avait occupé Rheims, le 5, en tournant l'ennemi qui couvrait la ville. Le 6, l'Empereur passa l'Aisne à Béry-au-Bac, et le 7 déboucha de Craonne contre la position que l'ennemi occupait en arrière de ce bourg; cette position était très-belle, l'ennemi ayant sa droite et sa gauche appuyées à deux ravins et un troisième ravin devant lui; il y fut néanmoins forcé, et de là poursuivi dans la direction de Laon, et canonné par 80 pièces de canon à mitraille, ce qui lui causa une très-grande perte. Le lendemain 8, nous entrâmes à Soissons, tandis que le maréchal Ney poursuivait les Russes vers Laon. Le 9, on reconnut l'ennemi qui s'était réuni aux corps prussiens sur les hauteurs de

Laon ; elles furent jugées inattaquables, et nous dûmes prendre position (1).

Dans ces entrefaites, un corps de 10 à 12,000 hommes commandés par le comte de Saint-Priest, au service de Russie, s'était présenté devant Rheims ; mais repoussé vigoureusement par le général Corbineau, il s'était retiré sur Châlons-sur-Marne. Ayant été renforcé d'une colonne prussienne de 6 à 7,000 hommes arrivant de la Poméranie, le général de Saint-Priest se présenta de nouveau, le 12, devant les portes de Rheims, que la supériorité de son nombre lui donna, cette fois, le moyen de forcer. L'Empereur, informé de la tentative de ce corps isolé, laissa le maréchal duc de Trévise, avec 12,000 hommes sur les bords de l'Aisne pour observer Blücher, et avec le reste de ses forces, se porta rapidement, le

(1) Les corps russes et prussiens qui occupaient les hauteurs de Laon et ses environs formaient un effectif d'environ 80,000 hommes, c'est à-dire double des forces que l'Empereur pouvait leur opposer, en supposant même que le corps de Raguse qui formait l'arrière-garde prendrait part à l'action ; mais, par une fatalité inexplicable, ce dernier s'était laissé surprendre par le duc d'Yorck au moment où il devait entrer en ligne en débouchant par la route de Rheims, et avait perdu la plus grande partie de son artillerie. L'armée impériale, privée de cet appui, ne put tenter d'attaque sérieuse contre des forces disproportionnées et postées aussi avantageusement ; elle se retira en bon ordre pendant la nuit par la route de Soissons.

13, de Soissons sur Rheims où il écrasa la division Saint-Priest.

La même batterie d'artillerie légère, qui avait frappé à mort le général Moreau devant Dresde, blessa mortellement le général Saint-Priest qui venait à la tête des Tartares ravager sa patrie !

Schwartzemberg qui séjournait depuis dix jours à Troyes, d'où il avait repoussé Macdonald, ayant appris notre retraite de Laon, avait repris l'offensive le 14, et s'était avancé sur Arcis; mais Napoléon, victorieux à Rheims, avait renforcé le duc de Trévise par le corps du duc de Raguse, sur les bords de l'Aisne, pour contenir l'ennemi de ce côté, et franchissant la Marne, avec 18,000 hommes, se portait déjà au-devant de Schwartzemberg; il allait être rejoint par le corps du maréchal Macdonald et par 5 à 6,000 hommes que Lefebvre-Desnouettes amenait de Paris. Au bruit de la marche rapide de l'Empereur, le généralissime autrichien s'épouvante, évacue Arcis et se met en retraite sur Brienne.

Cependant les souverains alliés venaient de décider qu'il fallait enfin que Blücher et Schwartzemberg cessassent de manœuvrer chacun pour son compte, et de s'exposer ainsi alternativement aux coups répétés de leur infatigable adversaire. En conséquence Schwartzemberg avait reçu ordre de se réunir au général prussien : il fallut donc se reporter en avant; il le fit avec toutes ses forces réunies qui s'élevaient à 100,000 hommes; nous n'avions à

opposer que 30,000 combattants. Livrer une bataille avec des forces si inférieures, et ayant une rivière à dos, eût été une imprudence; Napoléon se contenta de défendre vers Arcis les ponts de l'Aube, qu'il repassa dans la nuit; le corps d'Oudinot seul resta quelque temps sur la rive gauche, pour couvrir notre marche par l'occupation d'Arcis; il soutint un combat d'arrière-garde et passa à son tour sur la rive droite. L'ennemi, toujours préoccupé de l'idée que nous allions déboucher sur lui, ne songea sérieusement à nous poursuivre que vers deux heures.

Resserrés entre les deux masses ennemies, établies sur l'Aisne et sur l'Aube, il nous était désormais impossible, à raison de notre excessive disproportion de forces, de rien entreprendre de sérieux contre aucune d'elles. La victoire même usait nos ressources. C'est alors que Napoléon conçut le projet hardi, et d'ailleurs conforme aux principes, de se jeter en masse, par Saint-Dizier, vers la haute Meuse, d'y gagner de puissants renforts, tirés des garnisons de la Lorraine et de l'Alsace, d'y encourager l'insurrection, et de là menacer la ligne d'opérations de la grande armée des coalisés qui, partant de Bâle, allait se trouver fortement compromise. Il cessait alors, il est vrai, de couvrir directement Paris; mais ce mouvement devait forcer l'ennemi à revenir sur ses pas et l'attirer sur un terrain où les places fortes favorisaient singulièrement nos opérations stratégiques. D'après ce plan, Napoléon passe la Marne, le 22, au gué de

Frignicourt, marche sur Saint-Dizier, et de là sur Doulevent; notre cavalerie menace déjà Chaumont, d'où l'empereur d'Autriche est obligé de décamper en toute hâte sur Dijon. Mais l'ennemi a surpris, le 22, une dépêche de Napoléon qui informe l'Impératrice de son projet, et les souverains alliés, qui ont des intelligences assurées depuis longtemps avec les traîtres de la capitale, décident qu'il faut marcher sur Paris sans s'inquiéter du mouvement de l'Empereur. Pouvait-on compter sur une pareille détermination des coalisés qui, par divergence de vues, ne faisaient depuis deux mois qu'agir contre tous les principes de la guerre?...

Les maréchaux Mortier et Marmont, coupés de l'Empereur par le rapprochement subit de Blücher et de Schwartzemberg du côté de Vitry, menacés en outre d'être prévenus sur Paris par les divisions Kleist et Yorck lancées sur Château-Thierry, se sont rabattus sur Melun. Napoléon doit renoncer à son projet dévoilé et déjoué par la trahison, qui appelle les coalisés à Paris; il ne peut plus, d'ailleurs, songer à se jeter sur la queue de leurs colonnes, car ils ont gagné trois marches sur lui, et on ne peut espérer les atteindre, avant qu'ils aient passé la Marne à Meaux ou à Lagny; ils sont dans tous les cas assez forts pour nous disputer le passage de cette rivière, avec une de leurs armées, tandis que l'autre se jettera sur la capitale. Il ne reste donc plus qu'à nous diriger sur la rive gauche de la Seine, dans l'espé-

rance que Paris résistera assez longtemps pour nous donner le temps d'y arriver. Troyes est désigné pour point de concentration de nos forces, et Napoléon y porte son quartier général le 29.

En comptant la garde nationale, les dépôts des régiments à Paris et les débris des corps des Maréchaux, on pouvait former une armée d'au moins 40,000 hommes, avec une forte artillerie, pour la défense de Paris. L'occupation de la capitale ne devait pas être l'affaire d'un seul jour. Napoléon, qui avait le droit de compter sur une défense d'au moins quarante-huit heures, se dirigea à marches forcées, par Sens, sur sa capitale : il était, le 31, à Fontainebleau, où il apprit que l'ennemi, arrivé vingt-quatre heures avant l'armée française, occupait Paris.

Nous pouvions encore avant ce grand événement nous replier derrière la Loire, rallier Soult, Suchet et Augereau qui manœuvrait sur le Rhône, former une masse de 150,000 hommes, la jeter sur la ceinture des places qui formaient nos frontières, rétablir la communication du Simplon, réunir les troupes du prince Eugène et combattre alors comme les Romains qui faisaient encore la guerre en Espagne, quand Annibal menaçait le cœur de la république. Mais beaucoup ayant trahi leurs devoirs, et la France paraissant vouloir d'autres destinées, c'eût été créer la guerre civile, et rien n'était plus contraire aux sentiments de Napoléon.

La chute de la capitale avait décidé la question : aussi l'Empereur eut à se repentir de ne pas avoir mis à exécution la pensée qu'il avait eue souvent, notamment au retour de la campagne d'Austerlitz, de fortifier les hauteurs de Paris. Il est vrai que la crainte d'inquiéter les habitants, les événements qui se succédèrent avec une incroyable rapidité, l'empêchèrent de donner suite à son projet.

Le souvenir de 1814 détermina Napoléon, en 1815, à faire de Paris et de Lyon, immédiatement après son retour, deux grands centres de résistance; et il basa, comme on l'a vu (chapitre des plans de campagne), la discussion de ses plans de campagne sur la possibilité de défendre efficacement, et pendant un temps assez long, la capitale ainsi que la ville de Lyon.

CHAPITRE VIII.

Des moyens d'assurer le siége d'une place forte.

Une armée qui assiége une place doit-elle se couvrir par des lignes de circonvallation et de contrevallation ? Doit-elle attendre dans ses lignes l'attaque d'une armée de secours ; doit-elle se partager en deux armées, une chargée de faire le siége et l'autre de le protéger ? A quelle distance l'armée d'observation doit-elle se tenir de l'armée de siége ?...

Les militaires qui ne veulent aucune ligne, point ou très-peu d'ouvrages de campagne, conseillent au général qui doit faire un siége de battre d'abord l'armée ennemie, de l'éloigner du champ d'opérations, en jetant ses débris au delà de quelque obstacle naturel, tel que chaîne de montagne, grosse rivière ; de placer une armée d'observation derrière cet obsta-

cle, et, pendant ce temps, ouvrir la tranchée. Ce conseil est sans doute excellent ; mais le siége peut durer quelques mois, et l'ennemi revenir en forces supérieures au secours de la place dans le moment le plus décisif. D'ailleurs un général peut vouloir s'emparer d'une place forte sans vouloir courir les chances d'une bataille ; dans ce cas quelle conduite doit-il tenir ?

DES LIGNES DE CIRCONVALLATION ET DE CONTREVALLATION.

176

Si l'on veut prendre une place forte devant une armée de secours, sans risquer une bataille, il faut alors être pourvu d'un équipage de siége complet, avoir ses vivres et ses munitions pour le temps présumé de la durée du siége, former des lignes de circonvallation, en s'aidant des localités, soit hauteurs, bois, marais, inondations. N'ayant plus besoin d'entretenir aucune communication avec ses places de dépôt, le général en chef n'aura plus qu'à s'inquiéter des moyens de contenir l'armée de secours ennemie. Il formera dans ce but une armée d'observation qui ne devra pas perdre de vue l'armée de secours, et qui, lui barrant le chemin de la place, aurait toujours le temps d'arriver sur ses flancs ou sur ses derrières, si elle lui dérobait une marche ; ou bien, à défaut d'armée d'observation, il profitera de ses lignes de circonvallation pour employer une partie des corps assiégeants à contenir l'armée de

secours, quand elle se présentera. Mais faire ces trois choses à la fois : 1° assiéger une place et contenir la garnison sans lignes de contrevallation et circonvallation ; 2° garder ses communications avec ses places de dépôt à plusieurs journées de marche de la place ; 3° contenir l'armée de secours, sans être aidé d'aucun obstacle naturel ni lignes de retranchement, c'est une combinaison fausse et qui ne peut conduire qu'à des catastrophes, à moins d'avoir une armée d'observation double de celle de secours.

On estime qu'il faut en général que le corps assiégeant, proprement dit, soit quadruple de la garnison assiégée. Si l'armée entière est assez forte pour qu'après avoir laissé devant la place un corps assiégeant quadruple de la garnison, elle soit encore aussi nombreuse que celle de secours, elle pourra s'éloigner de plus d'une marche de la place. Si elle reste inférieure après ce détachement, elle doit se placer à cinq où six lieues au plus du siége, afin de pouvoir recevoir des secours dans une nuit, du corps assiégeant ; enfin, si les deux corps de siége et d'observation réunis ne forment qu'une armée égale à celle de secours, cette armée assiégeante devra, dans ce cas, rester tout entière dans ses lignes ou près de ses lignes et s'occuper des travaux de siége exclusivement pour le pousser avec toute l'activité possible.

Que l'armée d'observation soit égale ou même

supérieure à celle de secours, les lignes de circonvallation et de contrevallation seront toujours nécessaires ; car cette armée de secours, ou au moins une partie, peut dérober son mouvement à celle d'observation, gagner une marche ou une demi-marche, et se présenter à la pointe du jour devant la place. Si le corps assiégeant n'est pas alors couvert par de bonnes lignes de retranchement, la place sera secourue, les magasins et le parc de siége seront fort en danger, les travaux seront comblés, et lorsque, à la fin ou dans le courant du jour, l'armée d'observation arrivera, il ne sera plus temps.

Les grands capitaines des xv[e] et xvi[e] siècles couvraient leurs siéges par des ouvrages de campagne, et bien que les armées à cette époque n'eussent avec elles que peu de canons et point d'obusiers propres à accélérer la reddition des places, leur autorité n'en est pas moins respectable.

EXEMPLES.

En 1708, le prince Eugène assiégea Lille à la vue de l'armée du duc de Bourgogne, ce qui lui eût été impossible sans la protection de ses lignes.

En 1712, le même capitaine assiégea Landrecies à la vue de l'armée du maréchal de Villars qui, sentant l'importance de ne pas laisser tomber ce boulevard de la France, se présenta plusieurs fois pour forcer sa circonvallation, sans pouvoir réussir ; Eu-

gène continua tranquillement son siége; il avançait lorsque Villars s'empara de Denain, et changea le destin de la France. Voici ce qui donna lieu à ce grand événement : Le prince Eugène faisait arriver tous ses approvisionnements par la Scarpe; ils débarquaient à Marchiennes, dont il avait fait sa place de dépôt; mais au lieu d'approvisionner son camp des dépôts de Marchiennes, par des convois faits une ou deux fois le mois, sous l'escorte d'une partie de son armée commandée à cet effet, il construisit une espèce de caponnière que les soldats appelaient le *chemin de Paris*, et qui s'étendait depuis Marchiennes jusqu'à son camp, c'est-à-dire sur une longueur de près de sept lieues. Il avait placé une réserve de 24 bataillons vers Denain à l'intersection de ses lignes avec l'Escaut, pour tenir en respect la garnison de Valenciennes; cette réserve se trouvait ainsi séparée du reste de l'armée par un fleuve. Le 24 juillet, Villars, à la pointe du jour, jeta deux ponts de pontons sur l'Escaut à une lieue de Denain, traversa les retranchements du chemin de Paris qui étaient sans consistance, attaqua avec toute son armée, la réserve autrichienne, qui, surprise et mal couverte, fut bientôt acculée à l'Escaut et posa les armes. Lorsque le prince Eugène arriva au secours de son armée d'observation, il s'en trouva séparé par l'Escaut et fut témoin inutile de sa catastrophe. Villars ne tarda pas à s'emparer de Marchiennes, et partant de tous les magasins de son adversaire qui fut obligé de le-

ver le siége de Landrecies. Le prince Eugène devait: 1° ne pas construire cette longue caponnière dite chemin de Paris et faire sa communication avec Marchiennes par des convois bien escortés; un par mois était suffisant; 2° s'assurer du pont de Denain par un bon ouvrage à l'abri d'un coup de main, et camper sa réserve entre cet ouvrage et son camp, sur la rive droite de l'Escaut pour être à portée de la soutenir.

Villars, quelques semaines après sa victoire de Denain, mit le siége devant Douai. Le prince Eugène se campa à portée de canon des lignes que le général français avait fait construire; mais les jugeant inattaquables, il ne tarda pas à s'en éloigner: Si Villars n'en eût pas établies, il eût été forcé de lever le siége.

Lorsque Turenne assiégea Dunkerque, il se couvrit par des lignes de circonvallation, et aussitôt qu'il vit l'armée de don Juan d'Autriche en position, à portée de son canon, il marcha à elle et se plaçant sur un terrain qui rendait inutile la supériorité des Espagnols en cavalerie, il remporta l'éclatante victoire des Dunes.

En 1797, lorsque Provera se présenta pour faire lever le siége de Mantoue, il fut arrêté par les lignes de circonvallation de Saint-Georges, qui donnèrent le temps à Napoléon d'arriver de Rivoli, de faire échouer leur entreprise et de les obliger à capituler avec leurs troupes.

Les lignes de circonvallation n'ont pas, il est vrai, toujours assuré le siége d'une place, témoin les lignes d'Arras et de Turin. Mais s'il fallait citer toutes les attaques de lignes qui ont échoué, et toutes les places qui ont été prises sous la protection de ces lignes, on verrait que le rôle qu'elles ont joué est très-important; c'est un moyen supplémentaire de force qui n'est pas à dédaigner.

Reste à résoudre cette question : Lorsqu'un général ayant surpris l'investissement d'une place, a gagné sur son adversaire quelques jours dont il a profité pour se couvrir par des lignes de circonvallation, doit-il attendre dans ses lignes l'attaque de l'armée ennemie? Ceux qui, à l'exemple de Feuquières, proscrivent le parti d'attendre l'attaque, font les objections suivantes : 1° Une armée derrière ses lignes est gênée dans ses mouvements; 2° la nuit est toute en faveur de celui qui attaque et qui tient la campagne; 3° l'assaillant peut porter ses principaux efforts où il veut et se dégarnir sans crainte; 4° celle de ses attaques qui prospère, sépare l'armée assiégeante dans ses lignes, sans qu'elle puisse se reformer entre les lignes et la place ; 5° l'armée qui attend l'ennemi peut être attaquée presque toujours sur toute la circonférence et ne se trouve jamais en état de résister à l'ennemi sur tous les points.

Mais rien ne peut être absolu à la guerre et par conséquent on ne doit pas, en principe, prescrire le parti d'attendre l'attaque dans ses lignes. Ne pouvez-

vous pas être supérieur à l'armée de secours en infanterie et en artillerie, et fort inférieur en cavalerie? Votre armée ne peut-elle pas être composée de braves gens plus nombreux que ceux de l'armée de secours, mais peu exercés et peu en état de manœuvrer en plaine? Croyez-vous qu'il faille lever le siége et abandonner une entreprise sur le point de se terminer à bien, ou courir à votre perte en allant avec des troupes non manœuvrières quoique braves, affronter en plaine une bonne et nombreuse cavalerie?

DE L'UTILITÉ DES FORTIFICATIONS DE CAMPAGNE.

D'ailleurs est-il donc impossible de tracer des lignes et de faire des fortifications de campagne qui protégent, sans en avoir aucun des inconvénients signalés plus haut? Vos lignes ne peuvent-elles pas être couvertes par des fossés pleins d'eau, par des inondations, des forêts, une rivière en tout ou en partie? Ne peuvent-elles pas être tracées de manière que l'armée assiégeante, percée sur un point, ne se trouve pas pour cela désorganisée, ni privée de l'avantage d'appuyer ses flancs, de se former en ordre, et de marcher à l'ennemi encore mal établi?... Le problème peut être résolu : Les principes de la fortification de campagne ont besoin d'être améliorés, et il faut que les ingénieurs s'appliquent à porter cette partie de leur art au niveau des autres. Il est plus fa-

cile, sans doute, de proscrire, de condamner avec un ton dogmatique dans le fond de son cabinet; on est sûr d'ailleurs de flatter l'esprit de paresse des troupes. Officiers et soldats ont de la répugnance à manier la pioche et la pelle: ils font donc écho et répètent à l'envi: « Les fortifications de campagne « sont plus nuisibles qu'utiles, il n'en faut pas con- « struire; la victoire est à celui qui marche, avance, « manœuvre; il ne faut pas travailler, la guerre « n'impose-t-elle pas assez de fatigues? » Discours flatteurs et cependant méprisables!

Ceux qui proscrivent les secours que l'art de l'ingénieur peut donner en campagne, se privent gratuitement d'un élément de puissance et d'un moyen auxiliaire, jamais nuisible, presque toujours utile et souvent indispensable; car les positions naturelles qu'une armée est dans le cas de prendre dans une guerre de marches et de manœuvres, aussi bien que dans les siéges ne peuvent pas toujours la mettre à l'abri d'une armée plus forte sans le secours de l'art.

CHAPITRE IX.

Extraits de la correspondance de Napoléon relative à l'entretien d'une armée en campagne.

Ceux qui prétendent encore que Napoléon n'eut d'autre maxime que de nourrir la guerre par la guerre, n'ont qu'à lire sa correspondance avec les chefs des différents services, et les ordres qu'il donnait pour assurer au début, comme dans le cours de la campagne, les approvisionnements de toutes espèces, et ils se convaincront qu'ils ont jugé sans connaissance de cause; ils le verront sans cesse occupé du soin d'approvisionner son armée en subsistances aussi bien qu'en munitions de guerre, et subordonner ses plans de campagne les plus audacieux à cette considération; ils reconnaîtront que sa prévoyance s'étendait à tous les services, jusque dans leurs plus

petits détails : formation de magasins, organisation d'hôpitaux, de dépôts, d'ateliers et de tous les moyens d'entretenir et de compléter sans cesse le personnel et le matériel d'une armée, surveillance active et sévère de toutes les branches de l'administration militaire en campagne ; voilà ce qui caractérise les guerres de Napoléon, autant que l'accord de ses opérations militaires avec les vrais principes de l'art.

Lorsque Napoléon, pour secourir Masséna dans Gênes et empêcher l'invasion des Autrichiens en Provence, s'apprêtait à franchir les Alpes, il aurait pu, comptant sur la fertilité et l'abondance de la Lombardie, où il allait établir le théâtre de la guerre, ne pas se préoccuper des soins d'alimenter l'armée ; et cependant le choix de sa ligne d'opérations et du point de passage des Alpes fut subordonné, non-seulement aux considérations stratégiques, mais encore aux facilités plus ou moins grandes, dans un cas ou dans un autre, d'assurer d'abord les subsistances de ses troupes à l'aide de magasins préparés d'avance sur notre frontière, et de faire marcher avec l'armée, ou à sa suite, tous les approvisionnements nécessaires, au moins pendant les premiers temps de ses opérations. C'est ce que prouvent les extraits suivants des lettres du premier Consul au général Berthier, ainsi qu'à l'ordonnateur en chef de l'armée de réserve :

Au prince Berthier (24 avril 1800)..... « Que fera

« donc Masséna s'il échoue dans l'entreprise de ré-
« tablir ses communications? il restera à Gênes tant
« qu'il aura des vivres (il en a pour 30 jours) ou il
« se portera rapidement sur Acqui, pour de là ga-
« gner les Alpes où il ira chercher du pain dans le
« Parmesan ou tout autre point de l'Italie. Dans cet
« état de choses, vous sentez combien il est néces-
« saire que l'armée de réserve donne à plein collier
« en Italie, indépendamment de l'armée du Rhin.

« Pour cela faire, vous avez deux débouchés, le
« Saint-Bernard et le Simplon. Vous pourrez, dans
« ce cas, vous renforcer des troupes que Moreau a
« laissées dans le Valais. Par le Simplon vous arri-
« veriez tout de suite dans un plus beau pays; mais,
« par le Saint-Bernard, vous vous trouverez agir
« beaucoup plus près du lac de Genève, et dès lors
« vos subsistances seront beaucoup plus assurées; il
« faut, cependant, que vous vous assuriez bien de la
« nature des chemins depuis Aoste au Pô...

« Avant que votre armée soit arrivée à Genève et
« à Villeneuve, j'aurai des nouvelles positives de la
« situation de l'armée d'Italie, qui me mettront à
« même de vous donner des instructions plus pré-
« cises.

« Votre plus grand travail dans tout ceci sera d'as-
« surer vos subsistances. Il serait peut-être essen-
« tiel, par mesure de précaution, que vous envoyas-
« siez un officier ou un commissaire des guerres à
« Chambéry, afin d'y préparer une manutention et

« des approvisionnements pour pouvoir nourrir l'ar-
« mée, si, lorsqu'elle sera à Genève, les événements
« de l'armée d'Italie obligeaient à faire filer par le
« Mont-Cenis. »

A l'ordonnateur en chef (6 mai 1800)... « Procu-
« rez-vous tous les moyens possibles de transport
« soit par eau, soit par terre, pour qu'il y ait à Ville-
« neuve le 18 floréal (8 mai) au soir, 4 à 5,000 ra-
« tions de biscuit, et le double le 20.

« Il faut louer sur-le-champ des mulets dans le
« Valais ou les prendre de réquisition, si on ne peut
« les avoir autrement, pour porter 30,000 rations au
« village de Saint-Pierre ; on peut prendre aussi des
« chars à bancs du pays. Il faudrait que ces 30,000 ra-
« tions de biscuit fussent arrivées à Saint-Pierre
« le 20 ; les transports seraient de retour à Ville-
« neuve le 22, pour porter une nouvelle charge qui
« arriverait à Saint-Pierre le 25. Si vous avez des
« transports de cette nature, nos approvisionnements
« seront parfaitement assurés.

« Il serait nécessaire d'établir de suite un magasin
« de biscuits à un village entre Saint-Pierre et le
« pied du mont Saint-Bernard ; vous ferez établir
« dans ce village un hôpital qui évacuera sur celui
« qui est à Saint-Maurice ou à Villeneuve. Il n'y a
« pas un instant à perdre pour établir ces trois hô-
« pitaux. Mon projet est de réunir quatre divisions à
« Villeneuve ; le 19, les troupes y prendraient du
« biscuit pour quatre jours ; à Saint-Pierre pour

« trois, ce qui les conduirait à Aoste. Pendant ce « temps on continuerait d'approvisionner le dépôt « de Saint-Pierre, pour pourvoir au passage ou à un « mouvement rétrograde, si l'on y était forcé. La « cavalerie, les conducteurs de voitures, l'état-ma- « jor, et enfin tout ce qui est à cheval, sera tenu de « prendre du biscuit pour huit jours. Il faut faire « transporter de l'avoine au pied du Saint-Bernard « et au couvent.

« Je vous recommande les souliers dont nous avons « le plus pressant besoin.

« Indépendamment des dispositions que vous allez « faire et des ordres que vous allez donner, prenez « des mesures pour être assuré de leur exécution. « Par ces dispositions vous voyez que les points de « Lausanne et Villeneuve doivent être fortement ap- « provisionnés en pain et en fourrages, puisque c'est « le point de réunion où je voudrais être le 20, pour « entrer dans la vallée d'Aoste.

« Vous serez instruit par l'état-major des mouve- « ments des troupes quand ils seront ordonnés, mais « il serait trop tard si vos dispositions n'étaient pas « faites d'avance.

« Vous sentez combien il est intéressant d'envoyer « des agents actifs à Villeneuve, vous sentez aussi « que ces dispositions doivent être secrètes quant à « leur ensemble. »

Au prince Berthier (15 mai 1800)..... « Prescri- « vez au général Sauret qui a le commandement du

« Léman, des bords du lac et de tout le Valais, de « tenir la main à ce qu'il soit passé à Genève et à « Villeneuve des revues de tous les conscrits et trou- « pes qui y passent, afin que l'on complète l'arme- « ment, les souliers et les 40 cartouches par homme.

« Il est nécessaire que l'ordonnateur prenne des « mesures pour avoir à Lausanne 2 à 3,000 paires « de souliers par décade, pendant trois décades, pour « les détachements et corps qui passent.

« Tout corps ou détachement qui partira de Ge- « nève prendra du pain pour quatre jours, et en par- « tant de Villeneuve du biscuit pour cinq jours; « alors il vous suffit d'avoir une seule manutention « à Genève. »

On voit, par ces exemples, que Napoléon n'avait pas pour unique maxime de nourrir la guerre par la guerre. Il est vrai qu'une fois sur le territoire étranger, il tirait le plus grand parti possible des ressources qu'il y trouvait, autant pour alléger les charges publiques de la France que pour imprimer à ses opérations une plus grande rapidité. C'est ainsi que parvenu à Brünn, en Moravie, dans la campagne de 1805, il ordonna qu'on réunît, dans les magasins de cette place, tous les approvisionnements épars de la contrée, qu'on en formât un pour les vivres, un pour les fourrages, qu'on établît un hôpital et qu'on s'emparât des dépôts d'habillement, de chemises, souliers, etc., qui se trouvent à Brünn, sous la

dénomination de magasin d'économie, appartenant à l'armée autrichienne.

Les corps chargés d'opérations secondaires, en dehors des grandes lignes d'opérations de l'armée, et qui ne pouvaient profiter des entrepôts formés sur ces lignes, devaient, d'après la nature des mouvements qu'ils avaient à exécuter, s'alimenter indépendamment des magasins (1). Ainsi, en 1805, le corps du maréchal Augereau, chargé d'opérer dans le Tyrol et la Souabe, tandis que la grande armée marcherait sur Vienne, ne pouvait guère songer à se nourrir par les magasins. « Comme il est impossible, écrivait l'Empereur au Maréchal, de prévoir « les mouvements que pourra faire l'ennemi, vous « êtes autorisé à vous porter partout où vous croirez « lui faire le plus de mal possible, et déconcerter ses « projets..... Quant à la manière dont vous ferez « vivre votre armée, vous frapperez des réquisitions « régulières ; vous ferez donner des bons circonstanciés sur les pays neutres, lesquels serviront à rembourser ce qui aura été fourni. »

C'est à ne pas s'être servie de magasins dans des circonstances semblables, que l'armée française a dû en grande partie ses succès, et ce qui a sans doute

(1) Etablir des magasins, ce n'est pas s'ôter la faculté de faire dix à douze marches sans en traîner après soi, surtout lorsqu'il s'agit d'une opération décisive dans un pays fertile. (*Jomini.*)

fait dire à certains phraseurs que tout le talent de Napoléon, pour entretenir ses armées en campagne, était de ravager méthodiquement. Rien ne devant retarder dans la poursuite qui doit rendre une victoire profitable, c'est alors surtout qu'un général doit s'affranchir des magasins et des munitionnaires, et avoir présentes à l'esprit ces paroles de Napoléon au maréchal Lannes qui avait ordre, après la bataille d'Iéna, de poursuivre à outrance les débris du corps de Hohenlohe. « Tombez sur l'ennemi ; que vos trou« pes mangent le pain qu'il a fait faire, ce pain sera « plus savoureux pour vos braves que ne le serait la « brioche. » Du reste, en pareille circonstance, le soldat emportait toujours avec lui autant de rations de pain biscuité qu'il pouvait en prendre sans gêner ni ralentir sa marche.

Dans la campagne de 1806, il fut pourvu aux approvisionnements de l'armée et à son entretien, avec le même ordre et la même sagesse qui avaient caractérisé celle de 1800. L'idée mère du plan était, comme on sait, de déconcerter les projets de l'ennemi par un changement subit de ligne d'opérations ; il fallait donc organiser les magasins et les dépôts suivant les deux directions principales qui devaient être alternativement suivies par nos colonnes. La première route qui leur fut assignée partait de Mayence, passait par Francfort, et de là par la rive gauche du Mein, qu'on devait franchir à Aschaffenbourg, Wurtzbourg et Bamberg. « Présentez-moi

« (écrivait l'Empereur au général Sanson, le 28 « septembre 1806), le plus promptement possible, « un travail pour tracer les étapes sur cette route, « en calculant les journées de marche à six lieues au « moins et à huit au plus, comme elles le sont en « France. Faites aussi reconnaître la route de « Mayence, Darmstadt et Aschaffenbourg. La route « de l'armée pour communiquer avec Ulm, Augs- « bourg, et les hôpitaux qui sont de ce côté, sera de « Bamberg à Nuremberg, Anspach, Elwangen et « Ulm ; il est nécessaire qu'il soit aussi tracé des éta- « pes sur cette route.

« Il est encore une autre route à reconnaître, de « Würtzbourg à Boxberg, Neckareltz et Manheim. « Cette route a deux avantages ; d'abord celui d'être « plus courte, pour ce qui se trouve du côté de « Strasbourg, et ensuite de suppléer à la communi- « cation par Francfort, si les circonstances empê- « chent d'en faire usage. »

D'après ce principe que l'armée devra avoir deux lignes d'opérations à sa disposition, l'Empereur fait donner les instructions suivantes à l'intendant général et au premier inspecteur général de l'artillerie.

A l'intendant général..... « L'Empereur, Mon- « sieur, en pensant à la manière de pourvoir son ar- « mée de munitions et de vivres, a senti la nécessité « d'avoir deux points forts où il puisse établir ses dé- « pôts, Wurtzbourg sur le Mein (pour la première « ligne d'opérations), et Forcheim sur la Rednitz

« (pour la seconde ligne). Faites disposer des locaux « et des magasins tant à Wurtzbourg qu'à Forcheim « et Cronach (à la suite de Forcheim au débouché « des montagnes de la Saxe). Quant à Wurtzbourg, « les ordres sont déjà donnés. Faites établir dans « Forcheim un hôpital de 500 malades, et des ma- « gasins de vivres; faites-y transporter tous les bis- « cuits qui sont à Passau; il y en a 35,000 rations. « Je vous ai dit d'y faire construire dix fours pour « qu'il y ait une manutention, et réunissez-y 15,000 « quintaux de farine, de manière qu'en tout événe- « ment les corps puissent se replier sur Forcheim « et Wurtzbourg, et trouver dans ces positions des « vivres en abondance. Ces deux points sont égale- « ment à l'abri d'un coup de main; l'Empereur « n'aime point Bamberg, parce que c'est un lieu ou- « vert. Forcheim a le double avantage de servir « contre la Bohême, et qu'il peut y avoir telle opé- « ration, pour qu'étendant beaucoup notre gauche, « nous soyons entièrement privés du point d'appui « de Wurtzbourg. Ne perdez pas de temps à appro- « visionner ces places en farine, en eau-de-vie et « avoine.

« Je donne l'ordre au général Sanson de tracer « une route d'étape d'Augsbourg à Forcheim et « d'Augsbourg à Wurtzbourg. Forcheim dans cette « nouvelle campagne va devenir ce qu'était Braunau « dans la dernière.

« Vous sentez, monsieur l'Intendant général,

« qu'il y a des plans de dispositions, en tout ceci, « qui ne sont point pour vos subordonnés. »

Au premier inspecteur général de l'artillerie. — « .... Demain, au plus tard, il doit y avoir deux « compagnies d'artillerie occupées à l'armement, « faites choisir des emplacements pour les magasins « d'artillerie et pour les forges ; quant à Forcheim, « j'y nomme un commandant. Cette place doit être « armée par la Bavière ; faites-y désigner des locaux « pour des magasins à cartouches d'infanterie et de « cartouches à canon, pour des magasins de bois de « rechange ; l'Empereur ordonne qu'on y établisse « ainsi qu'à Wurtzbourg un petit arsenal. Les moyens « du pays seront suffisants pour approvisionner ra- « pidement ces deux dépôts.

« Il faut laisser à Augsbourg au moins le tiers de « ce que l'Empereur y a en approvisionnements de « guerre, et faire en sorte que, soit qu'il se reploie « sur Augsbourg, soit qu'il se reploie sur Forcheim, « soit qu'il manœuvre sur Wurtzbourg, il trouve « dans ces places de quoi réapprovisionner les cais- « sons et réparer son artillerie. Le parc de la grande « armée devra être réduit au simple nécessaire pour « suivre tous les mouvements de l'armée ; vous ren- « drez compte tous les jours à l'Empereur de ce qui « s'y trouve, et Sa Majesté donnera des ordres pour « son réapprovisionnement et pour la formation de « nouveaux dépôts. »

Indépendamment de ces mesures générales, l'Em-

pereur, pour mieux assurer, la subsistance de l'armée en prescrivait de particulières à ses maréchaux chefs de corps d'armée. Il faisait écrire, le 2 octobre, au maréchal Davoust

« Sa Majesté me charge de vous expédier un cour-« rier pour vous faire fournir sur-le champ, par le « pays de Bamberg, 20,000 quintaux de farine ou « de grains, pour pouvoir faire 60,000 rations de « pain par jour. Vous ferez construire sur-le-champ « huit grands fours à Bamberg par les soins du génie. « S'il manque de briques, il faudrait faire démolir « une mauvaise maison. Employez-y tous les maçons « qui peuvent se trouver dans votre corps d'ar-« mée. »

Les maréchaux Bernadotte et Lefebvre recevaient l'ordre d'en faire autant, l'un à Cronach, l'autre à Schweinfurth. Ces ordres se coordonnaient avec ceux donnés à l'intendant général, auquel le prince Berthier mandait le 3 octobre :

« L'Empereur ordonne que vous fassiez partir ce « matin même pour Cronach 150,000 rations de « biscuit. Faites continuer aussi pour Cronach les « convois de farine qui viennent de Mayence et de « Spire. Faites employer dans la vallée de Cronach « les moyens de mouture. Il nous faut sur ce point « important 7 à 800,000 rations pour l'armée, car « il est possible que nous restions sur les hauteurs « quelque temps avant de déboucher... L'Empereur « voudrait que vous eussiez toujours avec vous une

« centaine de maçons prêts à faire des fours. Procu-
« rez-vous ce que vous pourrez dans le pays ; je m'en
« vais donner l'ordre à chaque corps d'armée de vous
« en envoyer six.

« Indépendamment des moyens que, d'après cet « ordre, vous réunissez sur-le-champ à Cronach, il « faut penser à l'approvisionnement pour la suite, « comme vers le 20 ou 25 octobre, de manière qu'il « y ait dans cette place, ainsi que dans Wurtzbourg « et Forcheim, c'est-à-dire dans chacune, un million « de rations soit en farine, biscuit, eau-de-vie, etc. « Cette mesure est de la plus absolue nécessité, « car si, par la disposition de l'ennemi, l'armée re- « tardait d'avancer, on serait obligé de la faire vivre « des subsistances qu'on tirerait de ces places, par « des convois que l'on ferait escorter par 5 ou 6,000 « hommes pour les couvrir contre tous les partis. »

Par d'autres ordres, du 3 octobre et du 7 du même mois, l'Empereur pourvoit aux moyens de transports des subsistances, en même temps que sa sollicitude et sa vigilance s'étendent à tous les détails qui peuvent assurer la conservation de ce que le soldat a de précieux ou d'utile, et faciliter sa marche.

Aux chefs de corps. — « Sa Majesté ordonne que « tous les bagages qui ne seront pas de la plus stricte « nécessité, que les femmes et toute espèce d'em- « barras (*impedimenta*) soient dirigés sur les places « désignées pour les petits dépôts des corps, de ma- « nière que l'armée soit mobile et légère. »

« A mesure que nous avancerons dans le pays en-
« nemi, on désignera à l'ordre de l'armée les nou-
« velles places fortes qui serviront de dépôt, et l'état-
« major donnera l'ordre quand les dépôts de première
« ligne, qui sont les trois ci-dessus désignés, de-
« vront partir pour ceux de la nouvelle ligne; les
« généraux et commandants de corps observeront
« que les dépôts étant des places fortes, ce qu'ils y
« laissent ne court jamais aucune chance. Les re-
« gistres de régiment, les papiers, les magasins, et
« enfin tout ce que le soldat ne porte pas dans son
« sac, et l'officier dans son porte-manteau, doivent
« rester dans ces dépôts. »

« Les caissons des régiments seront ainsi employés
« plus utilement à porter des vivres, et l'on y join-
« dra, si cela est nécessaire, des charrettes du pays.

« 40,000 rations de pain biscuité ne demandent
« pas plus de 30 voitures et 500 sacs de farine exigent
« 50 voitures. Il y a des personnes du quartier géné-
« ral qui font partir leurs bagages sur les caissons du
« même quartier général. L'Empereur entend que
« ces caissons, comme les autres, soient chargés de
« pain.

« Il est ordonné à MM. les maréchaux de faire pas-
« ser par les généraux une revue, à l'effet de s'assu-
« rer si chaque soldat a 50 cartouches et son épin-
« glette, les caporaux leurs tire-bourres, chaque
« soldat deux paires de souliers dans le sac; si les ca-
« potes, les marmites et les gamelles, les outils de

« campement sont distribués; que ces objets ne sont « plus en magasin ni traînés à la suite des corps. On « s'assurera que les baïonnettes, l'arme favorite de « nos soldats, ne manquent pas et qu'elles soient en « état.

« Pendant la marche de l'armée, tous les hommes « hors d'état de suivre celle de leurs corps seront « renvoyés dans les différents dépôts. »

Après les victoires d'Iéna et d'Auërstaedt, Napoléon désigna les places de Wittemberg, Erfurth et Spandau, quand nous eûmes atteint Berlin, pour jouer le même rôle que Wurtzbourg, Forcheim et Cronach, et la même prévoyance y assura des ressources à l'armée pour les opérations jusqu'au delà de l'Oder.

Ainsi le major général écrit d'une part à l'Intendant général :

« Je vous préviens, Monsieur, que la place de « Wittemberg devient le centre et le pivot des opé- « rations de l'armée. L'intention de l'Empereur est « que vous y fassiez construire des fours, de manière « à fabriquer 50,000 rations de pain par jour, et « que vous y fassiez réunir des farines, de l'avoine et « du foin pour nourrir l'armée pendant quinze jours. « Il faut aussi y établir des hôpitaux. »

Puis au général Songis :

« L'intention de l'Empereur est que vous réunis- « siez à Wittemberg tous les parcs et les différents « dépôts d'artillerie, de manière à avoir dans cette

« place une grande quantité de cartouches, de fusils, « de cartouches de canon, bois de construction, etc.

« Vous ferez venir à Wittemberg tous les ouvriers « que vous avez laissés à Cronach, Forcheim et au- « tres endroits, et vous y formerez un arsenal.

« Tous les ouvriers qui ont été laissés à Wurtz- « bourg seront rappelés à Erfurth, qui deviendrait « à son tour le centre des opérations de l'armée, en « cas de retraite. »

Plus tard, des ordres semblables sont donnés pour Spandau, qui deviendra dépôt intermédiaire, entre Wittemberg et Custrin. L'Empereur prescrit de tout évacuer sur cette forteresse, car, dit-il : « Il peut « arriver telle circonstance, où des partis ennemis « couvrent le pays, et qu'il n'y ait sûreté que dans « les trois places de Spandau, Wittemberg et Er- « furth. »

Nos magasins et nos ateliers suivent ainsi la marche de nos opérations : Quand nous avons franchi l'Oder, où nous nous sommes emparés de Custrin, et que nous nous avançons sur la Vistule, par Posen et la forteresse de Lenczicz, le général Songis reçoit l'ordre de faire retirer d'Erfurth et de Wittemberg tous les magasins d'artillerie, hormis ce qui est nécessaire pour l'armement de ces places, et de concentrer le surplus de son artillerie et de ses magasins dans les places de Spandau, Custrin, Lenczicz. Magdebourg remplace alors Wittemberg.

Il est enjoint en même temps à l'intendant géné-

ral de prendre toutes les dispositions nécessaires pour former dans la place de Lencziez, intermédiaire entre Posen et Varsovie, des magasins de réserve capables de nourrir l'armée pendant quinze jours, d'y faire établir des hôpitaux pour 2,000 malades ou blessés. Il doit aussi faire verser sur Custrin et sur Posen tous les draps à notre disposition qui se trouvent à Leipzig et à Berlin.

Au moment d'entreprendre sa pénible campagne de Pologne, l'Empereur porte la plus grande attention à organiser ses hôpitaux, que la rigueur de la saison et l'âpreté du pays vont rendre plus nécessaires que jamais, et le 12 décembre, il donne de Posen les ordres suivants à l'intendant général, M. Daru :

1° Il sera confectionné, sans le moindre délai, à Berlin, 6,000 matelas; à mesure que 200 matelas seront faits ils seront envoyés à destination.

2° 12,000 tentes seront sur-le-champ employées pour confectionner 9,000 paires de draps, et 12,000 autres tentes seront également employées pour la confection de 40,000 chemises et 40,000 pantalons, affectés au service des hôpitaux.

3° Il sera passé à Posen un marché pour la confection de 1,000 paillasses. M. l'Intendant général fera réquérir dans la basse Silésie et dans les départements de Stettin et de Custrin 4,000 matelas et 8,000 couvertures, qui seront expédiés par mille à mesure de leur confection.

4° Le prix des objets requis sera fixé par M. l'in-

tendant général, et la valeur en sera déduite sur la contribution imposée à chaque département.

5° Il sera attaché à chaque hôpital en Pologne un prêtre catholique, qui sera aussi chargé de la surveillance des infirmiers.

6° Chaque directeur d'hôpital, par les soins de l'intendant général, aura toujours en caisse, et par avance, un fonds égal à 12 fr. par chaque malade que l'hôpital doit contenir. Ce fonds servira à payer les infirmiers, à raison de 1 fr. par jour, à subvenir à l'achat des menus besoins, comme œufs, lait, etc. La viande, le pain et le vin seront fournis par l'administration. En conséquence, il est expressément défendu de faire aucune réquisition aux municipalités pour les petits aliments ou menus besoins.

7° Les pharmacies seront approvisionnées pour deux mois, et pour le nombre de malades que les hôpitaux doivent contenir, en payant comptant les médicaments aux pharmaciens du lieu qui les fourniront, et sur les fonds que l'intendant général mettra à cet effet à la disposition des directeurs d'hôpitaux.

8° Il sera pris des mesures pour qu'il soit fabriqué du bon pain, affecté au service des hôpitaux, et fait avec de la farine de froment. M. l'intendant général fera, autant qu'il pourra, distribuer du vin de Stettin, qui est le meilleur qu'on puisse se procurer.

Ces exemples font comprendre quels sont les devoirs d'un général en chef chargé de l'entretien d'une

armée en campagne, et l'on peut actuellement juger si Napoléon les a remplis. Quant à la manière dont il contrôlait le travail et les opérations de son administration, on en prendra une idée d'après cette série de demandes qu'il adressait à l'intendant général de l'armée, après la campagne de 1807, par exemple :

« Envoyer le plus tôt possible à l'Empereur : 1° L'état de situation de l'armée d'après les revues passées au 1er octobre 1807. 2° L'état de situation de « l'habillement de l'armée, afin de fixer l'état des « magasins. 3° Un état de caisse faisant connaître « toutes les recettes faites depuis le 1er novembre, et « ce qui reste à recouvrer. 4° Un état de tout ce que « peut avoir produit la grande armée en argent, et « où se trouvent les différentes sommes. 5° Un état « qui indique ce qu'elle a produit en denrées ou effets, ce qui a été employé, ce qui reste et où sont « les magasins. Ces états ayant été établis au 1er novembre, l'Empereur désire que tous les dix jours « on lui en envoie de nouveaux qui fassent connaître « les mutations. »

Dans l'exposé des préparatifs de la campagne de Russie, relativement aux approvisionnements de bouche, on trouve une dernière preuve de la sollicitude de l'Empereur pour l'entretien de son armée. Ainsi, outre les 3,000 voitures destinées au transport des munitions de guerre, on en compte 4,000 réservées à l'administration des vivres, sans compter les fourgons des régiments, ni celles de réquisition.

La Vistule, le Frischhaff, la Pregel et le canal qui fait communiquer cette rivière avec le Niémen, étaient couverts de bateaux chargés de munitions de bouche et de guerre. Des ordres furent donnés, dès le 30 mars, aux commandants des divers corps d'armée pour se rapprocher de la frontière de Russie avec leurs approvisionnements de vivres, et mettre en mouvement les immenses moyens de transport qui leur étaient assignés. Ainsi dans l'instruction transmise par le major général au maréchal Davoust, on lit : « Recommandez au prince d'Eckmuhl, com-« mandant le 1er corps d'armée, de faire venir à lui « les 14e et 16e bataillons de voitures comtoises, et « le 20e bataillon de voitures de bœufs qu'il a été « chargé d'organiser. Les bataillons de voitures com-« toises étant de 600 voitures, les 2 bataillons for-« meront 1,200 voitures, portant 12,000 quintaux. « Le chargement des voitures à bœufs étant de 20 « quintaux, le 20e bataillon portera 4,800 quintaux ; « le prince d'Eckmuhl aura donc le moyen de trans-« porter 17,000 quintaux de farine, ou près de 2 « millions de rations de vivres, fournissant à la nour-« riture de 100,000 hommes pendant vingt jours.

« Je compte qu'au 1er mai, ces 3 bataillons seront « prêts et que le prince d'Eckmuhl pourra partir d'El-« bing, de Marienbourg, de Marienwerder et de Thorn « (où il aura d'ailleurs fait faire des magasins) avec « vingt jours de vivres sur les voitures et quatre jours « dans le sac. Il est convenable que les vivres soient

« en farine, parce que les fours sont toujours assez « promptement construits, et parce que c'est ce qui « fait le moins d'encombrement. Jusqu'au Niémen « le prince d'Eckmuhl fera vivre son corps avec les « ressources du pays, car la consommation de ses « vivres ne doit commencer qu'après le passage du « Niémen. Chargez-le de prendre des informations « pour savoir si les fours que j'ai fait construire à « Osterode existent toujours. »

Nous terminerons cette série de citations par une judicieuse réflexion de leur auteur, sur les difficultés que la différence de nos armes et de nos mœurs militaires, comparées à celles des anciens, doit naturellement créer pour nos généraux dans la conduite et l'entretien d'une armée :

« Les grands capitaines de l'antiquité, tels qu'A- « lexandre et César pouvaient aller jusqu'au bout du « monde, sans être obligés de jalonner une ligne « d'opérations par une série de places de dépôt et « de postes fortifiés; ce que nous ne pourrions exé- « cuter avec nos armées modernes, approvisionnées « comme elles le doivent être en munitions de guerre « et en rechanges, et ayant nos mœurs militaires. « Les soldats romains ne recevaient ni pain ni bis- « cuit, leur marche ne dépendait pas de munition- « naires et d'une administration paperassière; des « moulins à bras et une platine par homme pour « faire cuire sa galette, leur tenait lieu de manuten- « tention. Ce serait cependant une erreur de croire

« que les généraux anciens ne portaient pas une « grande attention à leurs magasins ; ils avaient seu- « lement trouvé l'art de n'en pas être esclaves. Les « troupes modernes n'ont pas plus besoin, il est vrai, « de pain et de biscuit que les Romains ; donnez- « leur pendant les marches de la farine ou du riz ou « des légumes, elles ne souffriront pas ; ou mieux, « donnez-leur les moyens de préparer le blé qu'on « trouve généralement partout, et habituez-les à en « faire usage. On ne verra pas alors se reproduire ce « dont nous avons été témoins en Égypte. C'est en « vain qu'on assurait aux soldats que le pays était « le plus fertile du monde ; le moyen de les persua- « der ! ils ne pouvaient avoir ni pain ni vin. Nous « campions sur des tas immenses de blé, mais il n'y « avait dans le pays ni moulin ni four. Le biscuit « apporté d'Alexandrie était mangé : le soldat était « réduit à piler le blé entre deux pierres et à faire « des galettes cuites sous les cendres ; plusieurs gril- « laient le blé dans une poêle, après quoi ils le fai- « saient bouillir, mais tout cela n'était pas du « pain. »

Après avoir lu les pages qui composent ce recueil et qui furent toutes, en grande partie, dictées par Napoléon, soit au milieu du fracas des armes, soit dans le calme de la mortelle solitude où le relégua la haine de ses ennemis, on ne peut plus hésiter à

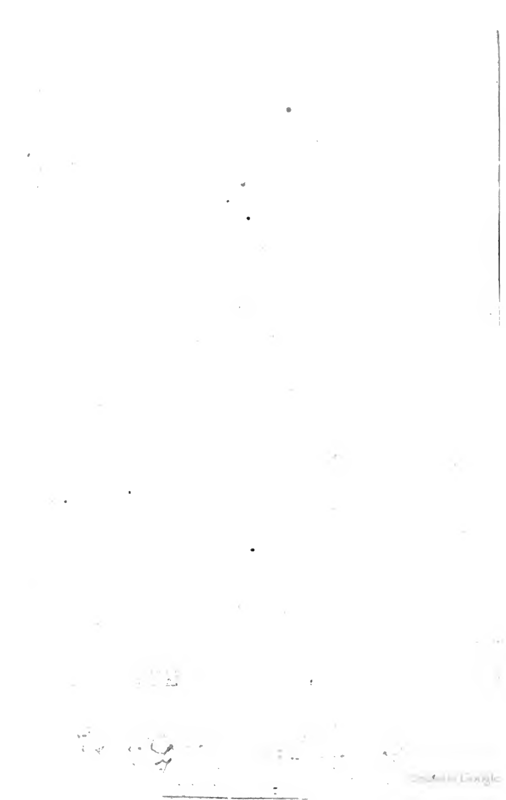
reconnaître l'injustice de ses détracteurs, qui attribuèrent ses plus brillants exploits à la fortune. Nous surtout ses contemporains ou ses enfants, nourris du récit de ses hauts faits, nous nous empresserons de lui décerner le titre de *Génie de la Guerre*, et nous aurons la certitude d'avoir ainsi parlé le langage de la postérité.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



Pl. I

np de

Raunitz

le

Pl.II

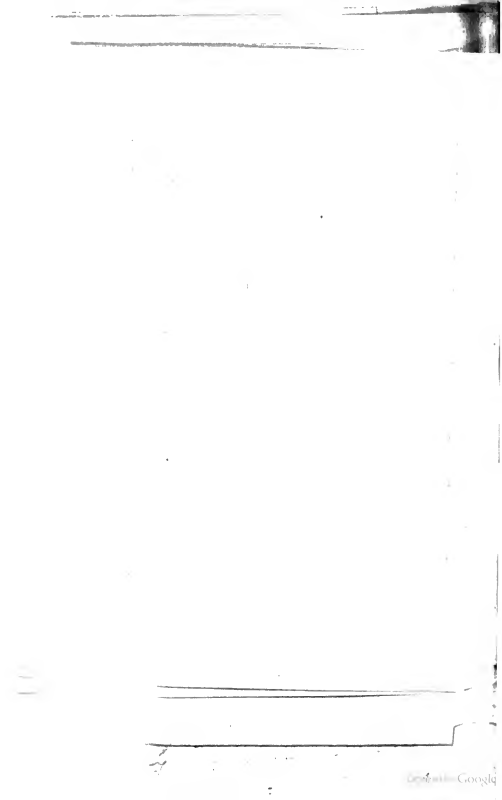
Le Vass



Le Vas

Pl III

...rcheck par Schonfeld




BIBLIOTECA